

The Project Gutenberg EBook of Les Indes Noires, by Jules Verne
(#24 in our series by Jules Verne)

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Les Indes Noires

Author: Jules Verne

Release Date: February, 2004 [EBook #5081]

[Yes, we are more than one year ahead of schedule]

[This file was first posted on April 18, 2002]

[Date last updated: January 16, 2005]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES INDES NOIRES ***

This eBook was produced by Norman Wolcott.

Les Indes noires

par

JULES VERNE

TABLE DES MATIERES

- I Deux lettres contradictoires
- II Chemin faisant
- III Le sous-sol du Royaume-Uni
- IV La fosse Dochart
- V La Famille Ford
- VI Quelques phenomenes inexplicables
- VII Une experience de Simon Ford
- VIII Un coup de dynamite
- IX La Nouvelle-Aberfoyle
- X Aller et retour
- XI Les Dames de feu
- XII Les Exploits de Jack Ryan
- XIII Coal-city
- XIV Suspendu a un fil
- XV Nell au cottage
- XVI Sur l'échelle oscillante
- XVII Un lever de soleil
- XVIII Du lac Lomond au lac Katrine
- XIX Une derniere menace
- XX Le penitent
- XXI Le mariage de Nell
- XXII La legende du vieux Silfax

_ << Mr. J. R. Starr, ingénieur, _
_ << 30, Canongate. _
_ << Edimbourg. _

<< Si monsieur James Starr veut se rendre demain aux houillères d'Aberfoyle, fosse Dochart, puits Yarrow, il lui sera fait une communication de nature à l'intéresser.

<< Monsieur James Starr sera attendu, toute la journée, à la gare de Callander, par Harry Ford, fils de l'ancien overman Simon Ford.

<< Il est prié de tenir cette invitation secrète. >>

Telle fut la lettre que James Starr recut par le premier courrier à la date du 3 décembre 18... -- lettre qui portait le timbre du bureau de poste d'Aberfoyle, comté de Stirling, Écosse.

La curiosité de l'ingénieur fut piquée au vif. Il ne lui vint même pas à la pensée que cette lettre put renfermer une mystification. Il connaissait, de longue date, Simon Ford, l'un des anciens contremaîtres des mines d'Aberfoyle, dont lui, James Starr, avait été, pendant vingt ans, le directeur, -- ce que, dans les houillères anglaises, on appelle le << viewer >>.

James Starr était un homme solidement constitué, auquel ses cinquante-cinq ans ne pesaient pas plus que s'il n'en eût porté que quarante. Il appartenait à une vieille famille d'Édimbourg, dont il était l'un des membres les plus distingués. Ses travaux honoraient la respectable corporation de ces ingénieurs qui devaient peu à peu le sous-sol carbonifère du Royaume-Uni, aussi bien à Cardiff, à Newcastle que dans les bas comtés de l'Écosse. Toutefois, c'était plus particulièrement au fond de ces mystérieuses houillères d'Aberfoyle, qui confinent aux mines d'Alloa et occupent une partie du comté de Stirling, que le nom de Starr avait conquis l'estime générale. Là s'était écoulée presque toute son existence. En outre, James Starr faisait partie de la Société des antiquaires écossais, dont il avait été nommé président. Il comptait aussi parmi les membres les plus actifs de << Royal Institution >>, et la Revue d'Édimbourg publiait fréquemment de remarquables articles signés de lui. C'était, on le voit, un de ces savants pratiques auxquels est due la prospérité de l'Angleterre. Il tenait un haut rang dans cette vieille capitale de l'Écosse, qui, non seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue moral, a pu mériter le nom d'<< Athènes du Nord >>.

On sait que les Anglais ont donné à l'ensemble de leurs vastes houillères un nom très significatif. Ils les appellent très justement les << Indes noires >>, et ces Indes ont peut-être plus contribué que les Indes orientales à accroître la surprenante richesse du Royaume-Uni. La, en effet, tout un peuple de mineurs travaille, nuit et jour, à extraire du sous-sol britannique le charbon, ce précieux combustible, indispensable élément de la vie industrielle.

A cette époque, la limite de temps, assignée par les hommes spéciaux à l'épuisement des houillères, était fort reculée, et la disette n'était pas à craindre à court délai. Il y avait encore à exploiter largement les gisements carbonifères des deux mondes. Les fabriques, appropriées à tant d'usages divers, les locomotives, les locomobiles, les steamers, les usines à gaz, etc., n'étaient pas près de manquer du combustible minéral. Seulement, la consommation s'était tellement accrue pendant ces dernières années, que certaines couches avaient été épuisées jusque dans leurs plus maigres filons. Abandonnées maintenant, ces mines trouaient et sillonnaient inutilement le sol de leurs puits délaissés et de leurs galeries désertes.

Tel était, précisément, le cas des houillères d'Aberfoyle.

Dix ans auparavant, la dernière benne avait enlevé la dernière tonne de houille de ce gisement. Le matériel du «< fond [1*] >>, machines destinées à la traction mécanique sur les rails des galeries, berlines formant les trains souterrains, tramways souterrains, cages desservant les puits d'extraction, tuyaux dont l'air comprimé actionnait des perforatrices, -- en un mot, tout ce qui constituait l'outillage d'exploitation avait été retiré des profondeurs des fosses et abandonné à la surface du sol. La houillère, épuisée, était comme le cadavre d'un mastodonte de grandeur fantastique, auquel on a enlevé les divers organes de la vie et laisse seulement l'ossature.

De ce matériel, il n'était resté que de longues échelles de bois, desservant les profondeurs de la houillère par le puits Yarow le seul qui donnât maintenant accès aux galeries inférieures de la fosse Dochart, depuis la cessation des travaux.

À l'extérieur, les bâtiments, abritant autrefois aux travaux du «< jour >>, indiquaient encore la place où avaient été foncés les puits de ladite fosse, complètement abandonnée, comme l'étaient les autres fosses, dont l'ensemble constituait les houillères d'Aberfoyle.

Ce fut un triste jour, lorsque, pour la dernière fois, les mineurs quittèrent la mine, dans laquelle ils avaient vécu tant d'années.

L'ingénieur James Starr avait réuni ces quelques milliers de travailleurs, qui composaient l'active et courageuse population de la houillère. Piqueurs, rouleurs, conducteurs, remblayeurs, boiseurs, cantonniers, receveurs, basculeurs, forgerons, charpentiers, tous, femmes, enfants, vieillards, ouvriers du fond et du jour, étaient rassemblés dans l'immense cour de la fosse Dochart, autrefois encombrée du trop-plein de la houillère.

Ces braves gens, que les nécessités de l'existence allaient disperser -- eux, qui pendant de longues années, s'étaient succédé de père en fils dans la vieille Aberfoyle --, attendaient, avant de la quitter pour jamais, les derniers adieux de l'ingénieur. La Compagnie leur avait fait distribuer, à titre de gratification, les bénéfices de l'année courante. Peu de chose, en vérité, car le rendement des filons avait dépassé de bien peu les frais d'exploitation; mais cela devait

leur permettre d'attendre qu'ils fussent embauchés, soit dans les houillères voisines, soit dans les fermes ou les usines du comte.

James Starr se tenait debout, devant la porte du vaste appentis, sous lequel avaient si longtemps fonctionné les puissantes machines à vapeur du puits d'extraction.

Simon Ford, l'overman de la fosse Dochart, alors âgé de cinquante-cinq ans, et quelques autres conducteurs de travaux l'entouraient.

James Starr se découvrit. Les mineurs, chapeau bas, gardaient un profond silence.

Cette scène d'adieu avait un caractère touchant, qui ne manquait pas de grandeur.

<< Mes amis, dit l'ingénieur, le moment de nous séparer est venu. Les houillères d'Aberfoyle, qui, depuis tant d'années, nous réunissaient dans un travail commun, sont maintenant épuisées. Nos recherches n'ont pu amener la découverte d'un nouveau filon, et le dernier morceau de houille vient d'être extrait de la fosse Dochart ! >>

Et, à l'appui de sa parole, James Starr montrait aux mineurs un bloc de charbon qui avait été gardé au fond d'une benne.

<< Ce morceau de houille, mes amis, reprit James Starr, c'est comme le dernier globule du sang qui circulait à travers les veines de la houillère ! Nous le conserverons, comme nous avons conservé le premier fragment de charbon extrait, il y a cent cinquante ans, des gisements d'Aberfoyle. Entre ces deux morceaux, bien des générations de travailleurs se sont succédés dans nos fosses ! Maintenant, c'est fini ! Les dernières paroles que vous adresse votre ingénieur sont des paroles d'adieu. Vous avez vécu de la mine, qui s'est vidée sous votre main. Le travail a été dur, mais non sans profit pour vous. Notre grande famille va se disperser, et il n'est pas probable que l'avenir en réunisse jamais les membres éparpillés. Mais n'oubliez pas que nous avons longtemps vécu ensemble, et que, chez les mineurs d'Aberfoyle, c'est un devoir de s'entraider. Vos anciens chefs ne l'oublieront pas, non plus. Quand on a travaillé ensemble, on ne saurait être des étrangers les uns pour les autres. Nous veillerons sur vous, et, partout où vous irez en honnêtes gens, nos recommandations vous suivront. Adieu donc, mes amis, et que le Ciel vous assiste ! >>

Cela dit, James Starr pressa dans ses bras le plus vieil ouvrier de la houillère, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes. Puis, les overmen des différentes fosses vinrent serrer la main de l'ingénieur, pendant que les mineurs agitaient leur chapeau et criaient :

<< Adieu, James Starr, notre chef et notre ami ! >>

Ces adieux devaient laisser un impérissable souvenir dans tous ces braves cœuvres. Mais, peu à peu, il le fallut, cette population quitta tristement la vaste cour. Le vide se fit autour de James Starr.

Le sol noir des chemins, conduisant a la fosse Dochart, retentit une derniere fois sous le pied des mineurs, et le silence succeda a cette bruyante animation, qui avait empli jusqu'alors la houillere d'Aberfoyle.

Un homme etait reste seul pres de James Starr.

C'etait l'overman Simon Ford. Pres de lui se tenait un jeune garcon, age de quinze ans, son fils Harry, qui, depuis quelques annees deja, etait employe aux travaux du fond.

James Starr et Simon Ford se connaissaient, et, se connaissant, s'estimaient l'un l'autre.

<< Adieu, Simon, dit l'ingenieur.

-- Adieu, monsieur James, repondit l'overman, ou plutot, laissez-moi ajouter : Au revoir !

-- Oui, au revoir, Simon ! reprit James Starr. Vous savez que je serai toujours heureux de vous retrouver et de pouvoir parler avec vous du passe de notre vieille Aberfoyle !

-- Je le sais, monsieur James.

-- Ma maison d'Edimbourg vous est ouverte !

-- C'est loin, Edimbourg ! repondit l'overman en secouant la tete. Oui ! loin de la fosse Dochart !

-- Loin, Simon ! Ou comptez-vous donc demeurer ?

-- Ici meme, monsieur James ! Nous n'abandonnerons pas la mine, notre vieille nourrice, parce que son lait s'est tari ! Ma femme, mon fils et moi, nous nous arrangerons pour lui rester fideles !

-- Adieu donc, Simon, repondit l'ingenieur, dont la voix, malgre lui, trahissait l'emotion.

-- Non, je vous repete : au revoir, monsieur James ! repondit l'overman, et non adieu ! Foi de Simon Ford, Aberfoyle vous reverra ! >>

L'ingenieur ne voulut pas enlever cette derniere illusion a l'overman. Il embrassa le jeune Harry, qui le regardait de ses grands yeux emus. Il serra une derniere fois la main de Simon Ford et quitta definitivement la houillere.

Voila ce qui s'etait passe dix ans auparavant; mais, malgre le desir que venait d'exprimer l'overman de le revoir quelque jour, James Starr n'avait plus entendu parler de lui.

Et c'etait apres dix ans de separation, que lui arrivait cette lettre de Simon Ford, qui le conviait a reprendre sans delai le chemin des

anciennes houillères d'Aberfoyle.

Une communication de nature à l'intéresser, qu'était-ce donc ? La fosse Dochart, le puits Yarow ! Quels souvenirs du passé ces noms rappelaient à son esprit ! Oui ! c'était le bon temps, celui du travail, de la lutte --, le meilleur temps de sa vie d'ingénieur !

James Starr relisait la lettre. Il la retournait dans tous les sens. Il regrettait, en vérité, qu'une ligne de plus n'eût pas été ajoutée par Simon Ford. Il lui en voulait d'avoir été si laconique.

Était-il donc possible que le vieil overman eût découvert quelque nouveau filon à exploiter ? Non !

James Starr se rappelait avec quel soin minutieux les houillères d'Aberfoyle avaient été explorées avant la cessation définitive des travaux. Il avait lui-même procédé aux derniers sondages, sans trouver aucun nouveau gisement dans ce sol ruiné par une exploitation poussée à l'excès. On avait même tenté de reprendre le terrain houiller sous les couches qui lui sont ordinairement inférieures, telles que le grès rouge dévonien, mais sans résultat. James Starr avait donc abandonné la mine avec l'absolue conviction qu'elle ne possédait plus un morceau de combustible.

<< Non, se répétait-il, non ! Comment admettre que ce qui aurait échappé à mes recherches se serait révélé à celles de Simon Ford ? Pourtant, le vieil overman doit bien savoir qu'une seule chose au monde peut m'intéresser, et cette invitation, que je dois tenir secrète, de me rendre à la fosse Dochart !... >>

James Starr en revenait toujours là.

D'autre part, l'ingénieur connaissait Simon Ford pour un habile mineur, particulièrement doué de l'instinct du métier. Il ne l'avait pas revu depuis l'époque où les exploitations d'Aberfoyle avaient été abandonnées. Il ignorait même ce qu'était devenu le vieil overman. Il n'aurait pu dire à quoi il s'occupait, ni même où il demeurait, avec sa femme et son fils. Tout ce qu'il savait, c'est que rendez-vous lui était donné au puits Yarow, et qu'Harry, le fils de Simon Ford, l'attendrait à la gare de Callander pendant toute la journée du lendemain. Il s'agissait donc évidemment de visiter la fosse Dochart.

<< J'irai, j'irai ! >> dit James Starr, qui sentait sa surexcitation s'accroître à mesure que s'avancait l'heure.

C'est qu'il appartenait, ce digne ingénieur, à cette catégorie de gens passionnés, dont le cerveau est toujours en ébullition, comme une bouilloire placée sur une flamme ardente. Il est de ces bouilloires dans lesquelles les idées cuisent à gros bouillons, d'autres où elles mijotent paisiblement. Or, ce jour-là, les idées de James Starr bouillaient à plein feu.

Mais, alors, un incident très inattendu se produisit. Ce fut la goutte

d'eau froide, qui allait momentanément condenser toutes les vapeurs de ce cerveau.

En effet, vers six heures du soir, par le troisième courrier, le domestique de James Starr apporta une seconde lettre.

Cette lettre était renfermée dans une enveloppe grossière, dont la suscription indiquait une main peu exercée au maniement de la plume.

James Starr déchira cette enveloppe. Elle ne contenait qu'un morceau de papier, jauni par le temps, et qui semblait avoir été arraché à quelque vieux cahier hors d'usage.

Sur ce papier il n'y avait qu'une seule phrase, ainsi conçue :

<< Inutile à l'ingénieur James Starr de se déranger, -- la lettre de Simon Ford étant maintenant sans objet. >>

Et pas de signature.

[1] L'exploitation d'une mine se divise en travaux du << fond >> et travaux du << jour >>; les uns s'accomplissant à l'intérieur, les autres à l'extérieur.

II

Chemin faisant

Le cours des idées de James Starr fut brusquement arrêté, lorsqu'il eut lu cette seconde lettre, contradictoire de la première.

<< Qu'est-ce que cela veut dire ? >> se demanda-t-il.

James Starr reprit l'enveloppe à demi déchirée. Elle portait, ainsi que l'autre, le timbre du bureau de poste d'Aberfoyle. Elle était donc partie de ce même point du comté de Stirling. Ce n'était pas le vieux mineur qui l'avait écrite, -- évidemment. Mais, non moins évidemment, l'auteur de cette seconde lettre connaissait le secret de l'overman, puisqu'il contremandait formellement l'invitation faite à l'ingénieur de se rendre au puits Yarow.

Était-il donc vrai que cette première communication fut maintenant sans objet ? voulait-on empêcher James Starr de se déranger, soit inutilement, soit utilement ? N'y avait-il pas la plutôt une intention malveillante de contrecarrer les projets de Simon Ford ?

C'est ce que pensa James Starr, après mûre réflexion. Cette contradiction, qui existait entre les deux lettres, ne fit naître en lui qu'un plus vif désir de se rendre à la fosse Dochart. D'ailleurs, si, dans tout cela, il n'y avait qu'une mystification, mieux valait s'en assurer. Mais il semblait bien à James Starr qu'il convenait d'accorder plus de créance à la première lettre qu'à la seconde, -- c'est-à-dire à la demande d'un homme tel que Simon Ford plutôt qu'à cet

avis de son contradicteur anonyme.

<< En verite, puisqu'on pretend influencer ma resolution, se dit-il, c'est que la communication de Simon Ford doit avoir une extreme importance ! Demain, je serai au rendez-vous indique et a l'heure convenue ! >>

Le soir venu, James Starr fit ses preparatifs de depart. Comme il pouvait arriver que son absence se prolongeait pendant quelques jours, il prevint, par lettre, Sir W. Elphiston, le president de << Royal Institution >>, qu'il ne pourrait assister a la prochaine seance de la Societe. Il se degagea egalement de deux ou trois affaires, qui devaient l'occuper pendant la semaine. Puis, apres avoir donne l'ordre a son domestique de preparer un sac de voyage, il se coucha, plus impressionne que l'affaire ne le comportait peut-etre.

Le lendemain, a cinq heures, James Starr sautait hors de son lit, s'habillait chaudement -- car il tombait une pluie froide --, et il quittait sa maison de la Canongate, pour aller prendre a Granton-pier le steam-boat qui, en trois heures, remonte le Forth jusqu'a Stirling.

Pour la premiere fois, peut-etre, James Starr, en traversant la Canongate [1*], ne se retourna pas pour regarder Holyrood, ce palais des anciens souverains de l'Ecosse. Il n'apercut pas, devant sa poterne, les sentinelles revetues de l'antique costume ecossais, jupon d'etoffe verte, plaid quadrille et sac de peau de chevre a longs poils pendant sur la cuisse. Bien qu'il fut fanatique de Walter Scott, comme l'est tout vrai fils de la vieille Caledonie, l'ingenieur, ainsi qu'il ne manquait jamais de le faire, ne donna meme pas un coup d'oeil; il a l'auberge ou Waverley descendit, et dans laquelle le tailleur lui apporta ce fameux costume en tartan de guerre qu'admirait si naivement la veuve Flockhart. Il ne salua pas, non plus, la petite place ou les montagnards dechargerent leurs fusils, apres la victoire du Pretendant, au risque de tuer Flora Mac Ivor. L'horloge de la prison tendait au milieu de la rue son cadran desole : il n'y regarda que pour s'assurer qu'il ne manquerait point l'heure du depart. On doit avouer aussi qu'il n'entrevit pas dans Nelher-Bow la maison du grand reformateur John Knox, le seul homme que ne purent seduire les sourires de Marie Stuart. Mais, prenant par High-street, la rue populaire, si minutieusement decrite dans le roman de _L'Abbe_, il s'elanca vers le pont gigantesque de Bridgestreet, qui relie les trois collines d'Edimbourg.

Quelques minutes apres, James Starr arrivait a la gare du << General railway >>, et le train le débarquait, une demi-heure apres, a Newhaven, joli village de pecheurs, situe a un mille de Leith, qui forme le port d'Edimbourg. La maree montante recouvrait alors la plage noiratre et rocailleuse du littoral. Les premiers flots baignaient une estacade, sorte de jete supportee par des chaines. A gauche, un de ces bateaux qui font le service du Forth, entre Edimbourg et Stirling, etait amarre au << pier >> de Granton.

En ce moment, la cheminee du _Prince de Galles_ vomissait des tourbillons de fume noire, et sa chaudiere ronflait sourdement. Au son

de la cloche, qui ne tinta que quelques coups, les voyageurs en retard se haterent d'accourir. Il y avait la une foule de marchands, de fermiers, de ministres, ces derniers reconnaissables a leurs culottes courtes, a leurs longues redingotes, au mince lisere blanc qui cerclait leur cou.

James Starr ne fut pas le dernier a s'embarquer. Il sauta lestement sur le pont du Prince de Galles. Bien que la pluie tombat avec violence, pas un de ces passagers ne songeait a chercher un abri dans le salon du steam-boat. Tous restaient immobiles, enveloppes de leurs couvertures de voyage, quelques-uns se ranimant de temps a autre avec le gin ou le whisky de leur bouteille, -- ce qu'ils appellent << se vetir a l'interieur >>. Un dernier coup de cloche se fit entendre, les amarres furent larguees, et le Prince de Galles evolua pour sortir du petit bassin, qui l'abritait contre les lames de la mer du Nord.

Le Firth of Forth, tel est le nom que l'on donne au golfe creuse entre les rives du comte de Fife, au nord, et celles des comtes de Linlithgow, d'Edimbourg et Haddington, au sud. Il forme l'estuaire du Forth, fleuve peu important, sorte de Tamise ou de Mersey aux eaux profondes, qui, descendu des flancs ouest du Ben Lomond, se jette dans la mer a Kincardine.

Ce ne serait qu'une courte traversee que celle de Granton-pier a l'extremite de ce golfe, si la necessite de faire escale aux diverses stations des deux rives n'obligeait a de nombreux detours. Les villes, les villages, les cottages s'etalent sur les bords du Forth entre les arbres d'une campagne fertile. James Starr, abrite sous la large passerelle jetees entre les tambours, ne cherchait pas a rien voir de ce paysage, alors raye par les fines hachures de la pluie. Il s'inquietait plutot d'observer s'il n'attirait pas specialement l'attention de quelque passager. Peut-etre, en effet, l'auteur anonyme de la seconde lettre etait-il sur le bateau. Cependant, l'ingenieur ne put surprendre aucun regard suspect.

Le Prince de Galles, en quittant Granton-pier, se dirigea vers l'etroit pertuis qui se glisse entre les deux pointes de Southouensferry et North-ouensferry, au-dela duquel le Forth forme une sorte de lac, praticable pour les navires de cent tonneaux. Entre les brumes du fond apparaissaient, dans de courtes eclaircies, les sommets neigeux des monts Grampian.

Bientot, le steam-boat eut perdu de vue le village d'Aberdour, l'ile de Colm, couronnee par les ruines d'un monastere du XIIe siecle, les restes du chateau de Barnbogle, puis Donibristle, ou fut assassine le gendre du regent Murray, puis l'ilot fortifie de Garvie. Il franchit le detroit de ouensferry, laissa a gauche le chateau de Rosyth, ou residait autrefois une branche des Stuarts a laquelle etait alliee la mere de Cromwell, depassa Blacknesscastle, toujours fortifie, conformement a l'un des articles du traite de l'Union, et longea les quais du petit port de Charleston, d'ou s'exporte la chaux des carrieres de Lord Elgin. Enfin, la cloche du Prince de Galles signala la station de Crombie-Point.

Le temps etait alors tres mauvais. La pluie, fouetee par une brise violente, se pulverisait au milieu de ces mugissantes rafales, qui passaient comme des trombes.

James Starr n'etait pas sans quelque inquietude. Le fils d'Harry Ford se trouverait-il au rendez-vous ? Il le savait par experience : les mineurs, habitues au calme profond des houilleres, affrontent moins volontiers que les ouvriers ou les laboureurs ces grands troubles de l'atmosphere. De Callander a la fosse Dochart et au puits Yarow, il fallait compter une distance de quatre milles. C'etaient la des raisons qui pouvaient, dans une certaine mesure, retarder le fils du vieil overman. Toutefois, l'ingenieur se preoccupait davantage de l'idee que le rendez-vous donne dans la premiere lettre eut ete contremande dans la seconde. -- C'etait, a vrai dire, son plus gros souci.

En tout cas, si Harry Ford ne se trouvait pas a l'arrivee du train a Callander, James Starr etait bien decide a se rendre seul a la fosse Dochart, et meme, s'il le fallait, jusqu'au village d'Aberfoyle. La, il aurait sans doute des nouvelles de Simon Ford, et il apprendrait en quel lieu residait actuellement le vieil overman.

Cependant, le Prince de Galles continuait a soulever de grosses lames sous la pousse de ses aubes. On ne voyait rien des deux rives du fleuve, ni du village de Crombie, ni Torryburn, ni Torry-house, ni Newmills, ni Carridenhouse, ni Ilinkgrange, ni Salt-Pans, sur la droite. Le petit port de Bowness, le port de Grangemouth, creuse a l'embouchure du canal de la Clyde, disparaissaient dans l'humide brouillard. Culross, le vieux bourg et les ruines de son abbaye de Citeaux, Ilinkardine et ses chantiers de construction, auxquels le steam-boat fit escale, Ayrthcastle et sa tour carree du XIIIe siecle, Clackmannan et son chateau, bati par Robert Bruce, n'etaient meme pas visibles a travers les rayures obliques de la pluie.

Le Prince de Galles s'arreta a l'embarcadere d'Alloa pour déposer quelques voyageurs. James Starr eut le coeur serre en passant, apres dix ans d'absence, pres de cette petite ville, siege d'exploitation d'importantes houilleres qui nourrissaient toujours une nombreuse population de travailleurs. Son imagination l'entraînait dans ce sous-sol, que le pic des mineurs creusait encore a grand profit. Ces mines d'Alloa, presque contigues a celles d'Aberfoyle, continuaient a enrichir le comte, tandis que les gisements voisins, epuises depuis tant d'annees, ne comptaient plus un seul ouvrier !

Le steam-boat, en quittant Alloa, s'enfonca dans les nombreux detours que fait le Forth sur un parcours de dix-neuf milles. Il circulait rapidement entre les grands arbres des deux rives. Un instant, dans une eclaircie, apparurent les ruines de l'abbaye de Cambuskenneth, qui date du XIIe siecle. Puis, ce furent le chateau de Stirling et le bourg royal de ce nom, ou le Forth, traverse par deux ponts, n'est plus navigable aux navires de hautes matures.

A peine le Prince de Galles avait-il accoste, que l'ingenieur sautait

lestement sur le quai. Cinq minutes apres, il arrivait a la gare de Stirling. Une heure plus tard, il descendait du train a Callander, gros village situe sur la rive gauche du Teith.

La, devant la gare, attendait un jeune homme, qui s'avanca aussitot vers l'ingenieur.

C'etait Harry, le fils de Simon Ford.

[1] Principale et celebre rue du vieil Edimbourg.

III

Le sous-sol du Royaume-Uni

Il est convenable, pour l'intelligence de ce recit, de rappeler en quelques mots quelle est l'origine de la houille.

Pendant les epoques geologiques, lorsque le spherode terrestre etait encore en voie de formation, une epaisse atmosphere l'entourait, toute saturee de vapeurs d'eau et largement impregnee d'acide carbonique. Peu a peu, ces vapeurs se condenserent en pluies diluviennes, qui tomberent comme si elles eussent ete projetees du goulot de quelques millions de milliards de bouteilles d'eau de Seltz. C'etait, en effet, un liquide charge d'acide carbonique qui se deversait torrentiellement sur un sol pateux, mal consolide, sujet aux deformations brusques ou lentes, a la fois maintenu dans cet etat semi-fluide autant par les feux du soleil que par les feux de la masse interieure. C'est que la chaleur interne n'etait pas encore emmagasinee au centre du globe. La croute terrestre, peu epaisse et incompletement durcie, la laissait s'epancher a travers ses pores. De la, une phenomenale vegetation, -- telle, sans doute, qu'elle se produit peut-etre a la surface des planetes inferieures, Venus ou Mercure, plus rapprochees que la terre de l'astre radieux.

Le sol des continents, encore mal fixe, se couvrit donc de forets immenses; l'acide carbonique, si propre au developpement du regne vegetal, abondait. Aussi les vegetaux se developpaient-ils sous la forme arborescente. Il n'y avait pas une seule plante herbacee. C'etaient partout d'énormes massifs d'arbres, sans fleurs, sans fruits, d'un aspect monotone, qui n'auraient pu suffire a la nourriture d'aucun etre vivant. La terre n'etait pas prete encore pour l'apparition du regne animal.

Voici quelle etait la composition de ces forets antediluviennes. La classe des cryptogames vasculaires y dominait. Les calamites, varietes de preles arborescentes, les lepidodendrons, sortes de lycopodes geants, hauts de vingt-cinq ou trente metres, larges d'un metre a leur base, des asterophylles, des fougères, des sigillaires de proportions gigantesques, dont on a retrouve des empreintes dans les mines de Saint-Etienne -- toutes plantes grandioses alors, auxquelles on ne reconnaissait d'analogues que parmi les plus humbles specimens de la terre habitable --, tels etaient, peu varies dans leur espece, mais énormes dans leur developpement, les vegetaux qui composaient

exclusivement les forêts de cette époque.

Ces arbres noyaient alors leur pied dans une sorte d'immense lagune, rendue profondément humide par le mélange des eaux douces et des eaux marines. Ils s'assimilaient avidement le carbone qu'ils soutiraient peu à peu de l'atmosphère, encore impropre au fonctionnement de la vie, et on peut dire qu'ils étaient destinés à l'emmagasiner, sous forme de houille, dans les entrailles mêmes du globe.

En effet, c'était l'époque des tremblements de terre, de ces secouements du sol, dus aux révolutions intérieures et au travail plutonique, qui modifiaient subitement les lineaments encore incertains de la surface terrestre. Ici, des intumescences qui devenaient montagnes; là, des gouffres que devaient emplir des océans ou des mers. Et alors, des forêts entières s'enfonçaient dans la croûte terrestre, à travers les couches mouvantes, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un point d'appui, tel que le sol primitif des roches granitoides, ou que, par le tassement, elles formassent un tout résistant.

En effet, l'édifice géologique se présente suivant cet ordre dans les entrailles du globe : le sol primitif, que surmonte le sol de remblai, compose des terrains primaires, puis les terrains secondaires dont les gisements houillers occupent l'étage inférieur, puis les terrains tertiaires, et au-dessus, le terrain des alluvions anciennes et modernes.

À cette époque, les eaux, qu'aucun lit ne retenait encore et que la condensation engendrait sur tous les points du globe, se précipitaient en arrachant aux roches, à peine formées, de quoi composer les schistes, les grès, les calcaires. Elles arrivaient au-dessus des forêts tourbeuses et déposaient les éléments de ces terrains qui allaient se superposer au terrain houiller. Avec le temps -- des périodes qui se chiffrent par millions d'années --, ces terrains se durcirent, s'étagèrent et enfermèrent sous une épaisse carapace de poudingues, de schistes, de grès compacts ou friables, de gravier, de cailloux, toute la masse des forêts enlées.

Que se passa-t-il dans ce creuset gigantesque, où s'accumulait la matière végétale, enfoncée à des profondeurs variables ? Une véritable opération chimique, une sorte de distillation. Tout le carbone que contenaient ces végétaux s'agglomérerait, et peu à peu la houille se formait sous la double influence d'une pression énorme et de la haute température que lui fournissaient les feux internes, si voisins d'elle à cette époque.

Ainsi donc un règne se substituait à l'autre dans cette lente, mais irrésistible réaction. Le végétal se transformait en minéral. Toutes ces plantes, qui avaient vécu de la vie végétative sous l'active sève des premiers jours, se pétrifiaient. Quelques-unes des substances enfermées dans ce vaste herbier, incomplètement déformées, laissaient leur empreinte aux autres produits plus rapidement minéralisés, qui les pressaient comme eût fait une presse hydraulique d'une puissance incalculable. En même temps, des coquilles, des zoophytes tels

qu'étoiles de mer, polypiers, spiriferes, jusqu'a des poissons, jusqu'a des lézards, entraînées par les eaux, laissent sur la houille, tendre encore, leur impression nette et comme << admirablement tirée [1*] >>.

La pression semble avoir joué un rôle considérable dans la formation des gisements carbonifères. En effet, c'est à son degré de puissance que sont dues les diverses sortes de houilles dont l'industrie fait usage. Ainsi, aux plus basses couches du terrain houiller apparaît l'antracite, qui, presque entièrement dépourvue de matière volatile, contient la plus grande quantité de carbone. Aux plus hautes couches se montrent, au contraire, le lignite et le bois fossile, substances dans lesquelles la quantité de carbone est infiniment moindre. Entre ces deux couches, suivant le degré de pression qu'elles ont subie, se rencontrent les filons de graphites, les houilles grasses ou maigres. On peut même affirmer que c'est faute d'une pression suffisante que la couche des marais tourbeux n'a pas été complètement modifiée.

Ainsi donc, l'origine des houillères, en quelque point du globe qu'on les ait découvertes, est celle-ci : engloutissement dans la croûte terrestre des grandes forêts de l'époque géologique, puis, minéralisation des végétaux obtenue avec le temps, sous l'influence de la pression et de la chaleur, et sous l'action de l'acide carbonique.

Cependant, la nature, si prodigue d'ordinaire, n'a pas enfoui assez de forêts pour une consommation qui comprendrait quelques milliers d'années. La houille manquera un jour, -- cela est certain. Un chômage force s'imposera donc aux machines du monde entier, si quelque nouveau combustible ne remplace pas le charbon. À une époque plus ou moins reculée, il n'y aura plus de gisements carbonifères, si ce n'est ceux qu'une éternelle couche de glace recouvre au Groenland, aux environs de la mer de Baffin, et dont l'exploitation est à peu près impossible. C'est le sort inévitable. Les bassins houillers de l'Amérique, prodigieusement riches encore, ceux du lac Sale, de l'Oregon, de la Californie, n'auront plus, un jour, qu'un rendement insuffisant. Il en sera ainsi des houillères du cap Breton et du Saint-Laurent, des gisements des Alleghanis, de la Pennsylvanie, de la Virginie, de l'Illinois, de l'Indiana, du Missouri. Bien que les gîtes carbonifères du Nord-Amérique soient dix fois plus considérables que tous les gisements du monde entier, cent siècles ne s'écouleront pas sans que le monstre à millions de gueules de l'industrie n'ait dévoré le dernier morceau de houille du globe.

La disette, on le comprend, se fera plus promptement sentir dans l'ancien monde. Il existe bien des couches de combustible minéral en Abyssinie, à Natal, au Zambèze, à Mozambique, à Madagascar, mais leur exploitation régulière offre les plus grandes difficultés. Celles de la Birmanie, de la Chine, de la Cochinchine, du Japon, de l'Asie centrale, seront assez vite épuisées. Les Anglais auront certainement vidé l'Australie des produits houillers, assez abondamment enfouis dans son sol, avant le jour où le charbon manquera au Royaume-Uni. À cette époque, déjà, les filons carbonifères de l'Europe, atteints jusque dans leurs dernières veines, auront été abandonnés.

Que l'on juge par les chiffres suivants des quantites de houille qui ont ete consommees depuis la decouverte des premiers gisements. Les bassins houillers de la Russie, de la Saxe et de la Baviere comprennent six cent mille hectares; ceux de l'Espagne, cent cinquante mille; ceux de la Boheme et de l'Autriche, cent cinquante mille. Les bassins de la Belgique, longs de quarante lieues, larges de trois, comptent egalement cent cinquante mille hectares, qui s'etendent sous les territoires de Liege, de Namur, de Mons et de Charleroi. En France, le bassin situe entre la Loire et le Rhone, Rive-de-Gier, Saint-Etienne, Givors, Epinac, Blanzy, le Creuzot -- les exploitations du Gard, Alais, La Grand-Combe, -- celles de l'Aveyron a Aubin -- les gisements de Carmaux, de Bassac, de Graissessac --, dans le Nord, Anzin, Valenciennes, Lens, Bethune, recouvrent environ trois cent cinquante mille hectares.

Le pays le plus riche en charbon, c'est incontestablement le Royaume-Uni. Celui-ci, en exceptant l'Irlande, a laquelle manque presque absolument le combustible mineral, possede d'énormes richesses carboniferes, -- mais epuisables comme toutes richesses. Le plus important de ces divers bassins, celui de Newcastle, qui occupe le sous-sol du comte de Northumberland, produit par an jusqu'a trente millions de tonnes, c'est-a-dire pres du tiers de la consommation anglaise et plus du double de la production francaise. Le bassin du pays de Galles, qui a concentre toute une population de mineurs a Cardiff, a Swansea, a Newport, rend annuellement dix millions de tonnes de cette houille si recherchee qui porte son nom. Au centre, s'exploitent les bassins des comtes d'York, de Lancaster, de Derby, de Stafford, moins productifs, mais d'un rendement considerable encore. Enfin, dans cette portion de l'Ecosse situee entre Edimbourg et Glasgow, entre ces deux mers qui l'echancrent si profondement, se developpe l'un des plus vastes gisements houillers du Royaume-Uni. L'ensemble de ces divers bassins ne comprend pas moins de seize cent mille hectares, et produit annuellement jusqu'a cent millions de tonnes du noir combustible.

Mais qu'importe ! La consommation deviendra telle, pour les besoins de l'industrie et du commerce, que ces richesses s'epuiseront. Le troisieme millenaire de l'ere chretienne ne sera pas acheve, que la main du mineur aura vide, en Europe, ces magasins dans lesquels, suivant une juste image, s'est concentree la chaleur solaire des premiers jours [2*].

Or, precisement a l'epoque ou se passe cette histoire, l'une des plus importantes houilleres du bassin ecossais avait ete epuisee par une exploitation trop rapide. En effet, c'etait dans ce territoire, qui se developpe entre Edimbourg et Glasgow, sur une largeur moyenne de dix a douze milles, que se creusait la houillere d'Aberfoyle, dont l'ingenieur James Starr avait si longtemps dirige les travaux.

Or, depuis dix ans, ces mines avaient du etre abandonnees. On n'avait pu decouvrir de nouveaux gisements, bien que les sondages eussent ete portes jusqu'a la profondeur de quinze cents et meme de deux mille pieds, et lorsque James Starr s'etait retire, c'etait avec la certitude

que le plus mince filon avait été exploité jusqu'à complet épuisement.

Il était donc plus qu'évident que, en de telles conditions, la découverte d'un nouveau bassin houiller dans les profondeurs du sous-sol anglais aurait été un événement considérable. La communication annoncée par Simon Ford se rapportait-elle à un fait de cette nature ? C'est ce que se demandait James Starr, c'est ce qu'il voulait espérer.

En un mot, était-ce un autre coin de ces riches Indes noires dont on l'appelait à faire de nouveau la conquête ? Il voulait le croire.

La seconde lettre avait un instant dérouté ses idées à ce sujet, mais maintenant il n'en tenait plus compte. D'ailleurs, le fils du vieil overman était là, l'attendant au rendez-vous indiqué. La lettre anonyme n'avait donc plus aucune valeur.

À l'instant où l'ingénieur prenait pied sur le quai, le jeune homme s'avança vers lui.

<< Tu es Harry Ford ? lui demanda vivement James Starr, sans autre entrée en matière.

-- Oui, monsieur Starr.

-- Je ne t'aurais pas reconnu, mon garçon ! Ah ! c'est que, depuis dix ans, tu es devenu un homme !

-- Moi, je vous ai reconnu, répondit le jeune mineur, qui tenait son chapeau à la main. Vous n'avez pas changé, monsieur. Vous êtes celui qui m'a embrassé le jour des adieux à la fosse Dochart ! Ça ne s'oublie pas, ces choses-là !

-- Couvre-toi donc, Harry, dit l'ingénieur. Il pleut à torrents, et la politesse ne doit pas aller jusqu'au rhume.

-- Voulez-vous que nous nous mettions à l'abri, monsieur Starr ? demanda Harry Ford.

-- Non, Harry. Le temps est pris. Il pleuvra toute la journée, et je suis pressé. Partons.

-- À vos ordres, répondit le jeune homme.

-- Dis-moi, Harry, le père se porte bien ?

-- Très bien, monsieur Starr.

-- Et la mère ?...

-- La mère aussi.

-- C'est ton père qui m'a écrit, pour me donner rendez-vous au puits de Yarow ?

-- Non, c'est moi.

-- Mais Simon Ford m'a-t-il donc adresse une seconde lettre pour contremander ce rendez-vous ? demanda vivement l'ingenieur.

-- Non, monsieur Starr, repondit le jeune mineur.

-- Bien ! >> repondit James Starr, sans parler davantage de la lettre anonyme.

Puis, reprenant :

<< Et peux-tu m'apprendre ce que me veut le vieux Simon ? demanda-t-il au jeune homme.

-- Monsieur Starr, mon pere s'est reserve le soin de vous le dire lui-meme.

-- Mais tu le sais ?...

-- Je le sais.

-- Eh bien, Harry, je ne t'en demande pas plus. En route donc, car j'ai hate de causer avec Simon Ford. -- A propos, ou demeure-t-il ?

-- Dans la mine.

-- Quoi ! Dans la fosse Dochart ?

-- Oui, monsieur Starr, repondit Harry Ford.

-- Comment ! ta famille n'a pas quitte la vieille mine depuis la cessation des travaux ?

-- Pas un jour, monsieur Starr. vous connaissez le pere. C'est la qu'il est ne, c'est la qu'il veut mourir !

-- Je comprends cela, Harry... Je comprends cela ! Sa houillere natale ! Il n'a pas voulu l'abandonner ! Et vous vous plaisez la ?...

-- Oui, monsieur Starr, repondit le jeune mineur, car nous nous aimons cordialement, et nous n'avons que peu de besoins !

-- Bien, Harry, dit l'ingenieur. En route ! >>

Et James Starr, suivant le jeune homme, se dirigea a travers les rues de Callander.

Dix minutes apres, tous deux avaient quitte la ville.

[1] Il faut, d'ailleurs, remarquer que toutes ces plantes, dont les empreintes ont ete retrouvees, appartiennent aux especes aujourd'hui

reservees aux zones equatoriales du globe. On peut donc conclure que, a cette epoque, la chaleur etait egale sur toute la terre, soit qu'elle y fut apportee par des courants d'eaux chaudes, soit que les feux interieurs se fissent sentir a sa surface a travers la croute poreuse. Ainsi s'explique la formation de gisements carboniferes sous toutes les latitudes terrestres.

[2]Voici, en tenant compte de la progression de la consommation de la houille, ce que les derniers calculs assignent, en Europe, a l'epuisement des combustibles mineraux:

France dans 1140 ans.

Angleterre -- 800 --

Belgique -- 750 --

Allemagne -- 300 --

En Amerique, a raison de 500 millions de tonnes annuellement, les gites pourraient produire du charbon pendant 6000 ans.

IV

La fosse Dochart

Harry Ford etait un grand garcon de vingt-cinq ans, vigoureux, bien decouple. Sa physionomie un peu serieuse, son attitude habituellement pensive, l'avaient, des son enfance, fait remarquer entre ses camarades de la mine. Ses traits reguliers, ses yeux profonds et doux, ses cheveux assez rudes, plutot chatains que blonds, le charme naturel de sa personne, tout concordait a en faire le type accompli du Lowlander, c'est-a-dire un superbe specimen de l'Ecoissais de la plaine. Endurci presque des son bas age au travail de la houillere, c'etait, en meme temps qu'un solide compagnon, une brave et bonne nature. Guide par son pere, pousse par ses propres instincts, il avait travaille, il s'etait instruit de bonne heure, et, a un age ou l'on n'est guere qu'un apprenti, il etait arrive a se faire quelqu'un -- l'un des premiers de sa condition --, dans un pays qui compte peu d'ignorants, car il fait tout pour supprimer l'ignorance. Si, pendant les premieres annees de son adolescence, le pic ne quitta pas la main d'Harry Ford, neanmoins le jeune mineur ne tarda pas a acquerir les connaissances suffisantes pour s'elever dans la hierarchie de la houillere, et il aurait certainement succede a son pere en qualite d'overman de la fosse Dochart, si la mine n'eut pas ete abandonnee.

James Starr etait un bon marcheur encore, et, cependant, il n'aurait pas suivi facilement son guide, si celui-ci n'eut modere son pas.

La pluie tombait alors avec moins de violence. Les larges gouttes se pulverisaient avant d'atteindre le sol. C'etaient plutot des rafales humides, qui couraient dans l'air, soulevees par une fraiche brise.

Harry Ford et James Starr -- le jeune homme portant le léger bagage de l'ingénieur -- suivirent la rive gauche du fleuve pendant un mille environ. Après avoir longé sa plage sinueuse, ils prirent une route qui s'enfonçait dans les terres sous les grands arbres ruisselants. De vastes pâturages se développaient d'un côté et de l'autre, autour de fermes isolées. Quelques troupeaux paissaient tranquillement l'herbe toujours verte de ces prairies de la basse Écosse. C'étaient des vaches sans cornes, ou de petits moutons à laine soyeuse, qui ressemblaient aux moutons des bergeries d'enfants. Aucun berger ne se laissait voir, abrité qu'il était sans doute dans quelque creux d'arbre; mais le « colley », chien particulier à cette contrée du Royaume-Uni et renommé pour sa vigilance, rodait autour du pâturage.

Le puits Yarow était situé à quatre milles environ de Callander. James Starr, tout en marchant, ne laissait pas d'être impressionné. Il n'avait pas revu le pays depuis le jour où la dernière tonne des houillères d'Aberfoyle avait été versée dans les wagons du railway de Glasgow. La vie agricole remplaçait, maintenant, la vie industrielle, toujours plus bruyante, plus active. Le contraste était d'autant plus frappant que, pendant l'hiver, les travaux des champs subissent une sorte de chômage. Mais autrefois, en toute saison, la population des mineurs, au-dessus comme au-dessous, animait ce territoire. Les grands charrois de charbon passaient nuit et jour. Les rails, maintenant enterrés sur leurs traverses pourries, grinçaient sous le poids des wagons. À présent, le chemin de pierre et de terre se substituait peu à peu aux anciens tramways de l'exploitation. James Starr croyait traverser un désert.

L'ingénieur regardait donc autour de lui d'un œil attristé. Il s'arrêtait par instants pour reprendre haleine. Il écoutait. L'air ne s'emplissait plus à présent des sifflements lointains et du fracas haletant des machines. À l'horizon, pas une de ces vapeurs noires, que l'industriel aime à retrouver, mêlées aux grands nuages. Nulle haute cheminée cylindrique ou prismatique vomissant des fumées, après s'être alimentée au gisement même, nul tuyau d'échappement s'époumonant à souffler sa vapeur blanche. Le sol, autrefois sali par la poussière de la houille, avait un aspect propre, auquel les yeux de James Starr n'étaient plus habitués.

Lorsque l'ingénieur s'arrêtait, Harry Ford s'arrêtait aussi. Le jeune mineur attendait en silence. Il sentait bien ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon, et il partageait vivement cette impression, -- lui, un enfant de la houillère, dont toute la vie s'était écoulée dans les profondeurs de ce sol.

« Oui, Harry, tout cela est changé, dit James Starr. Mais, à force d'y prendre, il fallait bien que les trésors de houille s'épuisassent un jour ! Tu regrettes ce temps !

-- Je le regrette, monsieur Starr, répondit Harry. Le travail était dur, mais il intéressait, comme toute lutte.

-- Sans doute, mon garçon ! La lutte de tous les instants, le danger des éboulements, des incendies, des inondations, des coups de grisou qui frappent comme la foudre ! Il fallait parer à ces perils ! Tu dis bien ! C'était la lutte, et, par conséquent, la vie émouvante !

-- Les mineurs d'Alloa ont été plus favorisés que les mineurs d'Aberfoyle, monsieur Starr !

-- Oui, Harry, répondit l'ingénieur.

-- En vérité, s'écria le jeune homme, il est à regretter que tout le globe terrestre n'ait pas été uniquement composé de charbon ! Il y en aurait eu pour quelques millions d'années !

-- Sans doute, Harry, mais il faut avouer, cependant, que la nature s'est montrée prévoyante en formant notre sphéroïde plus principalement de grès, de calcaire, de granit, que le feu ne peut consumer !

-- Voulez-vous dire, monsieur Starr, que les humains auraient fini par brûler leur globe ?...

-- Oui ! Tout entier, mon garçon, répondit l'ingénieur. La terre aurait passé jusqu'au dernier morceau dans les fourneaux des locomotives, des locomobiles, des steamers, des usines à gaz, et, certainement, c'est ainsi que notre monde eut fini un beau jour !

-- Cela n'est plus à craindre, monsieur Starr. Mais aussi, les houillères s'épuiseront, sans doute, plus rapidement que ne l'établissent les statistiques !

-- Cela arrivera, Harry, et, suivant moi, l'Angleterre a peut-être tort d'échanger son combustible contre l'or des autres nations !

-- En effet, répondit Harry.

-- Je sais bien, ajouta l'ingénieur, que ni l'hydraulique, ni l'électricité n'ont encore dit leur dernier mot, et qu'on utilisera plus complètement un jour ces deux forces. Mais n'importe ! La houille est d'un emploi très pratique et se prête facilement aux divers besoins de l'industrie ! Malheureusement, les hommes ne peuvent la produire à volonté ! Si les forêts extérieures repoussent incessamment sous l'influence de la chaleur et de l'eau, les forêts intérieures, elles, ne se reproduisent pas, et le globe ne se retrouvera jamais dans les conditions voulues pour les refaire ! >>

James Starr et son guide, tout en causant, avaient repris leur marche d'un pas rapide. Une heure après avoir quitté Callander, ils arrivaient à la fosse Dochart.

Un indifférent lui-même eût été touché du triste aspect que présentait l'établissement abandonné. C'était comme le squelette de ce qui avait été si vivant autrefois.

Dans un vaste cadre, borde de quelques maigres arbres, le sol disparaissait encore sous la noire poussière du combustible minéral, mais on n'y voyait plus ni escarbilles, ni gailletteries, ni aucun fragment de houille. Tout avait été enlevé et consommé depuis longtemps.

Sur une colline peu élevée, se découpait la silhouette d'une énorme charpente que le soleil et la pluie rongeaient lentement. Au sommet de cette charpente apparaissait une vaste molette ou roue de fonte, et plus bas s'arrondissaient ces gros tambours, sur lesquels s'enroulaient autrefois les câbles qui ramenaient les cages à la surface du sol.

À l'étage inférieur, on reconnaissait la chambre délabrée des machines, autrefois si luisantes dans les parties du mécanisme faites d'acier ou de cuivre. Quelques pans de murs gisaient à terre au milieu de solives brisées et verdies par l'humidité. Des restes de balanciers auxquels s'articulait la tige des pompes d'épuisement, des coussinets cassés ou encrassés, des pignons édentés, des engins de basculage renversés, quelques échelons fixes aux chevalets et figurant de grandes arêtes d'ichthyosaures, des rails portés sur quelque traverse rompue que soutenaient encore deux ou trois pilotis branlants, des tramways qui n'auraient pas résisté au poids d'un wagonnet vide, -- tel était l'aspect désolé de la fosse Dochart.

La margelle des puits, aux pierres éraillées, disparaissait sous les mousses épaisses. Ici, on reconnaissait les vestiges d'une cage, la les restes d'un parc où s'emmagasinait le charbon, qui devait être trié suivant sa qualité ou sa grosseur. Enfin, débris de tonnes auxquelles pendait un bout de chaîne, fragments de chevalets gigantesques, toles d'une chaudière éventrée, pistons tordus, longs balanciers qui se penchaient sur l'orifice des puits de pompes, passerelles tremblant au vent, ponceaux frémissant au pied, murailles lézardées, toits à demi effondrés qui dominaient des cheminées aux briques disjointes, ressemblant à ces canons modernes dont la culasse est frettée d'anneaux cylindriques, de tout cela il sortait une vive impression d'abandon, de misère, de tristesse, que n'offrent pas les ruines du vieux château de pierre, ni les restes d'une forteresse démantelée.

<< C'est une désolation ! >> dit James Starr, en regardant le jeune homme qui ne répondit pas.

Tous deux pénétrèrent alors sous l'appentis qui recouvrait l'orifice du puits Yarow, dont les échelles donnaient encore accès jusqu'aux galeries inférieures de la fosse.

L'ingénieur se pencha sur l'orifice.

De là s'épanchait autrefois le souffle puissant de l'air aspiré par les ventilateurs. C'était maintenant un abîme silencieux. Il semblait qu'on fut à la bouche de quelque volcan éteint.

James Starr et Harry mirent pied sur le premier palier.

À l'époque de l'exploitation, d'ingénieux engins desservaient certains

puits des houilleres d'Aberfoyle, qui, sous ce rapport, etaient parfaitement outillees : cages munies de parachutes automatiques, mordant sur des glissieres en bois, echelles oscillantes, nommees << engine-men >>, qui, par un simple mouvement d'oscillation, permettaient aux mineurs de descendre sans danger ou de remonter sans fatigue.

Mais ces appareils perfectionnes avaient ete enleves, depuis la cessation des travaux. Il ne restait au puits Yarow qu'une longue succession d'echelles, separees par des paliers etroits de cinquante en cinquante pieds. Trente de ces echelles, ainsi placees bout a bout, permettaient de descendre jusqu'a la semelle de la galerie inferieure, a une profondeur de quinze cents pieds. C'etait la seule voie de communication qui existait entre le fond de la fosse Dochart et le sol. Quant a l'aeration, elle s'operait par le puits Yarow, que les galeries faisaient communiquer avec un autre puits dont l'orifice s'ouvrait a un niveau superieur, -- l'air chaud se degageant naturellement par cette espece de siphon renverse.

<< Je te suis, mon garcon, dit l'ingenieur, en faisant signe au jeune homme de le preceder.

-- A vos ordres, monsieur Starr.

-- Tu as ta lampe ?

-- Oui, et plut au Ciel que ce fut encore la lampe de surete dont nous nous servions autrefois !

-- En effet, repondit James Starr, les coups de grisou ne sont plus a craindre maintenant ! >>

Harry n'etait muni que d'une simple lampe a huile, dont il alluma la meche. Dans la houillere, vide de charbon, les fuites du gaz hydrogene protocarbonate ne pouvaient plus se produire. Donc, aucune explosion a redouter, et nulle necessite d'interposer entre la flamme et l'air ambiant cette toile metallique qui empeche le gaz de prendre feu a l'exterieur. La lampe de Davy, si perfectionnee alors, ne trouvait plus ici son emploi. Mais si le danger n'existait pas, c'est que la cause en avait disparu, et, avec cette cause, le combustible qui faisait autrefois la richesse de la fosse Dochart.

Harry descendit les premiers echelons de l'echelle superieure. James Starr le suivit. Tous deux se trouverent bientot dans une obscurite profonde que rompait seul l'eclat de la lampe. Le jeune homme l'elevait au-dessus de sa tete, afin de mieux eclairer son compagnon.

Une dizaine d'echelles furent descendues par l'ingenieur et son guide de ce pas mesure habituel au mineur. Elles etaient encore en bon etat.

James Starr observait curieusement ce que l'insuffisante lueur lui laissait apercevoir des parois du sombre puits, qu'un cuvelage en bois, a demi pourri, revetait encore.

Arrives au quinzieme palier, c'est-a-dire a mi-chemin, ils firent halte pour quelques instants.

<< Decidement, je n'ai pas tes jambes, mon garçon, dit l'ingenieur en respirant longuement, mais enfin, cela va encore !

-- Vous etes solide, monsieur Starr, repondit Harry, et c'est quelque chose, voyez-vous, que d'avoir longtemps vecu dans la mine.

-- Tu as raison, Harry. Autrefois, lorsque j'avais vingt ans, j'aurais descendu tout d'une haleine. Allons, en route ! >>

Mais, au moment ou tous deux allaient quitter le palier, une voix, encore eloignee, se fit entendre dans les profondeurs du puits. Elle arrivait comme une onde sonore qui se gonfle progressivement, et elle devenait de plus en plus distincte.

<< Eh ! qui vient la ? demanda l'ingenieur en arretant Harry.

-- Je ne pourrais le dire, repondit le jeune mineur.

-- Ce n'est pas le vieux pere ?...

-- Lui ! monsieur Starr, non.

-- Quelque voisin, alors ?...

-- Nous n'avons pas de voisins au fond de la fosse, repondit Harry. Nous sommes seuls, bien seuls.

-- Bon ! laissons passer cet intrus, dit James Starr. C'est a ceux qui descendent de ceder le pas a ceux qui montent. >>

Tous deux attendirent.

La voix resonait en ce moment avec un magnifique eclat, comme si elle eut ete portee par un vaste pavillon acoustique, et bientot quelques paroles d'une chanson ecossaise arriverent assez nettement aux oreilles du jeune mineur.

<< La chanson des lacs ! s'ecria Harry. Ah ! je serais bien surpris si elle s'echappait d'une autre bouche que de celle de Jack Ryan.

-- Et qu'est-ce, ce Jack Ryan, qui chante d'une si superbe facon ? demanda James Starr.

-- Un ancien camarade de la houillere >>, repondit Harry.

Puis, se pendant au-dessus du palier :

<< Eh ! Jack ! cria-t-il.

-- C'est toi, Harry ? fut-il repondu. Attends-moi, j'arrive. >>

Et la chanson reprit de plus belle.

Quelques instants apres, un grand garçon de vingt-cinq ans, la figure gaie, les yeux souriants, la bouche joyeuse, la chevelure d'un blond ardent, apparaissait au fond du cone lumineux que projetait sa lanterne, et il prenait pied sur le palier de la quinzieme echelle.

Son premier acte fut de serrer vigoureusement la main que venait de lui tendre Harry.

<< Enchante de te rencontrer ! s'ecria-t-il. Mais, saint Mungo me protege ! si j'avais su que tu revenais a terre aujourd'hui, je me serais bien epargne cette descente au puits Yarow !

-- Monsieur James Starr, dit alors Harry, en tournant sa lampe vers l'ingenieur, qui etait reste dans l'ombre.

-- Monsieur Starr ! repondit Jack Ryan. Ah ! monsieur l'ingenieur, je ne vous aurais pas reconnu. Depuis que j'ai quitte la fosse, mes yeux ne sont plus habitues, comme autrefois, a voir dans l'obscurite.

-- Et moi, je me rappelle maintenant un gamin qui chantait toujours. voila bien dix ans de cela, mon garçon ! C'etait toi, sans doute ?

-- Moi-meme, monsieur Starr, et, en changeant de metier, je n'ai pas change d'humeur, voyez-vous ? Bah ! rire et chanter, cela vaut mieux, j' imagine, que pleurer et geindre !

-- Sans doute, Jack Ryan. -- Et que fais-tu, depuis que tu as quitte la mine ?

-- Je travaille a la ferme de Melrose, pres d'Irvine, dans le comte de Renfrew, a quarante milles d'ici. Ah ! ca ne vaut pas nos houilleres d'Aberfoyle ! Le pic allait mieux a ma main que la beche ou l'aiguillon ! Et puis, dans la vieille fosse, il y avait des coins sonores, des echos joyeux qui vous renvoyaient gaillardement vos chansons, tandis que la-haut !... Mais vous allez donc rendre visite au vieux Simon, monsieur Starr ?

-- Oui, Jack, repondit l'ingenieur.

-- Que je ne vous retarde pas...

-- Dis-moi, Jack, demanda Harry, quel motif t'a amene au cottage aujourd'hui ?

-- Je voulais te voir, camarade, repondit Jack Ryan, et t'inviter a la fete du clan d'Irvine. Tu sais, je suis le << piper [1*] >> de l'endroit ! On chantera, on dansera !

-- Merci, Jack, mais cela m'est impossible.

-- Impossible ?

-- Oui, la visite de M. Starr peut se prolonger, et je dois le reconduire a Callander.

-- Eh ! Harry, la fete du clan d'Irvine n'arrive que dans huit jours. D'ici la, la visite de M. Starr sera terminee, je suppose, et rien ne te retiendra plus au cottage !

-- En effet, Harry, repondit James Starr. Il faut profiter de l'invitation que te fait ton camarade Jack !

-- Eh bien, j'accepte, Jack, dit Harry. Dans huit jours, nous nous retrouverons a la fete d'Irvine.

-- Dans huit jours, c'est bien convenu, repondit Jack Ryan. Adieu, Harry ! votre serviteur, monsieur Starr ! Je suis tres content de vous avoir revu ! Je pourrai donner de vos nouvelles aux amis. Personne ne vous a oublie, monsieur l'ingenieur.

-- Et je n'ai oublie personne, dit James Starr.

-- Merci pour tous, monsieur, repondit Jack Ryan.

-- Adieu, Jack ! >> dit Harry, en serrant une derniere fois la main de son camarade.

Et Jack Ryan, reprenant sa chanson, disparut bientot dans les hauteurs du puits, vaguement eclairees par sa lampe.

Un quart d'heure apres, James Starr et Harry descendaient la derniere echelle, et mettaient le pied sur le sol du dernier etage de la fosse.

Autour du rond-point que formait le fond du puits Yarow rayonnaient diverses galeries qui avaient servi a l'exploitation du dernier filon carbonifere de la mine. Elles s'enfoncaient dans le massif de schistes et de gres, les unes etanconnees par des trapezes de grosses poutres a peine equarries, les autres doublees d'un epais revetement de pierre. Partout des remblais remplaiaient les veines devorees par l'exploitation. Les piliers artificiels etaient faits de pierres arrachees aux carrieres voisines, et maintenant ils supportaient le sol, c'est-a-dire le double etage des terrains tertiaires et quaternaires, qui reposaient autrefois sur le gisement meme. L'obscurite emplissait alors ces galeries, jadis eclairees soit par la lampe du mineur soit par la lumiere electrique, dont, pendant les dernieres annees, l'emploi avait ete introduit dans les fosses. Mais les sombres tunnels ne resonnaient plus du grincement des wagonnets roulant sur leurs rails, ni du bruit des portes d'air qui se refermaient brusquement, ni des eclats de voix des rouleurs, ni du hennissement des chevaux et des mules, ni des coups de pic de l'ouvrier, ni des fracas du foudroyage qui faisait eclater le massif.

<< Voulez-vous vous reposer un instant, monsieur Starr ? demanda le

jeune homme.

-- Non, mon garçon, répondit l'ingénieur, car j'ai hate d'arriver au cottage du vieux Simon.

-- Suivez-moi donc, monsieur Starr. Je vais vous guider, et, cependant, je suis sur que vous reconnaitriez parfaitement votre route dans cet obscur dedale des galeries.

-- Oui, certes ! J'ai encore dans la tete tout le plan de la vieille fosse. >>

Harry, suivi de l'ingénieur et levant sa lampe pour le mieux éclairer, s'enfonça dans une haute galerie, semblable a une contre-nef de cathedrale. Leur pied, a tous deux, heurtait encore les traverses de bois qui supportaient les rails a l'époque de l'exploitation.

Mais a peine avaient-ils fait cinquante pas, qu'une enorme pierre vint tomber aux pieds de James Starr.

<< Prenez garde, monsieur Starr ! s'écria Harry, en saisissant le bras de l'ingénieur.

-- Une pierre, Harry ! Ah ! ces vieilles voutes ne sont plus assez solides, sans doute, et...

-- Monsieur Starr, répondit Harry Ford, il me semble que la pierre a ete jetee... et jetee par une main d'homme !...

-- Jetee ! s'écria James Starr. Que veux-tu dire, mon garçon ?

-- Rien, rien... monsieur Starr, répondit evasivement Harry, dont le regard, devenu serieux, aurait voulu percer ces epaisses murailles. Continuons notre route. Prenez mon bras, je vous prie, et n'ayez aucune crainte de faire un faux pas.

-- Me voila, Harry ! >>

Et tous deux s'avancerent, pendant qu'Harry regardait en arriere, en projetant l'éclat de sa lampe dans les profondeurs de la galerie.

<< Serons-nous bientot arrives ? demanda l'ingénieur.

-- Dans dix minutes au plus.

-- Bien.

-- Mais, murmurait Harry, cela n'en est pas moins singulier. C'est la premiere fois que pareille chose m'arrive. Il a fallu que cette pierre vint tomber juste au moment ou nous passions !...

-- Harry, il n'y a eu la qu'un hasard !

-- Un hasard... repondit le jeune homme en secouant la tete. Oui... un hasard... >>

Harry s'etait arrete. Il ecoutait.

<< Qu'y a-t-il, Harry ? demanda l'ingenieur.

-- J'ai cru entendre marcher derriere nous >>, repondit le jeune mineur, qui preta plus attentivement l'oreille.

Puis :

<< Non ! je me serai trompe, dit-il. Appuyez-vous bien sur mon bras, monsieur Starr. Servez-vous de moi comme d'un baton...

-- Un baton solide, Harry, repondit James Starr. Il n'en est pas de meilleur qu'un brave garcon tel que toi ! >>

Tous deux continuerent a marcher silencieusement a travers la sombre nef.

Souvent, Harry, evidemment preoccupe, se retournait, essayant de surprendre, soit un bruit eloigne, soit quelque lueur lointaine.

Mais, derriere et devant lui, tout n'etait que silence et tenebres.

[1] Le _piper_ est le joueur de cornemuse en Ecosse.

V

La Famille Ford

Dix minutes apres, James Starr et Harry sortaient enfin de la galerie principale.

Le jeune mineur et son compagnon etaient arrives au fond d'une clairiere, -- si toutefois ce mot peut servir a designer une vaste et obscure excavation. Cette excavation, cependant, n'etait pas absolument depourvue de jour. Quelques rayons lui arrivaient par l'orifice d'un puits abandonne, qui avait ete fonce dans les etages superieurs. C'etait par ce conduit que s'etablissait le courant d'aeration de la fosse Dochart. Grace a sa moindre densite, l'air chaud de l'interieur etait entraine vers le puits Yarow.

Donc, un peu d'air et de clarte penetrait a la fois a travers l'epaisse voute de schiste jusqu'a la clairiere.

C'etait la que Simon Ford habitait depuis dix ans, avec sa famille, une souterraine demeure, evidee dans le massif schisteux, a l'endroit meme ou fonctionnaient autrefois les puissantes machines, destinees a operer la traction mecanique de la fosse Dochart.

Telle etait l'habitation -- a laquelle il donnait volontiers le nom de

<< cottage >> --, ou residait le vieil overman. Grace a une certaine aisance, due a une longue existence de travail, Simon Ford aurait pu vivre en plein soleil, au milieu des arbres, dans n'importe quelle ville du royaume; mais les siens et lui avaient prefere ne pas quitter la houillere, ou ils etaient heureux, ayant memes idees, memes gouts. Oui ! il leur plaisait, ce cottage, enfoui a quinze cents pieds au-dessous du sol ecossais. Entre autres avantages, il n'y avait pas a craindre que les agents du fisc, les << stentmeters >> charges d'etablir la capitation, vinssent jamais y relancer ses hotes !

A cette epoque, Simon Ford, l'ancien overman de la fosse Dochart, portait vigoureusement encore ses soixante-cinq ans. Grand, robuste, bien taille, il eut ete regarde comme l'un des plus remarquables << sawneys [1*] >> du canton, qui fournissait tant de beaux hommes aux regiments de Highlanders.

Simon Ford descendait d'une ancienne famille de mineurs, et sa genealogie remontait aux premiers temps ou furent exploites les gisements carboniferes en Ecosse.

Sans rechercher archeologiquement si les Grecs et les Romains ont fait usage de la houille, si les Chinois utilisaient les mines de charbon bien avant l'ere chretienne, sans discuter si reellement le combustible mineral doit son nom au marechal ferrant Houillos, qui vivait en Belgique dans le XIIe siecle, on peut affirmer que les bassins de la Grande-Bretagne furent les premiers dont l'exploitation fut mise en cours regulier. Au XIe siecle, deja, Guillaume le Conquerant partageait entre ses compagnons d'armes les produits du bassin de Newcastle. Au XIIIe siecle, une licence d'exploitation du << charbon marin >> etait concedee par Henri III. Enfin, vers la fin du meme siecle, il est fait mention des gisements de l'Ecosse et du pays de Galles.

Ce fut vers ce temps que les ancetres de Simon Ford penetrerent dans les entrailles du sol caledonien, pour n'en plus sortir, de pere en fils. Ce n'etaient que de simples ouvriers. Ils travaillaient comme des forcats a l'extraction du precieux combustible. On croit meme que les charbonniers mineurs, tout comme les sauniers de cette epoque, etaient alors de veritables esclaves. En effet, au XVIIIe siecle, cette opinion etait si bien etablie en Ecosse, que, pendant la guerre du Pretendant, on put craindre que vingt mille mineurs de Newcastle ne se soulevassent pour reconquerir une liberte -- qu'ils ne croyaient pas avoir.

Quoi qu'il en soit, Simon Ford etait fier d'appartenir a cette grande famille des houilleurs ecossais. Il avait travaille de ses mains, la meme ou ses ancetres avaient manie le pic, la pince, la rivelaine et la pioche. A trente ans, il etait overman de la fosse Dochart, la plus importante des houilleres d'Aberfoyle. Il aimait passionnement son metier. Pendant de longues annees, il exerca ses fonctions avec zele. Son seul chagrin etait de voir la couche s'appauvrir et de prevoir l'heure tres prochaine ou le gisement serait epuise.

C'est alors qu'il s'etait adonne a la recherche de nouveaux filons dans toutes les fosses d'Aberfoyle, qui communiquaient souterrainement entre

elles. Il avait eu le bonheur d'en decouvrir quelques-uns pendant la derniere periode d'exploitation. Son instinct de mineur le servait merveilleusement, et l'ingenieur James Starr l'appréciait fort. On eut dit qu'il devinait les gisements dans les entrailles de la houillere, comme un hydroscope devine les sources sous la couche du sol.

Mais le moment arriva, on l'a dit, ou la matiere combustible manqua tout a fait a la houillere. Les sondages ne donnerent plus aucun resultat. Il fut evident que le gite carbonifere etait entierement epuise. L'exploitation cessa. Les mineurs se retirerent.

Le croira-t-on ? Ce fut un desespoir pour le plus grand nombre. Tous ceux qui savent que l'homme, au fond, aime sa peine, ne s'en etonneront pas. Simon Ford, sans contredit, fut le plus atteint. Il etait, par excellence, le type du mineur, dont l'existence est indissolublement liee a celle de sa mine. Depuis sa naissance, il n'avait cesse de l'habiter, et, lorsque les travaux furent abandonnes, il voulut y demeurer encore. Il resta donc. Harry, son fils, fut charge du ravitaillement de l'habitation souterraine; mais quant a lui, depuis dix ans, il n'etait pas remonte dix fois a la surface du sol.

<< Aller la-haut ! A quoi bon ? >> repetait-il, et il ne quittait pas son noir domaine.

Dans ce milieu parfaitement sain, d'ailleurs, soumis a une temperature toujours moyenne, le vieil overman ne connaissait ni les chaleurs de l'ete, ni les froids de l'hiver. Les siens se portaient bien. Que pouvait-il desirer de plus ?

Au fond, il etait serieusement attriste. Il regrettait l'animation, le mouvement, la vie d'autrefois, dans la fosse si laborieusement exploitee. Cependant, il etait soutenu par une idee fixe.

<< Non ! non ! la houillere n'est pas epuisee ! >> repetait-il.

Et celui-la se serait fait un mauvais parti, qui aurait mis en doute devant Simon Ford qu'un jour l'ancienne Aberfoyle ressusciterait d'entre les mortes ! Il n'avait donc jamais abandonne l'espoir de decouvrir quelque nouvelle couche qui rendrait a la mine sa splendeur passee. Oui ! il aurait volontiers, s'il l'avait fallu, repris le pic du mineur, et ses vieux bras, solides encore, se seraient vigoureusement attaques a la roche. Il allait donc a travers les obscures galeries, tantot seul, tantot avec son fils, observant, cherchant, pour rentrer chaque jour fatigue, mais non desespere, au cottage.

La digne compagne de Simon Ford, c'etait Madge, grande et forte, la << goodwife >>, la << bonne femme >>, suivant l'expression ecossaise. Pas plus que son mari, Madge n'eut voulu quitter la fosse Dochart. Elle partageait a cet egard toutes ses esperances et ses regrets. Elle l'encourageait, elle le poussait en avant, elle lui parlait avec une sorte de gravite, qui rechauffait le cœur du vieil overman.

<< Aberfoyle n'est qu'endormie, Simon, lui disait-elle. C'est toi qui as raison. Ce n'est qu'un repos, ce n'est pas la mort ! >>

Madge savait aussi se passer du monde extérieur et concentrer le bonheur d'une existence à trois dans le sombre cottage.

Ce fut là qu'arriva James Starr.

L'ingénieur était bien attendu. Simon Ford, debout sur sa porte, du plus loin que la lampe d'Harry lui annonça l'arrivée de son ancien << viewer >>, s'avança vers lui.

<< Soyez le bienvenu, monsieur James ! lui cria-t-il d'une voix qui résonnait sous la voûte du schiste. Soyez le bienvenu au cottage du vieil overman ! Pour être enfouie à quinze cents pieds sous terre, la maison de la famille Ford n'en est pas moins hospitalière !

-- Comment allez-vous, brave Simon ? demanda James Starr, en serrant la main que lui tendait son hôte.

-- Très bien, monsieur Starr. Et comment en serait-il autrement ici, à l'abri de toute intempérie de l'air ? vos ladies qui vont respirer à Newhaven ou à Porto-Bello [2*], pendant l'été, feraient mieux de passer quelques mois dans la houillère d'Aberfoyle ! Elles ne risqueraient point d'y gagner quelque gros rhume, comme dans les rues humides de la vieille capitale.

-- Ce n'est pas moi qui vous contredirai, Simon, répondit James Starr, heureux de retrouver l'overman tel qu'il était autrefois ! vraiment, je me demande pourquoi je ne change pas ma maison de la Canongate pour quelque cottage voisin du votre !

-- À votre service, monsieur Starr. Je connais un de vos anciens mineurs qui serait particulièrement enchanté de n'avoir entre vous et lui qu'un mur mitoyen.

-- Et Madge ?... demanda l'ingénieur.

-- La bonne femme se porte encore mieux que moi, si cela est possible ! répondit Simon Ford, et elle se fait une joie de vous voir à sa table. Je pense qu'elle se sera surpassée pour vous recevoir.

-- Nous verrons cela, Simon, nous verrons cela ! dit l'ingénieur, que l'annonce d'un bon déjeuner ne pouvait laisser indifférent, après cette longue marche.

-- Vous avez faim, monsieur Starr ?

-- Positivement faim. Le voyage m'a ouvert l'appétit. Je suis venu par un temps affreux !...

-- Ah ! il pleut, là-haut ! répondit Simon Ford d'un air de pitié très marquée.

-- Oui, Simon, et les eaux du Forth sont agitées aujourd'hui comme celles d'une mer !

-- Eh bien, monsieur James, ici, il ne pleut jamais. Mais je n'ai pas à vous peindre des avantages que vous connaissez aussi bien que moi ! vous voilà arrivé au cottage. C'est le principal, et, je vous le répète, soyez le bienvenu ! >>

Simon Ford, suivi d'Harry, fit entrer dans l'habitation James Starr, qui se trouva au milieu d'une vaste salle, éclairée par plusieurs lampes, dont l'une était suspendue aux solives colorées du plafond.

La table, recouverte d'une nappe égayée de fraîches couleurs, n'attendait plus que les convives, auxquels quatre chaises, rembourrées de vieux cuir, étaient réservées.

<< Bonjour, Madge, dit l'ingénieur.

-- Bonjour, monsieur James, répondit la brave Écossaise, qui se leva pour recevoir son hôte.

-- Je vous revois avec plaisir, Madge.

-- Et vous avez raison, monsieur James, car il est agréable de retrouver ceux pour lesquels on s'est toujours montré bon.

-- La soupe attend, femme, dit alors Simon Ford, et il ne faut pas la faire attendre, non plus que M. James. Il a une faim de mineur, et il verra que notre garçon ne nous laisse manquer de rien au cottage ! -- À propos, Harry, ajouta le vieil overman en se retournant vers son fils, Jack Ryan est venu te voir.

-- Je le sais, père ! Nous l'avons rencontré dans le puits Yarow.

-- C'est un bon et gai camarade, dit Simon Ford. Mais il semble se plaire là-haut ! Ça n'avait pas du vrai sang de mineur dans les veines.

-- À table, monsieur James, et déjeunons copieusement, car il est possible que nous ne puissions souper que fort tard. >>

Au moment où l'ingénieur et ses hôtes allaient prendre place :

<< Un instant, Simon, dit James Starr, voulez-vous que je mange de bon appétit ?

-- Ce sera nous faire tout l'honneur possible, monsieur James, répondit Simon Ford.

-- Eh bien, il faut pour cela n'avoir aucune préoccupation. -- Or, j'ai deux questions à vous adresser.

-- Allez, monsieur James.

-- Votre lettre me parle d'une communication qui doit etre de nature a m'interesser ?

-- Elle est tres interessante, en effet.

-- Pour vous ?...

-- Pour vous et pour moi, monsieur James. Mais je desire ne vous la faire qu'apres le repas et sur les lieux memes. Sans cela, vous ne voudriez pas me croire.

-- Simon, reprit l'ingenieur, regardez-moi bien... la... dans les yeux. Une communication interessante ?... Oui... Bon !... Je ne vous en demande pas davantage, ajouta-t-il, comme s'il eut lu la reponse qu'il esperait dans le regard du vieil overman.

-- Et la deuxieme question ? demanda celui-ci.

-- Savez-vous, Simon, quelle est la personne qui a pu m'ecrire ceci ? >> repondit l'ingenieur, en presentant la lettre anonyme qu'il avait recue.

Simon Ford prit la lettre, et il la lut tres attentivement.

Puis, la montrant a son fils :

<< Connais-tu cette ecriture ? dit-il.

-- Non, pere, repondit Harry.

-- Et cette lettre etait timbree du bureau de poste d'Aberfoyle ? demanda Simon Ford a l'ingenieur.

-- Oui, comme la votre, repondit James Starr.

-- Que penses-tu de cela, Harry ? dit Simon Ford, dont le front s'assombrit un instant.

-- Je pense, pere, repondit Harry, que quelqu'un a eu un interet quelconque a empecher M. James Starr de venir au rendez-vous que vous lui donniez.

-- Mais qui ? s'ecria le vieux mineur. Qui donc a pu penetrer assez avant dans le secret de ma pensee ?... >>

Et Simon Ford, pensif, tomba dans une reverie dont la voix de Madge le tira bientot.

<< Asseyons-nous, monsieur Starr, dit-elle. La soupe va refroidir. Pour le moment, ne songeons plus a cette lettre ! >>

Et, sur l'invitation de la vieille femme, chacun prit place a la table

-- James Starr vis-a-vis de Madge, pour lui faire honneur --, le pere et le fils l'un vis-a-vis de l'autre.

Ce fut un bon repas ecossais. Et, d'abord, on mangea d'un << hotchpotch >>, soupe dont la viande nageait au milieu d'un excellent bouillon. Au dire du vieux Simon, sa compagne ne connaissait pas de rivale dans l'art de preparer le hotchpotch.

Il en etait de meme, d'ailleurs, du << cockyleeky >>, sorte de ragout de coq, accommode aux poireaux, qui ne meritait que des eloges.

Le tout fut arrose d'une excellente ale, puisee aux meilleurs brassins des fabriques d'Edimbourg.

Mais le plat principal consista en un << haggis >>, pouding national, fait de viandes et de farine d'orge. Ce mets remarquable, qui inspira au poete Burns l'une de ses meilleures odes, eut le sort reserve aux belles choses de ce monde : il passa comme un reve.

Madge recut les sincerés compliments de son hote.

Le dejeuner se termina par un dessert compose de fromage et de << cakes >>, gateaux d'avoine, finement prepares, accompagnes de quelques petits verres << d'usquebaugh >>, excellente eau-de-vie de grains, qui avait vingt-cinq ans, -- juste l'age d'Harry.

Ce repas dura une bonne heure. James Starr et Simon Ford n'avaient pas seulement bien mange, ils avaient aussi bien cause,-- principalement du passe de la vieille houillere d'Aberfoyle.

Harry, lui, etait plutot reste silencieux. Deux fois il avait quitte la table et meme la maison. Il etait evident qu'il eprouvait quelque inquietude depuis l'incident de la pierre, et il voulait observer les alentours du cottage. La lettre anonyme n'etait pas faite, non plus, pour le rassurer.

Ce fut pendant une de ces sorties que l'ingenieur dit a Simon Ford et Madge :

<< Un brave garcon que vous avez la, mes amis !

-- Oui, monsieur James, un etre bon et devoue, repondit vivement le vieil overman.

-- Il se plait avec vous, au cottage ?

-- Il ne voudrait pas nous quitter.

-- Vous songerez a le marier, cependant ?

-- Marier Harry ! s'ecria Simon Ford. Et a qui ? A une fille de la-haut, qui aimerait les fetes, la danse, qui prefererait son clan a notre houillere ! Harry n'en voudrait pas !

-- Simon, repondit Madge, tu n'exigeras pourtant pas que jamais notre

Harry ne prenne femme...

-- Je n'exigerai rien, répondit le vieux mineur, mais cela ne presse pas ! Qui sait si nous ne lui trouverons point... >>

Harry rentrait en ce moment, et Simon Ford se tut.

Lorsque Madge se leva de table, tous l'imiterent et vinrent s'asseoir un instant à la porte du cottage.

<< Eh bien, Simon, dit l'ingénieur, je vous écoute !

-- Monsieur James, répondit Simon Ford, je n'ai pas besoin de vos oreilles, mais de vos jambes. -- Vous êtes-vous bien reposé ?

-- Bien reposé et bien refait, Simon. Je suis prêt à vous accompagner partout où il vous plaira.

-- Harry, dit Simon Ford, en se retournant vers son fils, allume nos lampes de sûreté.

-- Vous prenez des lampes de sûreté ! s'écria James Starr, assez surpris, puisque les explosions de grisou n'étaient plus à craindre dans une fosse absolument vide de charbon.

-- Oui, monsieur James, par prudence !

-- N'allez-vous pas aussi, mon brave Simon, me proposer de revêtir un habit de mineur ?

-- Pas encore, monsieur James ! pas encore ! >> répondit le vieil overman, dont les yeux brillaient singulièrement sous leurs profondes orbites.

Harry, qui était rentré dans le cottage, en ressortit presque aussitôt, rapportant trois lampes de sûreté.

Harry remit une de ces lampes à l'ingénieur, l'autre à son père, et il garda la troisième suspendue à sa main gauche, pendant que sa main droite s'armait d'un long bâton.

<< En route ! dit Simon Ford, qui prit un pic solide, déposa à la porte du cottage.

-- En route ! répondit l'ingénieur. -- Au revoir Madge !

-- Dieu vous assiste ! répondit l'Écossaise.

-- Un bon souper, femme, tu entends, s'écria Simon Ford. Nous aurons faim à notre retour, et nous lui ferons honneur ! >>

[1] Le sawney, c'est l'Écossais, comme John Bull est l'Anglais, et Paddy l'Irlandais.

[2] Stations balneaires des environs d'Edimbourg.

VI

Quelques phenomenes inexplicables

On sait ce que sont les croyances superstitieuses dans les hautes et basses terres de l'Ecosse. En certains clans, les tenanciers du laird, reunis pour la veilee, aiment a redire les contes empruntes au repertoire de la mythologie hyperboreenne. L'instruction, quoique largement et liberalement repandue dans le pays, n'a pas pu reduire encore a l'etat de fictions ces legendes, qui semblent inherentes au sol meme de la vieille Caledonie. C'est encore le pays des esprits et des revenants, des lutins et des fees. La apparaissent toujours le genie malfaisant qui ne s'eloigne que moyennant finances, le << Seer >> des Highlanders, qui, par un don de seconde vue, predit les morts prochaines, le << May Moullach >>, qui se montre sous la forme d'une jeune fille aux bras velus et previent les familles des malheurs dont elles sont menacees, la fee << Branshie >>, qui annonce les evenements funestes, les << Brawnies >>, auxquels est confiee la garde du mobilier domestique, l'<< Urisk >>, qui frequente plus particulierement les gorges sauvages du lac Katrine, -- et tant d'autres.

Il va de soi que la population des houilleres ecossaises devait fournir son contingent de legendes et de fables a ce repertoire mythologique. Si les montagnes des Hautes-Terres sont peulees d'etres chimeriques, bons ou mauvais, a plus forte raison les sombres houilleres devaient-elles etre hantees jusque dans leurs dernieres profondeurs. Qui fait trembler le gisement pendant les nuits d'orage, qui met sur la trace du filon encore inexploite, qui allume le grisou et preside aux explosions terribles, sinon quelque genie de la mine ? C'etait, du moins, l'opinion communement repandue parmi ces superstitieux Ecossais. En verite, la plupart des mineurs croyaient volontiers au fantastique, quand il ne s'agissait que de phenomenes purement physiques, et on eut perdu son temps a vouloir les desabuser. Ou la credulite se fut-elle developpee plus librement qu'au fond de ces abimes ?

Or, les houilleres d'Aberfoyle, precisement parce qu'elles etaient exploitees dans le pays des legendes, devaient se preter plus naturellement a tous les incidents du surnaturel.

Donc les legendes y abondaient. Il faut dire, d'ailleurs, que certains phenomenes, inexpliques jusqu'alors, ne pouvaient que fournir un nouvel aliment a la credulite publique.

Au premier rang des superstitieux de la fosse Dochart, figurait Jack Ryan, le camarade d'Harry. C'etait le plus grand partisan du surnaturel qui fut. Toutes ces fantastiques histoires, il les transformait en chansons, qui lui valaient de beaux succes pendant les veillees d'hiver.

Mais Jack Ryan n'etait pas le seul a faire montre de sa credulite. Ses camarades affirmaient, non moins hautement, que les fosses d'Aberfoyle

étaient hantées, que certains êtres insaisissables y apparaissaient fréquemment, comme cela arrivait dans les Hautes-Terres. A les entendre, ce qui même aurait été extraordinaire, c'eût été qu'il n'en fut pas ainsi. Est-il donc, en effet, un milieu mieux disposé qu'une sombre et profonde houillère pour les ébats des génies, des lutins, des follets et autres acteurs des drames fantastiques ? Le décor était tout dressé, pourquoi les personnages surnaturels n'y seraient pas venus jouer leur rôle ?

Ainsi raisonnaient Jack Ryan et ses camarades des houillères d'Aberfoyle. On a dit que les différentes fosses communiquaient entre elles par les longues galeries souterraines, menagées entre les filons. Il existait ainsi sous le comte de Stirling un énorme massif, sillonné de tunnels, troué de caves, foré de puits, une sorte d'hypogée, de labyrinthe souterrain, qui offrait l'aspect d'une vaste fourmilière.

Les mineurs des divers fonds se rencontraient donc souvent, soit lorsqu'ils se rendaient sur les travaux d'exploitation, soit lorsqu'ils en revenaient. De là, une facilité constante d'échanger des propos et de faire circuler d'une fosse à l'autre les histoires qui tiraient leur origine de la houillère. Les récits se transmettaient ainsi avec une rapidité merveilleuse, passant de bouche en bouche et s'accroissant comme il convient.

Cependant, deux hommes plus instruits et de tempérament plus positif que les autres, avaient toujours résisté à cet entraînement. Ils n'admettaient à aucun degré l'intervention des lutins, des génies ou des fées.

C'étaient Simon Ford et son fils. Et ils le prouvent bien en continuant d'habiter la sombre crypte, après l'abandon de la fosse Dochart. Peut-être la bonne Madge avait-elle quelque penchant au surnaturel, comme toute Écossaise des Hautes-Terres. Mais ces histoires d'apparitions, elle était réduite à se les raconter à elle-même, -- ce qu'elle faisait consciencieusement, d'ailleurs, pour ne point perdre les vieilles traditions.

Simon et Harry Ford eussent-ils été aussi crédules que leurs camarades, ils n'auraient abandonné la houillère ni aux génies, ni aux fées. L'espoir de découvrir un nouveau filon leur eût fait braver toute la fantastique cohorte des lutins. Ils n'étaient crédules, ils n'étaient croyants que sur un point : ils ne pouvaient admettre que le gisement carbonifère d'Aberfoyle fut totalement épuisé. On peut dire, avec quelque justesse, que Simon Ford et son fils avaient à ce sujet << la foi du charbonnier >>, cette foi en Dieu que rien ne peut ébranler.

C'est pourquoi depuis dix ans, sans y manquer un seul jour, obstinés, immuables dans leurs convictions, le père et le fils prenaient leur pic, leur baton et leur lampe. Ils allaient ainsi tous les deux, cherchant, tantôt la roche d'un coup sec, écoutant si elle rendait un son favorable.

Tant que les sondages n'auraient pas été poussés jusqu'au granit du

terrain primaire, Simon et Harry Ford étaient d'accord que la recherche, inutile aujourd'hui, pouvait être utile demain, et qu'elle devait être reprise. Leur vie entière, ils la passeraient à essayer de rendre à la houillère d'Aberfoyle son ancienne prospérité. Si le père devait succomber avant l'heure de la réussite, le fils reprendrait la tâche à lui seul.

En même temps, ces deux gardiens passionnés de la houillère la visitaient au point de vue de sa conservation. Ils s'assuraient de la solidité des remblais et des voutes. Ils recherchaient si un éboulement était à craindre, et s'il devenait urgent de condamner quelque partie de la fosse. Ils examinaient les traces d'infiltration des eaux supérieures, ils les dérivaient, ils les canalisèrent pour les envoyer à quelque puisard. Enfin, ils s'étaient volontairement constitués les protecteurs et conservateurs de ce domaine improductif, duquel étaient sorties tant de richesses, maintenant dissoutes en fumées !

Ce fut pendant quelques-unes de ces excursions qu'il arriva à Harry, plus particulièrement, d'être frappé de certains phénomènes, dont il cherchait en vain l'explication.

Ainsi, plusieurs fois, lorsqu'il suivait quelque étroite contre galerie, il lui sembla entendre des bruits analogues à ceux qu'auraient pu produire de violents coups de pic, frappés sur la paroi remblayée.

Harry, que le surnaturel, non plus que le naturel, ne pouvait effrayer, avait pressé le pas pour surprendre la cause de ce mystérieux travail.

Le tunnel était désert. La lampe du jeune mineur, promenade sur la paroi, n'avait laissé voir aucune trace récente de coups de pince ou de pic. Harry se demandait donc s'il n'était pas le jouet d'une illusion d'acoustique, de quelque bizarre ou fantasque écho.

D'autres fois, en projetant subitement une vive lumière vers une anfractuosité suspecte, il avait cru voir passer une ombre. Il s'était élancé... Rien, alors même qu'aucune issue n'eût permis à un être humain de se dérober à sa poursuite !

À deux reprises depuis un mois, Harry, visitant la partie ouest de la fosse, entendit distinctement des détonations lointaines, comme si quelque mineur eût fait éclater une cartouche de dynamite.

La dernière fois, après de minutieuses recherches, il avait reconnu qu'un pilier venait d'être éventré par un coup de mine.

À la clarté de sa lampe, Harry examina attentivement la paroi attaquée par la mine. Elle n'était point faite d'un simple remblayage de pierres, mais d'un pan de schiste, qui avait pénétré à cette profondeur dans l'étage du gisement houiller. Le coup de mine avait-il eu pour objet de provoquer la découverte d'un nouveau filon ? N'avait-on voulu que produire un éboulement de cette portion de la houillère ? C'est ce que se demanda Harry, et, quand il fit connaître ce fait à son père, ni le vieil overman, ni lui ne purent résoudre la question d'une façon

satisfaisante.

<< C'est singulier, repetait souvent Harry. La presence dans la mine d'un etre inconnu semble impossible, et, cependant, elle ne peut etre mise en doute ! Un autre que nous voudrait-il donc chercher s'il n'existe pas encore quelque veine exploitable ? Ou plutot, ne tenterait-il pas d'aneantir ce qui reste des houilleres d'Aberfoyle ? Mais dans quel but ? Je le saurai, quand il devrait m'en couter la vie ! >>

Quinze jours avant cette journee, pendant laquelle Harry Ford guidait l'ingenieur a travers le dedale de la fosse Dochart, il s'etait vu sur le point d'atteindre le but de ses recherches.

Il parcourait l'extremite du sud-ouest de la houillere, un puissant fanal a la main.

Tout a coup, il lui sembla qu'une lumiere venait de s'eteindre, a quelques centaines de pieds devant lui, au fond d'une etroite cheminee, qui coupait obliquement le massif. Il se precipita vers la lueur suspecte...

Recherche inutile. Comme Harry n'admettait pas pour les choses physiques d'explication surnaturelle, il en conclut que, certainement, un etre inconnu rodait dans la fosse. Mais, quoi qu'il fit, cherchant avec le plus extreme soin, scrutant les moindres anfractuosités de la galerie, il en fut pour sa peine, et ne put arriver a une certitude quelconque.

Harry s'en remit donc au hasard pour lui devoiler ce mystere. De loin en loin, il vit encore apparaitre des lueurs qui voltigeaient d'un point a l'autre comme des feux de Saint-Elme; mais leur apparition n'avait que la duree d'un éclair et il fallut renoncer a en decouvrir la cause.

Si Jack Ryan et les autres superstitieux de la houillere eussent aperçu ces flammes fantastiques, ils n'auraient certainement pas manque de crier au surnaturel !.

Mais Harry n'y songeait meme pas. Le vieux Simon non plus. Et lorsque tous deux causaient de ces phenomenes, dus evidemment a une cause purement physique :

<< Mon garcon, repondait le vieil overman, attendons ! Tout cela s'expliquera quelque jour ! >>

Toutefois, il faut observer que jamais, jusqu'alors, ni Harry, ni son pere n'avaient ete en butte a un acte de violence.

Si la pierre, tombee ce jour meme aux pieds de James Starr, avait ete lancee par la main d'un malfaiteur, c'etait le premier acte criminel de ce genre.

James Starr, interrogé, fut d'avis que cette pierre s'était détachée de la voûte de la galerie. Mais Harry n'admit pas une explication si simple. La pierre, suivant lui, n'était pas tombée, elle avait été lancée. A moins de rebondir, elle n'eut jamais décrit une trajectoire, si elle n'eut été mue par une impulsion étrangère.

Harry voyait donc la tentative directe contre lui et son père, ou même contre l'ingénieur. Après ce qu'on sait, peut-être conviendra-t-on qu'il était fondé à le croire.

VII

Une expérience de Simon Ford

Midi sonnait à la vieille horloge de bois de la salle, lorsque James Starr et ses deux compagnons quitterent le cottage.

La lumière, pénétrant à travers le puits d'aération, éclairait vaguement la clairière. La lampe d'Harry eut été inutile alors, mais elle ne devait pas tarder à servir, car c'était vers l'extrémité même de la fosse Dochart que le vieil Overman allait conduire l'ingénieur.

Après avoir suivi sur un espace de deux milles la galerie principale, les trois explorateurs -- on verra qu'il s'agissait d'une exploration -- arrivèrent à l'orifice d'un étroit tunnel. C'était comme une contre-nef dont la voûte reposait sur un boisage, tapissé d'une mousse blanchâtre. Elle suivait à peu près la ligne que traçait, à quinze cents pieds au-dessus, le haut cours du Forth.

Pour le cas où James Starr eut été moins familiarisé qu'autrefois avec le dédale de la fosse Dochart, Simon Ford lui rappelait les dispositions du plan général, en les comparant au tracé géographique du sol.

James Starr et Simon Ford marchaient donc en causant.

En avant, Harry éclairait la route. Il cherchait, en projetant brusquement de vifs éclats lumineux vers les sombres anfractuosités, à découvrir quelque ombre suspecte.

<< Irons-nous loin ainsi, vieux Simon ? demanda l'ingénieur.

-- Encore un demi-mille, monsieur James ! Autrefois, nous aurions fait cette route en berline, sur les tramways à traction mécanique ! Mais que ces temps sont loin !

-- Nous nous dirigeons donc vers l'extrémité du dernier filon ? demanda James Starr.

-- Oui. ! Je vois que vous connaissez encore bien la mine.

-- Eh ! Simon, répondit l'ingénieur, il serait difficile d'aller plus loin, si je ne me trompe ?

-- En effet, monsieur James. C'est la que nos rivelines ont arrache le dernier morceau de houille du gisement ! Je me le rappelle comme si j'y etais encore ! C'est moi qui ai donne ce dernier coup, et il a retenti dans ma poitrine plus violemment que sur la roche ! Tout n'etait plus que gres ou schiste autour de nous, et, quand le wagonnet a roule vers le puits d'extraction, je l'ai suivi, le cœlig;ur emu, comme on suit un convoi de pauvre ! Il me semblait que c'etait l'ame de la mine qui s'en allait avec lui ! >>

La gravite avec laquelle le vieil overman prononca ces paroles impressionna l'ingenieur, bien pres de partager de tels sentiments. Ce sont ceux du marin qui abandonne son navire desempare, ceux du laird qui voit abattre la maison de ses ancetres !

James Starr avait serre la main de Simon Ford. Mais, a son tour, celui-ci venait de prendre la main de l'ingenieur, et la pressant fortement :

<< Ce jour-la, nous nous etions tous trompes, dit-il. Non ! La vieille houillere n'etait pas morte ! Ce n'etait pas un cadavre que les mineurs allaient abandonner, et j'oserais affirmer, monsieur James, que son cœlig;ur bat encore !

-- Parlez donc, Simon ! vous avez decouvert un nouveau filon ? s'ecria l'ingenieur, qui ne fut pas maitre de lui. Je le savais bien ! votre lettre ne pouvait signifier autre chose ! Une communication a me faire, et cela dans la fosse Dochart ! Et quelle autre decouverte que celle d'une couche carbonifere aurait pu m'interesser ?...

-- Monsieur James, repondit Simon Ford, je n'ai pas voulu prevenir un autre que vous...

-- Et vous avez bien fait, Simon ! Mais dites-moi comment, par quels sondages, vous vous etes assure ?...

-- Ecoutez-moi, monsieur James, repondit Simon Ford. Ce n'est pas un gisement que j'ai retrouve...

-- Qu'est-ce donc ?

-- C'est seulement la preuve materielle que ce gisement existe.

-- Et cette preuve ?

-- Pouvez-vous admettre qu'il se degage du grisou des entrailles du sol, si la houille n'est pas la pour le produire ?

-- Non, certes ! repondit l'ingenieur. Pas de charbon, pas de grisou ! Il n'y a pas d'effets sans cause...

-- Comme il n'y a pas de fumees sans feu !

-- Et vous avez constate, a nouveau, la presence de l'hydrogene protocarbone ?...

-- Un vieux mineur ne s'y laisserait pas prendre, repondit Simon Ford. J'ai reconnu la notre vieil ennemi, le grisou !

-- Mais si c'etait un autre gaz ! dit James Starr. Le grisou est presque sans odeur, il est sans couleur ! Il ne trahit veritablement sa presence que par l'explosion !...

-- Monsieur James, repondit Simon Ford, voulez-vous me permettre de vous raconter ce que j'ai fait... et comment je l'ai fait... a ma facon, en excusant les longueurs ? >>

James Starr connaissait le vieil overman, et savait que le mieux etait de le laisser aller.

-- Monsieur James, reprit Simon Ford, depuis dix ans, il ne s'est pas passe un jour sans qu'Harry et moi, nous ayons songe a rendre a la houillere son ancienne prosperite, -- non, pas un jour ! S'il existait encore quelque gisement, nous etions decides a le decouvrir. Quels moyens employer ? Les sondages ? Cela ne nous etait pas possible, mais nous avions l'instinct du mineur, et souvent on va plus droit au but par l'instinct que par la raison. -- Du moins, c'est mon idee...

-- Que je ne contredis pas, repondit l'ingenieur.

-- Or, voici ce qu'Harry avait une ou deux fois observe pendant ses excursions dans l'ouest de la houillere. Des feux, qui s'eteignaient soudain, apparaissaient quelquefois a travers le schiste ou le remblai des galeries extremes. Par quelle cause ces feux s'allumaient-ils ? Je ne pouvais et je ne puis le dire encore. Mais enfin, ces feux n'etaient evidemment dus qu'a la presence du grisou, et, pour moi, le grisou, c'etait le filon de houille.

-- Ces feux ne produisaient aucune explosion ? demanda vivement l'ingenieur.

-- Si, de petites explosions partielles, repondit Simon Ford, et telles que j'en provoquai moi-meme, lorsque je voulus constater la presence de ce grisou, vous vous souvenez de quelle maniere on cherchait autrefois a prevenir les explosions dans les mines, avant que notre bon genie, Humphry Davy, eut invente sa lampe de surete ?

-- Oui, repondit James Starr. vous voulez parler du << penitent >> ? Mais je ne l'ai jamais vu dans l'exercice de ses fonctions.

-- En effet, monsieur James, vous etes trop jeune, malgre vos cinquante-cinq ans, pour avoir vu cela. Mais moi, avec dix ans de plus que vous, j'ai vu fonctionner le dernier penitent de la houillere. On l'appelait ainsi parce qu'il portait une grande robe de moine. Son nom vrai etait le << fireman >>, l'homme du feu. A cette epoque, on n'avait d'autre moyen de detruire le mauvais gaz qu'en le decomposant par de

petites explosions, avant que sa legerete l'eut amasse en trop grandes quantites dans les hauteurs des galeries. C'est pourquoi le penitent, la face masquee, la tete encapuchonnee dans son epaisse cagoule, tout le corps etroitement serre dans sa robe de bure, allait en rampant sur le sol. Il respirait dans les basses couches, dont l'air etait pur, et, de sa main droite, il promenait, en l'elevant au-dessus de sa tete, une torche enflammee. Lorsque le grisou se trouvait repandu dans l'air de maniere a former un melange detonnant, l'explosion se produisait sans etre funeste, et, en renouvelant souvent cette operation, on parvenait a prevenir les catastrophes. Quelquefois, le penitent, frappe d'un coup de grisou, mourait a la peine. Un autre le remplaçait. Ce fut ainsi jusqu'au moment ou la lampe de Davy fut adoptee dans toutes les houilleres. Mais je connaissais le procede, et c'est en l'employant que j'ai reconnu la presence du grisou, et, par consequent, celle d'un nouveau gisement carbonifere dans la fosse Dochart. >>

Tout ce que le vieil overman avait raconte du penitent etait rigoureusement exact. C'est ainsi que l'on procedait autrefois dans les houilleres pour purifier l'air des galeries.

Le grisou, autrement dit l'hydrogene protocarbone ou gaz des marais, incolore, presque inodore, ayant un pouvoir peu eclairant, est absolument impropre a la respiration. Le mineur ne saurait vivre dans un milieu rempli de ce gaz malfaisant, -- pas plus qu'on ne pourrait vivre au milieu d'un gazometre plein de gaz d'eclairage. En outre, de meme que celui-ci, qui est de l'hydrogene bicarbone, le grisou forme un melange detonnant, des que l'air y entre dans une proportion de huit et peut-etre meme de cinq pour cent. L'inflammation de ce melange se fait-elle par une cause quelconque, il y a explosion, presque toujours suivie d'epouvantables catastrophes.

C'est a ce danger que pare l'appareil de Davy, en isolant la flamme des lampes dans un tube de toile metallique, qui brule le gaz a l'interieur du tube, sans jamais laisser l'inflammation se propager au-dehors. Cette lampe de surete a ete perfectionnee de vingt facons. Si elle vient a se briser, elle s'eteint. Si, malgre les defenses formelles, le mineur veut l'ouvrir, elle s'eteint encore. Pourquoi donc les explosions se produisent-elles ? C'est que rien ne peut obvier a l'imprudenc e d'un ouvrier qui veut quand meme allumer sa pipe, ni au choc de l'outil qui peut produire une etincelle.

Toutes les houilleres ne sont pas infectees par le grisou. Dans celles ou il ne s'en produit pas, on autorise l'emploi de la lampe ordinaire. Telle est, entre autres, la fosse Thiers, aux mines d'Anzin. Mais, lorsque la houille du gisement exploite est grasse, elle renferme une certaine quantite de matieres volatiles, et le grisou peut s'echapper avec une grande abondance. La lampe de surete seule est combinee de maniere a empecher des explosions d'autant plus terribles, que les mineurs qui n'ont pas ete directement atteints par le coup de grisou, courent risque d'etre instantanement asphyxies dans les galeries remplies du gaz deletere, forme apres l'inflammation, c'est-a-dire d'acide carbonique.

Tout en marchant, Simon Ford apprit à l'ingénieur ce qu'il avait fait pour atteindre son but, comment il s'était assuré que le dégagement du grisou se faisait au fond même de l'extrême galerie de la fosse, dans sa portion occidentale, de quelle façon il avait provoqué à l'affleurement des feuillets de schistes quelques explosions partielles, ou plutôt certaines inflammations, qui ne laissaient aucun doute sur la nature du gaz, dont la fuite s'opérait à petite dose, mais d'une manière permanente.

Une heure après avoir quitté le cottage, James Starr et ses deux compagnons avaient franchi une distance de quatre milles. L'ingénieur, entraîné par le désir et l'espoir, venait de faire ce trajet sans aucunement songer à sa longueur. Il réfléchissait à tout ce que lui disait le vieux mineur. Il pesait, mentalement, les arguments que celui-ci donnait en faveur de sa thèse. Il croyait, avec lui, que cette émission continue d'hydrogène proto-carbone indiquait, avec certitude, l'existence d'un nouveau gisement carbonifère. Si ce n'eût été qu'une sorte de poche, pleine de gaz, comme il s'en rencontre quelquefois entre les feuillets, elle se fut promptement vidée, et le phénomène eût cessé de se produire. Mais loin de là. Au dire de Simon Ford, l'hydrogène se dégagait sans cesse, et l'on en pouvait conclure à l'existence de quelque important filon. Conséquemment, les richesses de la fosse Dochart pouvaient n'être pas entièrement épuisées. Toutefois, s'agissait-il d'une couche dont le rendement serait peu considérable, ou d'un gisement occupant un large étage du terrain houiller ? c'était là, véritablement, la grosse question.

Harry, qui précédait son père et l'ingénieur, s'était arrêté.

<< Nous voici arrivés ! s'écria le vieux mineur. Enfin, grâce à Dieu, monsieur James, vous êtes là, et nous allons savoir... >>

La voix si ferme du vieil overman tremblait légèrement.

<< Mon brave Simon, lui dit l'ingénieur, calmez-vous ! Je suis aussi ému que vous l'êtes, mais il ne faut pas perdre de temps ! >>

À cet endroit, l'extrême galerie de la fosse formait en s'évasant une sorte de caverne obscure. Aucun puits n'avait été foncé dans cette portion du massif, et la galerie, profondément ouverte dans les entrailles du sol, était sans communication directe avec la surface du comte de Stirling.

James Starr, vivement intéressé, examinait d'un œil grave l'endroit où il se trouvait.

On voyait encore sur la paroi terminale de cette caverne la marque des derniers coups de pic, et même quelques trous de cartouches, qui avaient provoqué l'éclatement de la roche, vers la fin de l'exploitation. Cette matière schisteuse était extrêmement dure, et il n'avait pas été nécessaire de remblayer les assises de ce cul-de-sac, au fond duquel les travaux avaient dû s'arrêter. Là, en effet, venait mourir le filon carbonifère, entre les schistes et les grès du terrain

tertiaire. La, a cette place meme, avait ete extrait le dernier morceau de combustible de la fosse Dochart.

<< C'est ici, monsieur James, dit Simon Ford en soulevant son pic, c'est ici que nous attaquerons la faille, car, derriere cette paroi, a une profondeur plus ou moins considerable, se trouve assurement le nouveau filon dont j'affirme l'existence.

-- Et c'est a la surface de ces roches, demanda James Starr, que vous avez constate la presence du grisou ?

-- La meme, monsieur James, repondit Simon Ford, et j'ai pu l'allumer rien qu'en approchant ma lampe, a l'affleurement des feuilletts. Harry l'a fait comme moi.

-- A quelle hauteur ? demanda James Starr.

-- A dix pieds au-dessus du sol >>, repondit Harry.

James Starr s'etait assis sur une roche. On eut dit que, apres avoir hume l'air de la caverne, il regardait les deux mineurs, comme s'il se fut pris a douter de leurs paroles, si affirmatives cependant.

C'est que, en effet, l'hydrogene protocarbone n'est pas completement inodore, et l'ingenieur etait tout d'abord etonne que son odorat, qu'il avait tres fin, ne lui eut pas revele la presence du gaz explosif. En tout cas, si ce gaz etait mele a l'air ambiant, ce n'etait qu'a bien faible dose. Donc, pas d'explosion a craindre, et l'on pouvait sans danger ouvrir la lampe de surete pour tenter l'experience, ainsi que le vieux mineur l'avait deja fait.

Ce qui inquietait James Starr en ce moment, ce n'etait donc pas qu'il y eut trop de gaz melange a l'air, c'etait qu'il n'y en eut pas assez, -- et meme pas du tout.

<< Se seraient-ils trompes ? murmura-t-il. Non ! Ce sont des hommes qui s'y connaissent ! Et pourtant !... >> Il attendait donc, non sans une certaine anxiete, que le phenomene signale par Simon Ford s'accomplit en sa presence. Mais, a ce moment, il parait que ce qu'il venait d'observer, c'est-a-dire cette absence de l'odeur caracteristique du grisou, avait ete aussi remarquee par Harry, car celui-ci, d'une voix alteree, dit :

<< Pere, il semble que la fuite du gaz ne se fait plus a travers les feuilletts de schiste !

-- Ne se fait plus ! .. >> s'ecria le vieux mineur.

Et Simon Ford, apres avoir hermetiquement serre ses levres, aspira fortement du nez, a plusieurs reprises.

Puis, tout d'un coup, et d'un mouvement brusque :

<< Donne ta lampe, Harry ! >> dit-il.

Simon Ford prit la lampe d'une main qui s'agitait febrilement. Il devissa l'enveloppe de toile metallique qui entourait la meche, et la flamme brula a l'air libre.

Ainsi qu'on s'y attendait, il ne se produisit aucune explosion; mais, ce qui etait plus grave, il ne se fit pas meme ce leger gresillement, qui indique la presence du grisou a faible dose.

Simon Ford prit le baton que tenait Harry, et, fixant la lampe a son extremite, il l'eleva dans les couches d'air superieures, la ou le gaz, en raison de sa legerete specifique, aurait du plutot s'accumuler, en si minime quantite que ce fut.

La flamme de la lampe, droite et blanche, ne decela aucune trace d'hydrogene protocarbone.

<< A la paroi ! dit l'ingenieur.

-- Oui ! >> repondit Simon Ford, en portant la lampe sur cette partie de la paroi a travers laquelle son fils et lui avaient, la veille encore, constate la fuite du gaz.

Le bras du vieux mineur tremblait, tandis qu'il essayait de promener la lampe a la hauteur des fissures du feuillet de schiste.

<< Remplace-moi, Harry >>, dit-il.

Harry prit le baton et presenta successivement la lampe aux divers points de la paroi ou les feuillets semblaient se dedoubler... mais il secouait la tete, car ce leger craquement, particulier au grisou qui s'echappe, n'arrivait pas a son oreille.

L'inflammation ne se fit pas. Il etait donc evident qu'aucune molecule de gaz ne fusait a travers la paroi.

<< Rien ! >> s'ecria Simon Ford, dont le poing se tendit sous une impression de colere plutot que de desappointement.

Un cri s'echappa alors de la bouche d'Harry.

<< Qu'as-tu ? demanda vivement James Starr.

-- On a bouche les fissures du schiste !

-- Dis-tu vrai ? s'ecria le vieux mineur.

-- Regardez, pere ! >>

Harry ne s'etait pas trompe. L'obturation des fissures etait nettement visible a la lumiere de la lampe. Un lutage, recemment pratique et fait a la chaux, laissait voir sur la paroi une longue trace blanchatre, mal

dissimulee sous une couche de poussiere de charbon.

<< Lui ! s'ecria Hardy. Ce ne peut etre que lui !

-- Lui ! repeta James Starr.

-- Oui ! repondit le jeune homme, cet etre mysterieux qui hante notre domaine, celui que j'ai cent fois guette sans pouvoir l'atteindre, l'auteur, des a present certain, de cette lettre qui voulait vous empecher de venir au rendez-vous que vous donnait mon pere, monsieur Starr, celui, enfin, qui nous a lance cette pierre dans la galerie du puits Yarow ! Ah ! aucun doute n'est plus possible ! La main d'un homme est dans tout cela ! >>

Harry avait parle avec une telle energie, que sa conviction passa instantanement et tout entiere dans l'esprit de l'ingenieur. Quant au vieil overman, il n'etait plus a convaincre. D'ailleurs, on se trouvait en presence d'un fait indeniable : l'obturation des fissures a travers lesquelles le gaz s'echappait librement la veille.

<< Prends ton pic, Harry, s'ecria Simon Ford. Monte sur mes epaules, mon garcon ! Je suis assez solide encore pour te porter ! >>

Harry avait compris. Son pere s'accota a la paroi. Harry s'eleva sur ses epaules, de maniere que son pic put atteindre la trace suffisamment visible du lutage. Puis, a coups redoubles, il entama la partie de roche schisteuse que ce lutage recouvrait.

Aussitot un leger petillement se produisit, semblable a celui que fait le vin de Champagne lorsqu'il s'echappe d'une bouteille,-- bruit qui, dans les houilleres anglaises, est connu sous le nom onomatopique de << puff >>.

Harry saisit alors sa lampe, et il l'approcha de la fissure...

Une legere detonation se fit entendre, et une petite flamme rouge, un peu bleuatre a son contour, voltigea sur la paroi, comme eut fait un follet de feu Saint-Elme.

Harry sauta aussitot a terre, et le vieil overman, ne pouvant contenir sa joie, saisit les mains de l'ingenieur, en s'ecriant :

<< Hurrah ! hurrah ! hurrah ! monsieur James ! Le grisou brule ! Donc, le filon est la ! >>

VIII

Un coup de dynamite

L'experience annoncee par le vieil overman avait reussi. L'hydrogene protocarbone, on le sait, ne se developpe que dans les gisements houillers. Donc, l'existence d'un filon du precieux combustible ne pouvait etre mise en doute. Quelles etaient son importance et sa

qualite ? on les determinerait plus tard.

Telles furent les consequences que l'ingenieur deduisit du phenomene qu'il venait d'observer. Elles etaient en tout conformes a celles qu'en avait deja tirees Simon Ford.

<< Oui, se dit James Starr, derriere cette paroi s'etend une couche carbonifere que nos sondages n'ont pas su atteindre ! Cela est facheux, puisque tout l'outillage de la mine abandonnee depuis dix ans, est maintenant a refaire ! N'importe ! Nous avons retrouve la veine que l'on croyait epuisee, et, cette fois, nous l'exploiterons jusqu'au bout !

-- Eh bien, monsieur James, demanda Simon Ford, que pensez-vous de notre decouverte ? Ai-je eu tort de vous deranger ? Regrettez-vous cette derniere visite faite a la fosse Dochart ?

-- Non, non, mon vieux compagnon ! repondit James Starr. Nous n'avons pas perdu notre temps, mais nous le perdrons maintenant, si nous ne retournions immediatement au cottage. Demain, nous reviendrons ici. Nous ferons eclater cette paroi a coups de dynamite. Nous mettrons au jour l'affleurement du nouveau filon, et, apres une serie de sondages, si la couche parait etre importante, je reconstituerai une Societe de la Nouvelle Aberfoyle, a l'extreme satisfaction des anciens actionnaires ! Avant trois mois, il faut que les premieres bennes de houille aient ete extraites du nouveau gisement !

-- Bien parle, monsieur James ! s'ecria Simon Ford. La vieille houillere va donc rajeunir, comme une veuve qui se remarie ! L'animation des anciens jours recommencera avec les coups de pioche, les coups de pic, les coups de mine, le roulement des wagons, le hennissement des chevaux, le grincement des bennes, le grondement des machines ! Je reverrai donc tout cela, moi ! J'espere, monsieur James, que vous ne me trouverez pas trop vieux pour reprendre mes fonctions d'overman ?

-- Non, brave Simon, non, certes ! vous etes reste plus jeune que moi, mon vieux camarade !

-- Et, que saint Mungo nous protege ! vous serez encore notre << viewer >> ! Puisse la nouvelle exploitation durer de longues annees, et fasse le Ciel que j'aie la consolation de mourir sans en avoir vu la fin ! >>

La joie du vieux mineur debordait. James Starr la partageait tout entiere, mais il laissait Simon Ford s'enthousiasmer pour deux.

Seul, Harry demeurait pensif. Dans son souvenir reparaissait la succession des circonstances singulieres, inexplicables, au milieu desquelles s'etait operee la decouverte du nouveau gisement. Cela ne laissait pas de l'inquieter pour l'avenir.

Une heure apres, James Starr et ses deux compagnons etaient de retour au cottage.

L'ingenieur soupa avec grand appetit, approuvant du geste tous les plans que developpait le vieil overman, et, n'eut ete son imperieux desir d'etre au lendemain, jamais il n'aurait mieux dormi que dans ce calme absolu du cottage.

Le lendemain, apres un dejeuner substantiel, James Starr, Simon Ford, Harry et Madge elle-meme reprenaient le chemin deja parcouru la veille. Tous allaient la en veritables mineurs. Ils emportaient divers outils et des cartouches de dynamite, destinees a faire sauter la paroi terminale. Harry, en meme temps qu'un puissant fanal, prit une grosse lampe de surete qui pouvait bruler pendant douze heures. C'etait plus qu'il ne fallait pour operer le voyage d'aller et de retour, en y comprenant les haltes necessaires a l'exploration, -- si une exploration devenait possible.

<< A l'oeuvre ! >> s'ecria Simon, lorsque ses compagnons et lui furent arrives a l'extremite de la galerie.

Et sa main saisit une lourde pince qu'elle brandit avec vigueur.

<< Un instant, dit alors James Starr. Observons si aucun changement ne s'est produit et si le grisou fuse toujours a travers les feuillets de la paroi.

-- Vous avez raison, monsieur Starr, repondit Harry. Ce qui etait bouche hier pourrait bien l'etre encore aujourd'hui ! >>

Madge, assise sur une roche, observait attentivement l'excavation et la muraille qu'il s'agissait d'eventrer.

Il fut constate que les choses etaient telles qu'on les avait laissees. Les fissures des feuillets n'avaient subi aucune alteration. L'hydrogene protocarbonate fusait au travers, mais assez faiblement. Cela tenait sans doute a ce que, depuis la veille, il trouvait un libre passage pour s'epancher. Toutefois, cette emission etait si peu importante, qu'elle ne pouvait former avec l'air interieur un melange detonnant. James Starr et ses compagnons allaient donc pouvoir proceder en toute securite. D'ailleurs, cet air se purifierait peu a peu, en gagnant les hautes couches de la fosse Dochart, et le grisou, perdu dans toute cette atmosphere, ne pourrait plus produire aucune explosion.

<< A l'oeuvre, donc ! >> reprit Simon Ford.

Et bientot, sous sa pince, vigoureusement maniee, la roche ne tarda pas a voler en eclats.

Cette faille se composait principalement de poudingues, interposes entre le gres et le schiste, tels qu'il s'en rencontre le plus souvent a l'affleurement des filons carboniferes.

James Starr ramassait les morceaux que l'outil abattait, et il les examinait avec soin, esperant y decouvrir quelque indice de charbon.

Ce premier travail dura environ une heure. Il en resulta un evidement assez profond dans la paroi terminale.

James Starr choisit alors l'emplacement ou devaient etre fores les trous de mine, travail qui s'accomplit rapidement sous la main d'Harry avec le fleuret et la massette. Des cartouches de dynamite furent introduites dans ces trous. Des qu'on y eut place la longue meche goudronnee d'une fusee de surete, qui aboutissait a une capsule de fulminate, elle fut allumee au ras du sol. James Starr et ses compagnons se mirent a l'ecart.

<< Ah ! monsieur James, dit Simon Ford, en proie a une veritable emotion qu'il ne cherchait pas a dissimuler, jamais, non, jamais mon vieux c&oeelig;ur n'a battu si vite ! Je voudrais deja attaquer le filon !

-- Patience, Simon, repondit l'ingenieur, vous n'avez pas la pretention de trouver derriere cette paroi une galerie tout ouverte ?

-- Excusez-moi, monsieur James, repondit le vieil overman. J'ai toutes les pretentions possibles ! S'il y a eu bonne chance dans la maniere dont Harry et moi nous avons decouvert ce gite, pourquoi cette chance ne continuerait-elle pas jusqu'au bout ? >>

L'explosion de la dynamite se produisit. Un roulement sourd se propagea a travers le reseau des galeries souterraines.

James Starr, Madge, Harry et Simon Ford revinrent aussitot vers la paroi de la caverne.

<< Monsieur James ! monsieur James ! s'ecria le vieil overman. voyez ! La porte est enfoncee !... >>

Cette comparaison de Simon Ford etait justifiee par l'apparition d'une excavation, dont on ne pouvait estimer la profondeur.

Harry allait s'elancer par l'ouverture...

L'ingenieur, extremement surpris, d'ailleurs, de trouver la cette cavite, retint le jeune mineur.

<< Laisse le temps a l'air interieur de se purifier, dit-il.

-- Oui ! gare aux mofettes ! >> s'ecria Simon Ford.

Un quart d'heure se passa dans une anxieuse attente. Le fanal, place au bout d'un baton, fut alors introduit dans l'excavation et continua de bruler avec un inalterable eclat.

<< Va donc, Harry, dit James Starr, nous te suivrons. >> L'ouverture produite par la dynamite etait plus que suffisante pour qu'un homme put y passer.

Harry, le fanal a la main, s'y introduisit sans hesiter et disparut dans les tenebres.

James Starr, Simon Ford et Madge, immobiles, attendaient.

Une minute -- qui leur parut bien longue -- s'ecoula. Harry ne reparaissait pas, il n'appelait pas. En s'approchant de l'orifice, James Starr n'apercut meme plus la lueur de sa lampe, qui aurait du eclairer cette sombre cavite.

Le sol avait-il donc manque subitement sous les pieds d'Harry ? Le jeune mineur etait-il tombe dans quelque anfractuosite ? Sa voix ne pouvait-elle plus arriver jusqu'a ses compagnons ?

Le vieil overman, ne voulant rien ecouter, allait s'introduire a son tour par l'orifice, lorsque parut une lueur, vague d'abord, qui se renforca peu a peu, et Harry fit entendre ces paroles :

<< Venez, monsieur Starr ! venez, mon pere ! La route est libre dans la Nouvelle-Aberfoyle. >>

IX

La Nouvelle-Aberfoyle

Si, par quelque puissance surhumaine, des ingenieurs eussent pu enlever d'un bloc et sur une epaisseur de mille pieds toute cette portion de la croute terrestre qui supporte cet ensemble de lacs, de fleuves, de golfes et les territoires riverains des comtes de Stirling, de Dumbarton et de Renfrew, ils auraient trouve, sous cet enorme couvercle, une excavation immense, et telle qu'il n'en existait qu'une autre au monde qui put lui etre comparee, -- la celebre grotte de Mammoth, dans le Kentucky.

Cette excavation se composait de plusieurs centaines d'alveoles, de toutes formes et de toutes grandeurs. On eut dit une ruche, avec ses nombreux etages de cellules, capricieusement disposees, mais une ruche construite sur une vaste echelle, et qui, au lieu d'abeilles, eut suffi a loger tous les ichthyosaures, les megatheriums, et les pterodactyles de l'epoque geologique !

Un labyrinthe de galleries, les unes plus elevees que les plus hautes voutes des cathedrales, les autres semblables a des contrenefs, retrecies et tortueuses, celles-ci suivant la ligne horizontale, celles-la remontant ou descendant obliquement en toutes directions, -- reunissaient ces cavites et laissaient libre communication entre elles.

Les piliers qui soutenaient ces voutes, dont la courbe admettait tous les styles, les epaisses murailles, solidement assises entre les galleries, les nefs elles-memes, dans cet etage des terrains secondaires, etaient faits de gres et de roches schisteuses. Mais, entre ces couches inutilisables, et puissamment pressees par elles, couraient d'admirables veines de charbon, comme si le sang noir de

cette étrange houillère eut circulé à travers leur inextricable réseau. Ces gisements se développaient sur une étendue de quarante milles du nord au sud, et ils s'enfonçaient même sous le canal du Nord. L'importance de ce bassin n'aurait pu être évaluée qu'après sondages, mais elle devait dépasser celle des couches carbonifères de Cardiff, dans le pays de Galles, et des gisements de Newcastle, dans le comté de Northumberland.

Il faut ajouter que l'exploitation de cette houillère allait être singulièrement facilitée, puisque, par une disposition bizarre des terrains secondaires, par un inexplicable retrait des matières minérales à l'époque géologique où ce massif se solidifiait, la nature avait déjà multiplié les galeries et les tunnels de la Nouvelle-Aberfoyle.

Oui, la nature seule ! On aurait pu croire, tout d'abord, à la découverte de quelque exploitation abandonnée depuis des siècles. Il n'en était rien. On ne délaisse pas de telles richesses. Les termites humains n'avaient jamais rongé cette portion du sous-sol de l'Écosse, et c'était la nature qui avait ainsi fait les choses. Mais, on le répète, nul hypogée de l'époque égyptienne, nulle catacombe de l'époque romaine, n'auraient pu lui être comparées, -- si ce n'est les célèbres grottes de Mammouth, qui, sur une longueur de plus de vingt milles, comptent deux cent vingt-six avenues, onze lacs, sept rivières, huit cascades, trente-deux puits insondables et cinquante-sept dômes, dont quelques-uns sont suspendus à plus de quatre cent cinquante pieds de hauteur.

Ainsi que ces grottes, la Nouvelle-Aberfoyle était, non l'œuvre des hommes, mais l'œuvre du Créateur.

Tel était ce nouveau domaine, d'une incomparable richesse, dont la découverte appartenait en propre au vieil Overman. Dix ans de séjour dans l'ancienne houillère, une rare persistance de recherches, une foi absolue, soutenue par un merveilleux instinct de mineur, il lui avait fallu toutes ces conditions réunies pour réussir, là où tant d'autres auraient échoué. Pourquoi les sondages, pratiqués sous la direction de James Starr, pendant les dernières années d'exploitation, s'étaient-ils précisément arrêtés à cette limite, sur la frontière même de la nouvelle mine ? cela était dû au hasard, dont la part est grande dans les recherches de ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y avait là, dans le sous-sol écossais, une sorte de comté souterrain, auquel il ne manquait, pour être habitable, que les rayons du soleil, ou, à son défaut, la clarté d'un astre spécial.

L'eau y était localisée dans certaines dépressions, formant de vastes étangs, ou même des lacs plus grands que le lac Katrine, situé précisément au-dessus. Sans doute, ces lacs n'avaient pas le mouvement des eaux, les courants, le ressac. Ils ne reflétaient pas la silhouette de quelque vieux château gothique. Ni les bouleaux ni les chênes ne se penchaient sur leurs rives, les montagnes n'allongeaient pas de grandes ombres à leur surface, les steamboats ne les sillonnaient pas, aucune

lumiere ne se reverberait dans leurs eaux, le soleil ne les impregnait pas de ses rayons eclatants, la lune ne se levait jamais sur leur horizon. Et pourtant, ces lacs profonds, dont la brise ne ridait pas le miroir, n'auraient pas ete sans charme, a la lumiere de quelque astre electrique, et, reunis par un lacet de canaux, ils completaient bien la geographie de cet etrange domaine.

Quoiqu'il fut impropre a toute production vegetale, ce sous-sol eut, cependant, pu servir de demeure a toute une population. Et qui sait si, dans ces milieux a temperature constante, au fond de ces houilleres d'Aberfoyle, aussi bien que dans celles de Newcastle, d'Alloa ou de Cardiff, lorsque leurs gisements seront epuises, -- qui sait si la classe pauvre du Royaume-Uni ne trouvera pas refuge quelque jour ?

X

Aller et retour

A la voix d'Harry, James Starr, Madge et Simon Ford s'etaient introduits par l'etroit orifice qui mettait en communication la fosse Dochart avec la nouvelle houillere.

Ils se trouvaient alors a la naissance d'une galerie assez large. On aurait pu croire qu'elle avait ete percee de main d'homme, que le pic et la pioche l'avaient evedee pour l'exploitation d'un nouveau gisement. Les explorateurs devaient se demander si, par un singulier hasard, ils n'avaient pas ete transportes dans quelque ancienne houillere, dont les plus vieux mineurs du comte n'auraient jamais connu l'existence.

Non ! C'etaient les couches geologiques qui avaient << epargne >> cette galerie, a l'epoque ou se faisait le tassement des terrains secondaires. Peut-etre quelque torrent l'avait-il parcourue autrefois, lorsque les eaux superieures allaient se melanger aux vegetaux enlises; mais, maintenant, elle etait aussi seche que si elle eut ete foree, quelque mille pieds plus bas, dans l'etage des roches granitoides. En meme temps, l'air y circulait avec aisance, -- ce qui indiquait que certains << eventoirs >> naturels la mettaient en communication avec l'atmosphere exterieure.

Cette observation, qui fut faite par l'ingenieur, etait juste, et l'on sentait que l'aeration s'operait facilement dans la nouvelle mine. Quant a ce grisou qui fusait naguere a travers les schistes de la paroi, il semblait qu'il n'eut ete contenu que dans une simple << poche >>, vide maintenant, et il etait certain que l'atmosphere de la galerie n'en conservait pas la moindre trace. Cependant, et par precaution, Harry n'avait emporte que la lampe de surete, qui lui assurait un eclairage de douze heures.

James Starr et ses compagnons eprouaient alors une joie complete. C'etait l'entiere satisfaction de leurs desirs. Autour d'eux, tout n'etait que houille. Une certaine emotion les rendait silencieux. Simon Ford, lui-meme, se contenait. Sa joie debordait, non en longues

phrases, mais par petites interjections.

C'était peut-être imprudent, à eux, de s'engager si profondément dans la crypte. Bah ! ils ne songeaient guère au retour. La galerie était praticable, peu sinueuse. Nulle crevasse n'en barrait le passage, nulle << pousse >> n'y propageait d'exhalaisons malfaisantes. Il n'y avait donc aucune raison pour s'arrêter, et, pendant une heure, James Starr, Madge, Harry et Simon Ford allèrent ainsi, sans que rien put leur indiquer quelle était l'exacte orientation de ce tunnel inconnu.

Et, sans doute, ils auraient été plus loin encore, s'ils ne fussent arrivés à l'extrémité même de cette large voie qu'ils suivaient depuis leur entrée dans la houillère.

La galerie aboutissait à une énorme caverne, dont on ne pouvait estimer ni la hauteur, ni la profondeur. À quelle altitude s'arrondissait la voûte de cette excavation, à quelle distance se reculait sa paroi opposée ? les ténèbres qui l'emplissaient ne permettaient pas de le reconnaître. Mais, à la lueur de la lampe, les explorateurs purent constater que son dôme recouvrait une vaste étendue d'eau dormante -- étang ou lac --, dont les rives pittoresques, accidentées de hautes roches, se perdaient dans l'obscurité.

<< Halte ! s'écria Simon Ford, en s'arrêtant brusquement. Un pas de plus, et nous roulions peut-être dans quelque abîme !

-- Reposons-nous donc, mes amis, répondit l'ingénieur. Aussi bien, il faudra songer à retourner au cottage.

-- Notre lampe peut nous éclairer pendant dix heures encore, monsieur Starr, dit Harry.

-- Eh bien, faisons halte, reprit James Starr. J'avoue que mes jambes en ont besoin ! -- Et vous, Madge, est-ce que vous ne vous ressentez pas des fatigues d'une aussi longue course ?

-- Mais pas trop, monsieur James, répondit la robuste Écossaise. Nous avons l'habitude d'explorer pendant des journées entières l'ancienne houillère d'Aberfoyle.

-- Bah ! ajouta Simon Ford, Madge ferait dix fois cette route, s'il le fallait ! Mais j'insiste, monsieur James, ma communication valait-elle la peine de vous être faite ? Osez dire non, monsieur James, osez dire non !

-- Eh ! mon vieux compagnon, il y a longtemps que je n'ai ressenti une telle joie ! répondit l'ingénieur. Le peu que nous avons exploré de cette merveilleuse houillère semble indiquer que son étendue est très considérable, au moins en longueur.

-- En largeur et en profondeur aussi, monsieur James ! répliqua Simon Ford.

-- C'est ce que nous saurons plus tard.

-- Et moi, j'en reponds ! Rapportez-vous-en a mon instinct de vieux mineur. Il ne m'a jamais trompe !

-- Je veux vous croire, Simon, repondit l'ingenieur en souriant. Mais enfin, tel que j'en puis juger par cette courte exploration, nous possedons les elements d'une exploitation qui durera des siecles !

-- Des siecles ! s'ecria Simon Ford. Je le crois bien, monsieur James ! Il se passera mille ans et plus, avant que le dernier morceau de charbon ait ete extrait de notre nouvelle mine !

-- Dieu vous entende ! repondit James Starr. Quant a la qualite de la houille qui vient affleurer ces parois...

-- Superbe ! monsieur James, superbe ! repondit Simon Ford. Voyez cela vous-meme ! >> Et, ce disant, il detacha d'un coup de pic un fragment de roche noire.

<< Voyez ! voyez ! repeta-t-il en l'approchant de sa lampe. Les surfaces de ce morceau de charbon sont luisantes ! Nous aurons la de la houille grasse, riche en matieres bitumeuses ! Et comme elle se detaillera en gailleteries, presque sans poussiere ! Ah ! monsieur James, il y a vingt ans, voici un gisement qui aurait fait une rude concurrence au Swansea et au Cardiff ! Eh bien, les chauffeurs se le disputeront encore, et, s'il coute peu a extraire de la mine, il ne s'en vendra pas moins cher au-dehors !

-- En effet, dit Madge, qui avait pris le fragment de houille et l'examinait en connaissance. C'est la du charbon de bonne qualite. -- Emporte-le, Simon, emporte-le au cottage ! Je veux que ce premier morceau de houille brule sous notre bouilloire !

-- Bien parle, femme ! repondit le vieil overman, et tu verras que je ne me suis pas trompe.

-- Monsieur Starr, demanda alors Harry, avez-vous quelque idee de l'orientation probable de cette longue galerie que nous avons suivie depuis notre entree dans la nouvelle houillere ?

-- Non, mon garcon, repondit l'ingenieur. Avec une boussole, j'aurais peut-etre pu etablir sa direction generale. Mais, sans boussole, je suis ici comme un marin en pleine mer, au milieu des brumes, lorsque l'absence de soleil ne lui permet pas de relever sa position.

-- Sans doute, monsieur James, repliqua Simon Ford, mais, je vous en prie, ne comparez pas notre position a celle du marin, qui a toujours et partout l'abime sous ses pieds ! Nous sommes en terre ferme, ici, et nous n'avons pas a craindre de jamais sombrer !

-- Je ne vous ferai pas cette peine, vieux Simon, repondit James Starr. Loin de moi la pensee de deprecier la nouvelle houillere d'Aberfoyle

par une comparaison injuste ! Je n'ai voulu dire qu'une chose, c'est que nous ne savons pas ou nous sommes.

-- Nous sommes dans le sous-sol du comte de Stirling, monsieur James, repondit Simon Ford, et cela, je l'affirme comme si...

-- Ecoutez ! >> dit Harry en interrompant le vieil overman.

Tous preterent l'oreille, ainsi que le faisait le jeune mineur. Le nerf auditif, tres exerce chez lui, avait surpris un bruit sourd, comme eut ete un murmure lointain. James Starr, Simon et Madge ne tarderent pas a l'entendre eux-memes. Il se produisait, dans les couches superieures du massif, une sorte de roulement, dont on percevait distinctement le crescendo et le decrescendo successif, si faible qu'il fut.

Tous quatre resterent pendant quelques minutes, l'oreille tendue, sans proferer une parole.

Puis, tout a coup, Simon Ford de s'ecrier :

<< Eh ! par saint Mungo ! Est-ce que les wagonnets courent deja sur les rails de la nouvelle Aberfoyle ?

-- Pere, repondit Harry, il me semble bien que c'est le bruit que font des eaux en roulant sur un littoral.

-- Nous ne sommes pourtant pas sous la mer ! s'ecria le vieil overman.

-- Non, repondit l'ingenieur, mais il ne serait pas impossible que nous ne fussions sous le lit meme du lac Katrine.

-- Il faudrait donc que la voute fut peu epaisse en cet endroit, puisque le bruit des eaux est perceptible ?

-- Peu epaisse, en effet, repondit James Starr, et c'est ce qui fait que cette excavation est si vaste.

-- Vous devez avoir raison, monsieur Starr, dit Harry.

-- En outre, il fait si mauvais temps au-dehors, reprit James Starr, que les eaux du lac doivent etre soulevees comme celles du golfe de Forth.

-- Eh ! qu'importe, apres tout, repondit Simon Ford. La couche carbonifere n'en sera pas plus mauvaise pour se developper au-dessous d'un lac ! Ce ne serait pas la premiere fois que l'on irait chercher la houille sous le lit meme de l'Ocean ! Quand nous devrions exploiter tout le fonds et le trefonds du canal du Nord, ou serait le mal ?

-- Bien dit, Simon, s'ecria l'ingenieur, qui ne put retenir un sourire en regardant l'enthousiaste overman. Pouvons nous pousser nos tranches sous les eaux de la mer ! Trouons comme une ecumoire le lit de l'Atlantique ! Allons rejoindre a coups de pioche nos freres des Etats-Unis a travers

le sous-sol de l'Océan ! Fonçons jusqu'au centre du globe, s'il le faut, pour lui arracher son dernier morceau de houille !

-- Croyez-vous rire, monsieur James ? demanda Simon Ford d'un air tant soit peu goguenard.

-- Moi, rire ! vieux Simon ! Non ! Mais vous êtes si enthousiaste, que vous m'entraînez jusque dans l'impossible ! Tenez, revenons à la réalité, qui est déjà belle. Laissons là nos pics, que nous retrouverons un autre jour, et reprenons le chemin du cottage ! >>

Il n'y avait pas autre chose à faire pour le moment. Plus tard, l'ingénieur, accompagné d'une brigade de mineurs et muni des lampes et ustensiles nécessaires, reprendrait l'exploration de la Nouvelle-Aberfoyle. Mais il était urgent de retourner à la fosse Dochart. La route était facile, d'ailleurs. La galerie courait presque droit à travers le massif jusqu'à l'orifice ouvert par la dynamite. Donc, nulle crainte de s'égarer.

Mais, au moment où James Starr se dirigeait vers la galerie, Simon Ford l'arrêta.

<< Monsieur James, lui dit-il, vous voyez cette caverne immense, ce lac souterrain qu'elle recouvre, cette grève que les eaux viennent baigner à nos pieds ? Eh bien, c'est ici que je veux transporter ma demeure, c'est ici que je me bâtirai un nouveau cottage, et, si quelques braves compagnons veulent suivre mon exemple, avant un an, on comptera un bourg de plus dans le massif de notre vieille Angleterre ! >>

James Starr, approuvant d'un sourire les projets de Simon Ford, lui serra la main, et tous trois, précédant Madge, s'enfoncèrent dans la galerie, afin de regagner la fosse Dochart.

Pendant le premier mille, aucun incident ne se produisit. Harry marchait en avant, élevant la lampe au-dessus de sa tête. Il suivait soigneusement la galerie principale, sans jamais s'écarter dans les tunnels étroits qui rayonnaient à droite et à gauche. Il semblait donc que le retour dut s'accomplir aussi facilement que l'aller, lorsqu'une fâcheuse complication survint, qui rendit fort grave la situation des explorateurs.

En effet, à un moment où Harry levait sa lampe, un vif déplacement de l'air s'opéra, comme s'il eût été causé par un battement d'ailes invisibles. La lampe, frappée de biais, s'échappa des mains d'Harry, tomba sur le sol rocheux de la galerie et se brisa.

James Starr et ses compagnons furent subitement plongés dans une obscurité absolue. Leur lampe, dont l'huile s'était répandue, ne pouvait plus servir.

<< Eh bien, Harry, s'écria Simon Ford, veux-tu donc que nous nous rompions le cou en retournant au cottage ? >>

Harry ne repondit pas. Il reflechissait. Devait-il voir encore la main d'un etre mysterieux dans ce dernier accident ? Existait-il donc en ces profondeurs un ennemi dont l'inexplicable antagonisme pouvait creer, un jour, de serieuses difficultes ? Quelqu'un avait-il interet a defendre le nouveau gite carbonifere contre toute tentative d'exploitation ? En verite, cela etait absurde, mais les faits parlaient d'eux-memes, et ils s'accumulaient de maniere a changer de simples presomptions en certitudes.

En attendant, la situation des explorateurs etait assez mauvaise. Il leur fallait, au milieu de profondes tenebres, suivre pendant environ cinq milles la galerie qui conduisait a la fosse Dochart. Puis, ils auraient encore une heure de route avant d'avoir atteint le cottage.

<< Continuons, dit Simon Ford. Nous n'avons pas un instant a perdre. Nous marcherons en tatonnant, comme des aveugles. Il n'est pas possible de s'egarer. Les tunnels qui s'ouvrent sur notre chemin ne sont que de veritables boyaux de taupinieres, et, en suivant la galerie principale, nous arriverons inevitablement a l'orifice qui nous a livre passage. Ensuite, c'est la vieille houillere. Nous la connaissons, et ce ne sera pas la premiere fois qu'Harry ou moi nous nous y serons trouves dans l'obscurite. D'ailleurs, nous retrouverons la les lampes que nous avons laissees. En route, donc ! -- Harry, prends la tete. Monsieur James, suivez-le. Madge, tu viendras apres, et moi, je fermerai la marche. Ne nous separons pas surtout, et qu'on se sente les talons, sinon les coudes ! >>

Il n'y avait qu'a se conformer aux instructions du vieil overman. Comme il le disait, en tatonnant on ne pouvait guere se tromper de route. Il fallait seulement remplacer les yeux par les mains, et se fier a cet instinct qui, chez Simon Ford et son fils, etait devenu une seconde nature.

Donc, James Starr et ses compagnons marcherent dans l'ordre indique. Ils ne parlaient pas, mais ce n'etait pas faute de penser. Il devenait evident qu'ils avaient un adversaire. Mais quel etait-il, et comment se defendre de ces attaques si mysterieusement preparees ? Ces idees assez inquietantes affluaient a leur cerveau. Cependant, ce n'etait pas le moment de se decourager.

Harry, les bras etendus, s'avancait d'un pas assure. Il allait successivement d'une paroi a l'autre de la galerie. Une anfractuosite, un orifice lateral se presentaient-ils, il reconnaissait a la main qu'il ne fallait pas s'y engager, soit que l'anfractuosite fut peu profonde, soit que l'orifice fut trop etroit, et il se maintenait ainsi dans le droit chemin.

Au milieu d'une obscurite a laquelle les yeux ne pouvaient se faire, puisqu'elle etait absolue, ce difficile retour dura deux heures environ. En supputant le temps ecoule, en tenant compte de ce que la marche n'avait pu etre rapide, James Starr estimait que ses compagnons et lui devaient etre bien pres de l'issue.

En effet, presque aussitot, Harry s'arreta.

<< Sommes-nous enfin arrives a l'extremite de la galerie ? demanda Simon Ford.

-- Oui, repondit le jeune mineur.

-- Eh bien, tu dois retrouver l'orifice qui etablit la communication entre la Nouvelle-Aberfoyle et la fosse Dochart ?

-- Non >>, repondit Harry, dont les mains crispees ne rencontraient que la surface pleine d'une paroi.

Le vieil overman fit quelques pas en avant, et vint palper lui meme la roche schisteuse.

Un cri lui echappa.

Ou les explorateurs s'etaient egares pendant le retour, ou l'etroit orifice, creuse dans la paroi par la dynamite, avait ete bouche recemment !

Quoi qu'il en soit, James Starr et ses compagnons etaient emprisonnes dans la Nouvelle-Aberfoyle !

XI

Les Dames de feu

Huit jours apres ces evenements, les amis de James Starr etaient fort inquietes. L'ingenieur avait disparu sans qu'aucun motif put etre allegue a cette disparition. On avait appris, en interrogeant son domestique, qu'il s'etait embarque a Grantonpier, et on savait par le capitaine du steam-boat _Prince de Galles_ qu'il avait débarque a Stirling. Mais, depuis ce moment, plus de traces de James Starr. La lettre de Simon Ford lui avait recommande le secret, et il n'avait rien dit de son depart pour les houilleres d'Aberfoyle.

Donc, a Edimbourg, il ne fut plus question que de l'absence inexplicable de l'ingenieur. Sir W. Elphiston, le president de << Royal Institution >>, communiqua a ses collegues la lettre que lui avait adressee James Starr, en s'excusant de ne pouvoir assister a la prochaine seance de la Societe. Deux ou trois autres personnes produisirent aussi des lettres analogues. Mais, si ces documents prouvaient que James Starr avait quitte Edimbourg -- ce que l'on savait de reste --, rien n'indiquait ce qu'il etait devenu. Or, de la part d'un tel homme, cette absence, en dehors de ses habitudes, devait surprendre d'abord, inquieter ensuite, puisqu'elle se prolongeait.

Aucun des amis de l'ingenieur n'aurait pu supposer qu'il se fut rendu aux houilleres d'Aberfoyle. On savait qu'il n'eut point aime a revoir l'ancien theatre de ses travaux. Il n'y avait jamais remis les pieds, depuis le jour ou la derniere benne etait remontee a la surface du sol.

Cependant, puisque le steam-boat l'avait déposé au débarcadere de Stirling, on fit quelques recherches de ce cote.

Les recherches n'aboutirent pas. Personne ne se rappelait avoir vu l'ingenieur dans le pays. Seul, Jack Ryan, qui l'avait rencontre en compagnie d'Harry sur un des paliers du puits Yarow, eut pu satisfaire la curiosite publique. Mais le joyeux garcon, on le sait, travaillait a la ferme de Melrose, a quarante milles dans le sud-ouest du comte de Renfrew, et il ne se doutait guere que l'on s'inquietat a ce point de la disparition de James Starr. Donc, huit jours apres sa visite au cottage, Jack Ryan eut continue a chanter de plus belle pendant les veilles du clan d'Irvine, -- s'il n'eut eu, lui aussi, un motif de vive inquietude dont il sera bientot parle.

James Starr etait un homme trop considerable et trop considere, non seulement dans la ville, mais dans toute l'Ecosse, pour qu'un fait le concernant put passer inapercu. Le lord prevot, premier magistrat d'Edimbourg, les baillis, les conseillers, dont la plupart etaient des amis de l'ingenieur, firent commencer les plus actives recherches. Des agents furent mis en campagne, mais aucun resultat ne fut obtenu.

Il fallut donc inserer dans les principaux journaux du Royaume-Uni une note relative a l'ingenieur James Starr, donnant son signalement, indiquant la date a laquelle il avait quitte Edimbourg, et il n'y eut plus qu'a attendre. Cela ne se fit pas sans grande anxiete. Le monde savant de l'Angleterre n'etait pas eloigne de croire a la disparition definitive de l'un de ses membres les plus distingues.

En meme temps que l'on s'inquietait ainsi de la personne de James Starr, la personne d'Harry etait le sujet de preoccupations non moins vives. Seulement, au lieu d'occuper l'opinion publique, le fils du vieil overman ne troublait que la bonne humeur de son ami Jack Ryan.

On se rappelle que, lors de leur rencontre dans le puits Yarow, Jack Ryan avait invite Harry a venir, huit jours apres, a la fete du clan d'Irvine. Il y avait eu acceptation et promesse formelle d'Harry de se rendre a cette ceremonie. Jack Ryan savait, pour l'avoir constate en maintes circonstances, que son camarade etait homme de parole. Avec lui, chose promise, chose faite.

Or, a la fete d'Irvine, rien n'avait manque, ni les chants, ni les danses, ni les jouissances de toutes sortes, rien, -- si ce n'est Harry Ford.

Jack Ryan avait commence par lui en vouloir, parce que l'absence de son ami influait sur sa bonne humeur. Il en perdit meme la memoire au milieu d'une de ses chansons, et, pour la premiere fois, il resta court pendant une gigue, qui lui valait d'ordinaire des applaudissements merites.

Il faut dire ici que la note relative a James Starr, et publiee dans les journaux, n'etait pas encore tombee sous les yeux de Jack Ryan. Ce brave garcon ne se preoccupait donc que de l'absence d'Harry, se disant

bien qu'une grave circonstance avait seule pu l'empêcher de tenir sa promesse. Aussi, le lendemain de la fête d'Irvine, Jack Ryan comptait-il prendre le railway de Glasgow pour se rendre à la fosse Dochart, et il l'aurait fait, -- s'il n'eût été retenu par un accident qui faillit lui coûter la vie.

Voici ce qui était arrivé pendant la nuit du 12 décembre. En vérité, le fait était de nature à donner raison à tous les partisans du surnaturel, et ils étaient nombreux à la ferme de Melrose.

Irvine, petite ville maritime du comté de Renfrew, qui compte environ sept mille habitants, est bâtie dans un brusque retour que fait la côte écossaise, presque à l'ouverture du golfe de Clyde. Son port, assez bien abrité contre les vents du large, est éclairé par un feu important qui indique les atterrissages, de telle façon qu'un marin prudent ne peut s'y tromper. Aussi, les naufrages étaient-ils rares sur cette portion du littoral, et les caboteurs ou long-courriers, qu'ils voulussent, soit embouquer le golfe de Clyde pour se rendre à Glasgow, soit donner dans la baie d'Irvine, pouvaient-ils manœuvrer sans danger, même par les nuits obscures.

Lorsqu'une ville est pourvue d'un passé historique, si mince qu'il soit, lorsque son château a appartenu autrefois à un Robert Stuart, elle n'est pas sans posséder quelques ruines.

Or, en Écosse, toutes les ruines sont hantées par des esprits. -- Du moins, c'est l'opinion commune dans les Hautes et Basses Terres.

Les ruines les plus anciennes, et aussi les plus mal famees de cette partie du littoral, étaient précisément celles de ce château de Robert Stuart, qui porte le nom de Dundonald-Castle.

À cette époque, le château de Dundonald, refuge de tous les lutins errants de la contrée, était voué au plus complet abandon. On allait peu le visiter sur le haut rocher qu'il occupait au-dessus de la mer, à deux milles de la ville. Peut-être quelques étrangers avaient-ils encore l'idée d'interroger ces vieux restes historiques, mais alors ils s'y rendaient seuls. Les habitants d'Irvine ne les y eussent point conduits, à quelque prix que ce fut. En effet, quelques histoires couraient sur le compte de certaines « Dames de feu » qui hantaient le vieux château.

Les plus superstitieux affirmaient avoir vu, de leurs yeux vu, ces fantastiques créatures. Naturellement, Jack Ryan était de ces derniers.

La vérité est que, de temps à autre, de longues flammes apparaissaient, tantôt sur un pan de mur à demi éboulé, tantôt au sommet de la tour qui domine l'ensemble des ruines de Dundonald-Castle.

Ces flammes avaient-elles forme humaine, comme on l'assurait ? Méritaient-elles ce nom de « Dames de feu » que leur avaient donné les Écossais du littoral ? Ce n'était évidemment là qu'une illusion de cerveaux portés à la crédulité, et la science eût expliqué physiquement

ce phenomene.

Quoi qu'il en soit, les Dames de feu avaient dans toute la contrée la réputation bien établie de fréquenter les ruines du vieux château et d'y exécuter parfois d'étranges sarabandes, surtout pendant les nuits obscures. Jack Ryan, quelque hardi compagnon qu'il fut, ne se serait point hasardé à les accompagner aux sons de sa cornemuse.

<< Le vieux Nick leur suffit ! disait-il, et il n'a pas besoin de moi pour compléter son orchestre infernal ! >>

On le pense bien, ces bizarres apparitions formaient le texte obligé des récits pendant la veillée. Aussi, Jack Ryan possédait-il tout un répertoire de légendes sur les Dames de feu, et ne se trouvait-il jamais à court, quand il s'agissait d'en conter à leur sujet !

Donc, pendant cette dernière veillée, bien arrosée d'ale, de brandy et de whisky, qui avait terminé la fête du clan d'Irvine, Jack Ryan n'avait pas manqué de reprendre son thème favori, au grand plaisir et peut-être au grand effroi de ses auditeurs.

La veillée se faisait dans une vaste grange de la ferme de Melrose, sur la limite du littoral. Un bon feu de coke brûlait dans un large tripied de tôle, au milieu de l'assemblée.

Il y avait gros temps au-dehors. Des brumes épaisses roulaient sur les lames, qu'une forte brise de sud-ouest amenait du large. Une nuit très noire, pas une seule éclaircie dans les nuages, la terre, le ciel et l'eau se confondant dans de profondes ténèbres, c'était là de quoi rendre difficiles les atterrages de la baie d'Irvine, si quelque navire s'y fut aventuré avec ces vents qui battaient en côte.

Le petit port d'Irvine n'est pas très fréquenté, -- du moins par les navires d'un certain tonnage. C'est un peu plus au nord que les bâtiments de commerce, à voiles ou vapeur, attaquent la terre, lorsqu'ils veulent donner dans le golfe de Clyde. Ce soir-là, cependant, quelque pêcheur, attardé sur le rivage, eut aperçu, non sans surprise, un navire qui se dirigeait vers la côte. Si le jour se fut fait tout à coup, ce n'est plus avec surprise, mais avec effroi, que ce bâtiment eut été vu, courant vent arrière, avec toute la toile qu'il pouvait porter. L'entrée du golfe manquée, il n'existait aucun refuge entre les roches formidables du littoral. Si cet imprudent navire s'obstinait à s'en approcher encore, comment parviendrait-il à se relever ?

La veillée allait finir sur une dernière histoire de Jack Ryan. Ses auditeurs, transportés dans le monde des fantômes, étaient bien dans les conditions voulues pour faire acte de crédulité, le cas échéant.

Tout à coup, des cris retentirent au-dehors.

Jack Ryan suspendit aussitôt son récit, et tous quitterent précipitamment la grange.

La nuit etait profonde. De longues rafales de pluie et de vent couraient a la surface de la greve.

Deux ou trois pecheurs, arc-boutes pres d'un rocher, afin de mieux resister aux poussees de l'air, appelaient avec de grands eclats de voix.

Jack Ryan et ses compagnons coururent a eux.

Ces cris, ce n'etait pas aux habitants de la ferme qu'ils s'adressaient, mais a un equipage qui, sans le savoir, courait a sa perte.

En effet, une masse sombre apparaissait confusement a quelques encablures au large. C'etait un navire, bien reconnaissable a ses feux de position, car il portait a sa hune de misaine un feu blanc, a tribord un feu vert, a babord un feu rouge. On le voyait donc par l'avant, et il etait manifeste qu'il se dirigeait a toute vitesse vers la cote.

<< Un navire en perdition ? s'ecria Jack Ryan.

-- Oui, repondit un des pecheurs, et maintenant il voudrait virer de bord, qu'il ne le pourrait plus !

-- Des signaux, des signaux ! cria l'un des Ecosais.

-- Lesquels ? repliqua le pecheur. Par cette bourrasque, on ne pourrait pas tenir une torche allumee ! >>

Et, pendant que ces propos s'echangeaient rapidement, de nouveaux cris etaient poussees. Mais comment eut-on pu les entendre au milieu de cette tempete ? L'equipage du navire n'avait plus aucune chance d'echapper au naufrage.

<< Pourquoi manœuvrer ainsi ? s'ecrait un marin.

-- Veut-il donc faire cote ? repondit un autre.

-- Le capitaine n'a donc pas eu connaissance du feu d'Irvine ? demanda Jack Ryan.

-- Il faut le croire, repondit un des pecheurs, a moins qu'il n'ait ete trompe par quelque... >>

Le pecheur n'avait pas acheve sa phrase, que Jack Ryan poussait un formidable cri. Fut-il entendu de l'equipage ? En tout cas, il etait trop tard pour que le batiment put se relever de la ligne des brisants qui blanchissait dans les tenebres.

Mais ce n'etait pas, comme on aurait pu le croire, un supreme avertissement que Jack Ryan avait tente de faire parvenir au batiment

en perdition. Jack Ryan tournait alors le dos a la mer. Ses compagnons, eux aussi, regardaient un point situe a un demi mille en arriere de la greve.

C'etait le chateau de Dundonald. Une longue flamme se tordait sous les rafales au sommet de la vieille tour.

<< La Dame de feu ! >> s'ecrierent avec grande terreur tous ces superstitieux Ecosais.

Franchement, il fallait une bonne dose d'imagination pour trouver a cette flamme une apparence humaine. Agitee comme un pavillon lumineux sous la brise, elle semblait parfois s'envoler du sommet de la tour, comme si elle eut ete sur le point de s'eteindre, et, un instant apres, elle s'y rattachait de nouveau par sa pointe bleuatre.

<< La Dame de feu ! la Dame de feu ! >> criaient les pecheurs et les paysans effares.

Tout s'expliquait alors. Il etait evident que le navire, desorienté dans les brumes, avait fait fausse route, et qu'il avait pris cette flamme, allumee au sommet du chateau de Dundonald, pour le feu d'Irvine. Il se croyait a l'entree du golfe, situee dix milles plus au nord, et il courait vers une franche terre, qui ne lui offrait aucun refuge !

Que pouvait-on faire pour le sauver, s'il en etait temps encore ? Peut-etre eut-il fallu monter jusqu'aux ruines et tenter d'eteindre ce feu, pour qu'il ne fut pas possible de le confondre plus longtemps avec le phare du port d'Irvine !

Sans doute, c'etait ainsi qu'il convenait d'agir, sans retard; mais lequel de ces Ecosais eut eu la pensee, et, apres la pensee, l'audace de braver la Dame de feu ? Jack Ryan, peut-etre, car il etait courageux, et sa credulite, si forte qu'elle fut, ne pouvait l'arreter dans un genereux mouvement.

Il etait trop tard. Un horrible craquement retentit au milieu du fracas des elements.

Le navire venait de talonner par son arriere. Ses feux de position s'eteignirent. La ligne blanchatre du ressac sembla brisee un instant. C'etait le batiment qui l'abordait, se couchait sur le flanc et se disloquait entre les recifs.

Et, a ce meme instant, par une coincidence qui ne pouvait etre due qu'au hasard, la longue flamme disparut, comme si elle eut ete arrachee par une violente rafale. La mer, le ciel, la greve furent aussitot replonges dans les plus profondes tenebres.

<< La Dame de feu ! >> avait une derniere fois crie Jack Ryan, lorsque cette apparition, surnaturelle pour ses compagnons et lui, se fut evanouie subitement.

Mais alors, le courage que ces superstitieux Ecossais n'auraient pas eu contre un danger chimerique, ils le retrouvèrent en face d'un danger reel, maintenant qu'il s'agissait de sauver leurs semblables. Les elements dechaines ne les arreterent pas. Au moyen de cordes lancees dans les lames -- heroiques autant qu'ils avaient ete credules --, ils se jeterent au secours du batiment naufrage.

Heureusement, ils reussirent, non sans que quelques-uns -- et le hardi Jack Ryan etait du nombre -- se fussent grievement meurtris sur les roches; mais le capitaine du navire et les huit hommes de l'equipage purent etre deposes, sains et saufs, sur la greve.

Ce navire etait le brick norvegien _Motala_, charge de bois du nord, faisant route pour Glasgow.

Il n'etait que trop vrai. Le capitaine, trompe par ce feu, allume sur la tour du chateau de Dundonald, etait venu donner en pleine cote, au lieu d'embouquer le golfe de Clyde.

Et maintenant, du _Motala_, il ne restait plus que de rares epaves, dont le ressac achevait de briser les debris sur les roches du littoral.

XII

Les Exploits de Jack Ryan

Jack Ryan et trois de ses compagnons, blesses comme lui, avaient ete transportes dans une des chambres de la ferme de Melrose, ou des soins leur furent immediatement prodigues.

Jack Ryan avait ete le plus maltraite, car, au moment ou, la corde aux reins, il s'etait jete a la mer, les lames furieuses l'avaient rudement roule sur les recifs. Peu s'en etait fallu, meme, que ses camarades ne l'eussent rapporte sans vie sur le rivage.

Le brave garçon fut donc cloue au lit pour quelques jours, -- ce dont il enragea fort. Cependant, lorsqu'on lui eut permis de chanter autant qu'il le voudrait, il prit son mal en patience, et la ferme de Melrose retentit, a toute heure, des joyeux eclats de sa voix. Mais Jack Ryan, dans cette aventure, ne puisa qu'un plus vif sentiment de crainte a l'egard de ces bawnies et autres lutins qui s'amusent a tracasser le pauvre monde, et ce fut eux qu'il rendit responsables de la catastrophe du _Motala_. On fut mal venu a lui soutenir que les Dames de feu n'existaient pas, et que cette flamme, si soudainement projete entre les ruines, n'etait due qu'a un phenomene physique. Aucun raisonnement ne l'eut convaincu. Ses compagnons etaient encore plus obstines que lui dans leur credulite. A les entendre, une des Dames de feu avait mechamment attire le _Motala_ a la cote. Quant a vouloir l'en punir, autant mettre l'ouragan a l'amende ! Les magistrats pouvaient decreter toutes poursuites qui leur conviendraient. On n'emprisonne pas une flamme, on n'enchaîne pas un etre impalpable. Et, s'il faut le dire, les recherches qui furent ulterieurement faites, semblerent donner

raison -- au moins en apparence -- a cette facon superstitieuse d'expliquer les choses.

En effet, le magistrat, charge de diriger une enquete relativement a la perte du _Motala_, vint interroger les divers temoins de la catastrophe. Tous furent d'accord sur ce point que le naufrage etait du a l'apparition surnaturelle de la Dame de feu dans les ruines du chateau de Dundonald.

On le pense bien, la justice ne pouvait se payer de semblables raisons. Qu'un phenomene purement physique se fut produit dans ces ruines, pas de doute a cet egard. Mais etait-ce accident ou malveillance ? c'est ce que le magistrat devait chercher a etablir.

Que ce mot << malveillance >> ne surprenne pas. Il ne faudrait pas remonter haut dans l'histoire armoricaine pour en trouver la justification. Bien des pilleurs d'epaves du littoral breton ont fait ce metier d'attirer les navires a la cote afin de s'en partager les depouilles. Tantot un bouquet d'arbres resineux, enflames pendant la nuit, guidait un batiment dans des passes dont il ne pouvait plus sortir. Tantot une torche, attachee aux cornes d'un taureau et promenee au caprice de l'animal, trompait un equipage sur la route a suivre. Le resultat de ces manœuvres etait inevitablement quelque naufrage, dont les pillards profitaient. Il avait fallu l'intervention de la justice et de severes exemples pour detruire ces barbares coutumes. Or, ne pouvait-il se faire que, dans cette circonstance, une main criminelle n'eut repris les anciennes traditions des pilleurs d'epaves ?

C'est ce que pensaient les gens de la police, quoi qu'en eussent Jack Ryan et ses compagnons. Lorsque ceux-ci entendirent parler d'enquete, ils se diviserent en deux camps : les uns se contenterent de hausser les epaules; les autres, plus craintifs, annoncerent que, tres certainement, a provoquer ainsi les etres surnaturels, on amenerait de nouvelles catastrophes.

Neanmoins, l'enquete fut faite avec beaucoup de soin. Les gens de police se transporterent au chateau de Dundonald, et ils procederent aux recherches les plus rigoureuses.

Le magistrat voulut d'abord reconnaitre si le sol avait conserve quelques empreintes de pas, pouvant etre attribuees a d'autres pieds que des pieds de lutins. Il fut impossible de relever la plus legere trace, ni ancienne ni nouvelle. Cependant, la terre, encore tout humide des pluies de la veille, eut conserve le moindre vestige.

<< Des pas de brawnies ! s'ecria Jack Ryan, lorsqu'il connut l'insucces des premieres recherches. Autant vouloir retrouver les traces d'un follet sur l'eau d'un marecage ! >>

Cette premiere partie de l'enquete ne produisit donc aucun resultat. Il n'etait pas probable que la seconde partie en donnat davantage.

Il s'agissait d'etablir, en effet, comment le feu avait pu etre allume

au sommet de la vieille tour, quels elements avaient ete fournis a la combustion, et enfin quels residus cette combustion avait laisses.

Sur le premier point, rien, ni restes d'allumettes, ni chiffons de papier, ayant pu servir a allumer un feu quelconque.

Sur le second point, neant non moins absolu. On ne retrouva ni herbes dessechees, ni fragments de bois, dont ce foyer, si intense, avait pourtant du etre largement alimente pendant la nuit.

Quant au troisieme point, il ne put etre eclairci davantage. L'absence de toutes cendres, de tout residu d'un combustible quelconque, ne permit pas meme de retrouver l'endroit ou le foyer avait du etre etabli. Il n'existait aucune place noircie, ni sur la terre, ni sur la roche. Fallait-il donc en conclure que le foyer avait ete tenu par la main de quelque malfaiteur ? C'etait bien invraisemblable, puisque, au dire des temoins, la flamme presentait un developpement gigantesque, tel que l'equipage du _Motala_ avait pu, malgre les brumes, l'apercevoir de plusieurs milles au large.

<< Bon ! s'ecria Jack Ryan, la Dame de feu sait bien se passer d'allumettes ! Elle souffle, cela suffit a embraser l'air autour d'elle, et son foyer ne laisse jamais de cendres ! >>

Il resulta donc de tout ceci que les magistrats en furent pour leur peine, qu'une nouvelle legende s'ajouta a tant d'autres, legende qui devait perpetuer le souvenir de la catastrophe du _Motala_ et affirmer plus indiscutablement encore l'apparition des Dames de feu.

Cependant, un si brave garcon que Jack Ryan, et d'une si vigoureuse constitution, ne pouvait demeurer longtemps alite. Quelques foulures et luxations n'etaient pas pour le coucher sur le flanc plus qu'il ne convenait. Il n'avait pas le temps d'etre malade. Or, lorsque ce temps-la manque, on ne l'est guere dans ces regions salubres des Lowlands.

Jack Ryan se retablit donc promptement. Des qu'il fut sur pied, avant de reprendre sa besogne a la ferme de Melrose, il voulut mettre certain projet a execution. Il s'agissait d'aller faire visite a son camarade Harry, afin de savoir pourquoi celui-ci avait manque a la fete du clan d'Irvine. De la part d'un homme tel qu'Harry, qui ne promettait jamais sans tenir, cette absence ne s'expliquait pas. Il etait invraisemblable, d'ailleurs, que le fils du vieil overman n'eut pas entendu parler de la catastrophe du _Motala_ rapportee a grands details par les journaux. Il devait savoir la part que Jack Ryan avait prise au sauvetage, ce qui en etait advenu pour lui, et c'eut ete trop d'indifference de la part d'Harry que de ne pas pousser jusqu'a la ferme pour serrer la main de son ami Jack Ryan.

Si donc Harry n'etait pas venu, c'est qu'il n'avait pu venir.

Jack Ryan eut plutot nie l'existence des Dames de feu que de croire a l'indifference d'Harry a son egard.

Donc, deux jours après la catastrophe, Jack Ryan quitta la ferme, gaillardement, comme un solide garçon qui ne se ressentait aucunement de ses blessures. D'un joyeux refrain lance à pleine poitrine, il fit resonner les échos de la falaise, et se rendit à la gare du railway qui, par Glasgow, conduit à Stirling et à Callander.

La, pendant qu'il attendait dans la gare, ses regards furent tout d'abord attirés par une affiche, reproduite à profusion sur les murs, et qui contenait l'avis suivant :

<< Le 4 décembre dernier, l'ingénieur James Starr, d'Édimbourg, s'est embarqué à Granton-pier sur le _Prince de Galles_. Il a débarqué le même jour à Stirling. Depuis ce temps, on est sans nouvelles de lui.

<< Prière d'adresser toute information le concernant au président de Royal Institution, à Édimbourg. >>

Jack Ryan, arrêté devant une de ces affiches, la lut par deux fois, non sans donner les signes de la plus extrême surprise.

<< Monsieur Starr ! s'écria-t-il. Mais, le 4 décembre, je l'ai précisément rencontré avec Harry sur les échelles du puits Yarow ! voilà dix jours de cela ! Et, depuis ce temps, il n'aurait pas reparu ! Cela expliquerait-il pourquoi mon camarade n'est pas venu à la fête d'Irvine ? >>

Et, sans prendre le temps d'informer par lettre le président de Royal Institution de ce qu'il savait relativement à James Starr, le brave garçon sauta dans le train, avec l'intention bien arrêtée de se rendre tout d'abord au puits Yarow. Cela fait, il descendrait jusqu'au fond de la fosse Dochart, s'il le fallait, pour retrouver Harry, et avec lui l'ingénieur James Starr.

Trois heures après, il quittait le train à la gare de Callander, et se dirigeait rapidement vers le puits Yarow.

<< Ils n'ont pas reparu, se disait-il. Pourquoi ? Est-ce quelque obstacle qui les en a empêchés ? Est-ce un travail dont l'importance les retient encore au fond de la houillère ? Je le saurai ! >>

Et Jack Ryan, allongeant le pas, arriva en moins d'une heure au puits Yarow.

Extérieurement, rien de change. Même silence aux abords de la fosse. Pas un être vivant dans ce désert.

Jack Ryan pénétra sous l'appentis en ruine qui recouvrait l'orifice du puits. Il plongea son regard dans ce gouffre... Il ne vit rien. Il écouta... Il n'entendit rien.

<< Et ma lampe ! s'écria-t-il. Ne serait-elle donc plus à sa place ? >>

La lampe, dont Jack Ryan se servait pendant ses visites a la fosse, etait ordinairement deposee dans un coin, pres du palier de l'echelle superieure.

Cette lampe avait disparu.

<< Voila une premiere complication ! >> dit Jack Ryan, qui commença a devenir tres inquiet.

Puis, sans hesiter, tout superstitieux qu'il fut :

<< J'irai, dit-il, quand il devrait faire plus noir dans la fosse que dans le trefonds de l'enfer ! >>

Et il commença a descendre la longue suite d'echelles, qui s'enfoncaient dans le sombre puits.

Il fallait que Jack Ryan n'eut point perdu de ses anciennes habitudes de mineur, et qu'il connut bien la fosse Dochart, pour se hasarder ainsi. Il descendait prudemment d'ailleurs. Son pied tatait chaque echelon, dont quelques-uns etaient vermoulus. Tout faux pas eut entraine une chute mortelle, dans ce vide de quinze cents pieds. Jack Ryan comptait donc chacun des paliers qu'il quittait successivement pour atteindre un etage inferieur. Il savait que son pied ne toucherait la semelle de la fosse qu'apres avoir depasse le trentieme. Une fois la, il ne serait pas gene, pensait-il, de retrouver le cottage, bati, comme on sait, a l'extremite de la galerie principale.

Jack Ryan arriva ainsi au vingt-sixieme palier, et, par consequent, deux cents pieds, au plus, le separaient alors du fond.

A cet endroit, il baissa la jambe pour chercher le premier echelon de la vingt-septieme echelle. Mais sa jambe, se balancant dans le vide, ne trouva aucun point d'appui.

Jack Ryan s'agenouilla sur le palier. Il voulut saisir avec la main l'extremite de l'echelle... Ce fut en vain.

Il etait evident que la vingt-septieme echelle ne se trouvait pas a sa place, et, par consequent, qu'elle avait ete retiree.

<< Il faut que le vieux Nick ait passe par la ! >> se dit-il, non sans eprouver un certain sentiment d'effroi.

Debout, les bras croises, voulant toujours percer cette ombre impenetrable, Jack Ryan attendit. Puis, il lui vint a la pensee que, si lui ne pouvait descendre, les habitants de la houillere, eux, n'avaient pu remonter. Il n'existait plus, en effet, aucune communication entre le sol du comte et les profondeurs de la fosse. Si cet enlevement des echelles inferieures du puits Yarow avait ete pratique depuis sa derniere visite au cottage, qu'etaient devenus Simon Ford, sa femme, son fils et l'ingenieur ? L'absence prolongee de James Starr prouvait evidemment qu'il n'avait pas quitte la fosse depuis le jour ou Jack

Ryan s'était croisé avec lui dans le puits Yarow. Comment, depuis lors, s'était fait le ravitaillement du cottage ? Les vivres n'avaient-ils pas manqué à ces malheureux, emprisonnés à quinze cents pieds sous terre ?

Toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Jack Ryan. Il vit bien qu'il ne pouvait rien par lui-même pour arriver jusqu'au cottage. Y avait-il eu malveillance dans ce fait que les communications étaient interrompues ? Cela ne lui paraissait pas douteux. En tout cas, les magistrats aviseraient, mais il fallait les prévenir au plus vite.

Jack Ryan se pencha au-dessus du palier.

<< Harry ! Harry ! >> cria-t-il de sa voix puissante.

Les échos se renvoyèrent à plusieurs reprises le nom d'Harry, qui s'éteignit enfin dans les dernières profondeurs du puits Yarow.

Jack Ryan remonta rapidement les échelles supérieures, et revit la lumière du jour. Il ne perdit pas un instant. Tout d'une traite, il regagna la gare de Callander. Il ne lui fallut attendre que quelques minutes le passage de l'express d'Édimbourg, et, à trois heures de l'après-midi, il se présentait chez le lord-prévôt de la capitale.

La, sa déclaration fut recueillie. Les détails précis qu'il donna ne permettaient pas de soupçonner sa véracité. Sir W. Elphiston, président de Royal Institution, non seulement collègue, mais ami particulier de James Starr, fut aussitôt averti, et il demanda à diriger les recherches qui allaient être faites sans délai à la fosse Dochart. On mit à sa disposition plusieurs agents, qui se munirent de lampes, de pics, de longues échelles de corde, sans oublier vivres et cordiaux. Puis, conduits par Jack Ryan, tous prirent immédiatement le chemin des houillères d'Aberfoyle.

Le soir même, Sir W. Elphiston, Jack Ryan et les agents arrivèrent à l'orifice du puits Yarow, et ils descendirent jusqu'au vingt-septième palier, sur lequel Jack s'était arrêté, quelques heures auparavant.

Les lampes, attachées au bout de longues cordes, furent envoyées dans les profondeurs du puits, et l'on put alors constater que les quatre dernières échelles manquaient.

Nul doute que toute communication entre le dedans et le dehors de la fosse Dochart n'eût été intentionnellement rompue.

<< Qu'attendons-nous, monsieur ? demanda l'impatient Jack Ryan.

-- Nous attendons que ces lampes soient remontées, mon garçon, répondit Sir W. Elphiston. Puis, nous descendrons jusqu'au sol de la dernière galerie, et tu nous conduiras...

-- Au cottage, s'écria Jack Ryan, et, s'il le faut, jusque dans les derniers abîmes de la fosse ! >>

Des que les lampes eurent été retirées, les agents fixèrent au palier les échelles de corde, qui se déroulèrent dans le puits. Les paliers inférieurs subsistaient encore. On put descendre de l'un à l'autre.

Cela ne se fit pas sans de grandes difficultés. Jack Ryan, le premier, s'était suspendu à ces échelles vacillantes, et, le premier, il atteignit le fond de la houillère.

Sir W. Elphiston et les agents l'eurent bientôt rejoint.

Le rond-point, formé par le fond du puits Yarow, était absolument désert, mais Sir W. Elphiston ne fut pas médiocrement surpris d'entendre Jack Ryan s'écrier :

<< Voici quelques fragments des échelles, et ce sont des fragments à demi brûlés !

-- Brûlés ! répéta Sir W. Elphiston. En effet, voilà des cendres refroidies depuis longtemps !

-- Pensez-vous, monsieur, demanda Jack Ryan, que l'ingénieur James Starr ait eu intérêt à brûler ces échelles et à interrompre toute communication avec le dehors ?

-- Non, répondit Sir W. Elphiston, qui demeura pensif. Allons, mon garçon, au cottage ! C'est là que nous saurons la vérité. >>

Jack Ryan hocha la tête, en homme peu convaincu. Mais, prenant une lampe des mains d'un agent, il s'avança rapidement à travers la galerie principale de la fosse Dochart.

Tous le suivaient.

Un quart d'heure plus tard, Sir W. Elphiston et ses compagnons avaient atteint l'excavation au fond de laquelle était bâti le cottage de Simon Ford. Aucune lumière n'en éclairait les fenêtres.

Jack Ryan se précipita vers la porte, qu'il repoussa vivement.

Le cottage était abandonné.

On visita les chambres de la sombre habitation. Nulle trace de violence à l'intérieur. Tout était en ordre, comme si la vieille Madge eut encore été là. La réserve de vivres était même abondante, et eut suffi pendant plusieurs jours à la famille Ford.

L'absence des hôtes du cottage était donc inexplicable. Mais pouvait-on constater d'une manière précise à quelle époque ils l'avaient quitté ?

-- Oui, car, dans ce milieu où ne se succédaient ni les nuits, ni les jours, Madge avait coutume de marquer d'une croix chaque quantième de son calendrier.

Ce calendrier etait suspendu au mur de la salle. Or, la derniere croix avait ete faite a la date du 6 decembre, c'est-a-dire un jour apres l'arrivee de James Starr, -- ce que Jack Ryan fut en mesure d'affirmer. Il etait donc manifeste que depuis le 6 decembre, c'est-a-dire depuis dix jours, Simon Ford, sa femme, son fils et son hote avaient quitte le cottage. Une nouvelle exploration de la fosse, entreprise par l'ingenieur, pouvait-elle donner la raison d'une si longue absence ? Non, evidemment.

Ainsi, du moins, le pensa Sir W. Elphiston. Apres avoir minutieusement inspecte le cottage, il fut tres embarrasse sur ce qu'il convenait de faire.

L'obscurite etait profonde. L'eclat des lampes, balancees aux mains des agents, etoait seulement ces impenetrables tenebres.

Soudain, Jack Ryan poussa un cri.

<< La ! la ! >> dit-il.

Et son doigt montrait une assez vive lueur, qui s'agitait dans l'obscur lointain de la galerie.

<< Mes amis, courons sur ce feu ! repondit Sir W. Elphiston.

-- Un feu de brawnie ! s'ecria Jack Ryan. A quoi bon ? Nous ne l'atteindrons jamais ! >>

Le president de Royal Institution et les agents, peu enclins a la credulite, s'elancerent dans la direction indiquee par la lueur mouvante. Jack Ryan, prenant bravement son parti, ne resta pas le dernier en route.

Ce fut une longue et fatigante poursuite. Le falot lumineux semblait porte par un etre de petite taille, mais singulierement agile. A chaque instant, cet etre disparaissait derriere quelque remblai; puis, on le revoyait au fond d'une galerie transversale. De rapides crochets le mettaient ensuite hors de vue. Il semblait avoir definitivement disparu, et, soudain, la lueur de son falot jetait de nouveau un vif eclat. En somme, on gagnait peu sur lui, et Jack Ryan persistait a croire, non sans raison, qu'on ne l'atteindrait pas.

Pendant une heure de cette inutile poursuite, Sir W. Elphiston et ses compagnons s'enfoncerent dans la portion sud-ouest de la fosse Dochart. Ils en arrivaient, eux aussi, a se demander s'ils n'avaient pas affaire a quelque follet insaisissable.

A ce moment, cependant, il sembla que la distance commencait a diminuer entre le follet et ceux qui cherchaient a l'atteindre. Etait-ce fatigue de l'etre quelconque qui fuyait, ou cet etre voulait-il attirer Sir W. Elphiston et ses compagnons la ou les habitants du cottage avaient peut-etre ete attires eux-memes ? Il eut ete malaise de resoudre la question.

Toutefois, les agents, voyant s'amoinrir cette distance redoublerent leurs efforts. La lueur, qui avait toujours brille a plus de deux cents pas en avant d'eux, se tenait maintenant a moins de cinquante. Cet intervalle diminua encore. Le porteur du falot devint plus visible. Quelquefois, lorsqu'il retournait la tete, on pouvait reconnaitre le vague profil d'une figure humaine, et, a moins qu'un lutin n'eut pris cette forme, Jack Ryan etait force de convenir qu'il ne s'agissait point la d'un etre surnaturel.

Et alors, tout en courant plus vite :

<< Hardi, camarades ! cria-t-il. Il se fatigue ! Nous l'atteindrons bientot, et, s'il parle aussi bien qu'il detale, il pourra nous en dire long ! >>

Cependant, la poursuite devenait plus difficile alors. En effet, au milieu des dernieres profondeurs de la fosse, d'etroits tunnels s'entrecroisaient comme les allees d'un labyrinthe. Dans ce dedale, le porteur du falot pouvait aisement echapper aux agents.

Il lui suffisait d'eteindre sa lanterne et de se jeter de cote au fond de quelque refuge obscur.

<< Et, au fait, pensait Sir W. Elphiston, s'il veut nous echapper, pourquoi ne le fait-il pas ? >>

Cet etre insaisissable ne l'avait pas fait jusqu'alors; mais, au moment ou cette pensee traversait l'esprit de Sir W. Elphiston, la lueur disparut subitement, et les agents, continuant leur poursuite, arriverent presque aussitot devant une etroite ouverture que les roches schisteuses laissaient entre elles, a l'extremite d'un etroit boyau.

S'y glisser, apres avoir ravive leurs lampes, s'elancer a travers cet orifice qui s'ouvrait devant eux, ce fut pour Sir W. Elphiston, Jack Ryan et leurs compagnons l'affaire d'un instant.

Mais ils n'avaient pas fait cent pas dans une nouvelle galerie, plus large et plus haute, qu'ils s'arretaient soudain.

La, pres de la paroi, quatre corps etaient etendus sur le sol, quatre cadavres peut-etre !

<< James Starr ! dit Sir W. Elphiston.

-- Harry ! Harry ! >> s'ecria Jack Ryan, en se precipitant sur le corps de son camarade.

C'etaient, en effet, l'ingenieur, Madge, Simon et Harry Ford, qui etaient etendus la, sans mouvement.

Mais, alors, l'un de ces corps se redressa, et l'on entendit la voix epuisee de la vieille Madge murmurer ces mots :

<< Eux ! eux, d'abord ! >>

Sir W. Elphiston, Jack Ryan, les agents, essayerent de ranimer l'ingenieur et ses compagnons, en leur faisant avaler quelques gouttes de cordial. Ils y reussirent presque aussitot. Ces infortunes, sequestres depuis dix jours dans la Nouvelle-Aberfoyle, mouraient d'inanition.

Et, s'ils n'avaient pas succombe pendant ce long emprisonnement -- James Starr l'apprit a Sir W. Elphiston --, c'est que trois fois ils avaient trouve pres d'eux un pain et une cruche d'eau ! Sans doute, l'etre secourable auquel ils devaient de vivre encore n'avait pas pu faire davantage !...

Sir W. Elphiston se demanda si ce n'etait pas la l'oeuvre de cet insaisissable follet qui venait de les attirer precisement a l'endroit ou gisaient James Starr et ses compagnons.

Quoi qu'il en soit, l'ingenieur, Madge, Simon et Harry Ford etaient sauves. Ils furent reconduits au cottage, en repassant par l'etroite issue que le porteur du falot semblait avoir voulu indiquer a Sir W. Elphiston.

Et si James Starr et ses compagnons n'avaient pu retrouver l'orifice de la galerie que leur avait ouvert la dynamite, c'est que cet orifice avait ete solidement bouche au moyen de roches superposees, que, dans cette profonde obscurite, ils n'avaient pu ni reconnaitre ni disjoindre.

Ainsi donc, pendant qu'ils exploraient la vaste crypte, toute communication avait ete volontairement fermee par une main ennemie entre l'ancienne et la Nouvelle-Aberfoyle !

XIII

Coal-city

Trois ans apres les evenements qui viennent d'etre racontes, les Guides Joanne ou Murray recommandaient, << comme grande attraction >>, aux nombreux touristes qui parcouraient le comte de Stirling, une visite de quelques heures aux houilleres de la Nouvelle-Aberfoyle.

Aucune mine, en n'importe quel pays du nouveau ou de l'ancien monde, ne presentait un plus curieux aspect.

Tout d'abord, le visiteur etait transporte sans danger ni fatigue jusqu'au sol de l'exploitation, a quinze cents pieds au-dessous de la surface du comte.

En effet, a sept milles, dans le sud-ouest de Callander, un tunnel oblique, decore d'une entree monumentale, avec tourelles, creneaux et machicoulis, affleura le sol. Ce tunnel, a pente douce, largement evide, venait aboutir directement a cette crypte si singulierement

creusee dans le massif du sol ecossais.

Un double railway, dont les wagons etaient mus par une force hydraulique, desservait, d'heure en heure, le village qui s'etait fonde dans le sous-sol du comte, sous le nom un peu ambitieux peut-etre de << Coal-city >>, c'est-a-dire la Cite du Charbon.

Le visiteur, arrive a Coal-city, se trouvait dans un milieu ou l'electricite jouait un role de premier ordre, comme agent de chaleur et de lumiere.

En effet, les puits d'aeration, quoiqu'ils fussent nombreux, n'auraient pas pu meler assez de jour a l'obscurite profonde de la Nouvelle-Aberfoyle. Cependant, une lumiere intense emplissait ce sombre milieu, ou de nombreux disques electriques remplaçaient le disque solaire. Suspendus sous l'intrados des voutes, accroches aux piliers naturels, tous alimentes par des courants continus que produisaient des machines electromagnetiques -- les uns soleils, les autres etoiles -, ils eclaireient largement ce domaine. Lorsque l'heure du repos arrivait, un interrupteur suffisait a produire artificiellement la nuit dans ces profonds abimes de la houillere.

Tous ces appareils, grands ou petits, fonctionnaient dans le vide, c'est-a-dire que leurs arcs lumineux ne communiquaient aucunement avec l'air ambiant. Si bien que, pour le cas ou l'atmosphere eut ete melangee de grisou dans une proportion detonante, aucune explosion n'eut ete a craindre. Aussi l'agent electrique etait-il invariablement employe a tous les besoins de la vie industrielle et de la vie domestique, aussi bien dans les maisons de Coal-city que dans les galeries exploitees de la Nouvelle-Aberfoyle.

Il faut dire, avant tout, que les previsions de l'ingenieur James Starr -- en ce qui concernait l'exploitation de la nouvelle houillere -- n'avaient point ete decues. La richesse des filons carboniferes etait incalculable. C'etait dans l'ouest de la crypte, a un quart de mille de Coal-city, que les premieres veines avaient ete attaquees par le pic des mineurs. La cite ouvriere n'occupait donc pas le centre de l'exploitation. Les travaux du fond etaient directement relies aux travaux du jour par les puits d'aeration et d'extraction, qui mettaient les divers etages de la mine en communication avec le sol. Le grand tunnel, ou fonctionnait le railway a traction hydraulique, ne servait qu'au transport des habitants de Coal-city.

On se rappelle quelle etait la singuliere conformation de cette vaste caverne, ou le vieil overman et ses compagnons s'etaient arretes pendant leur premiere exploration. La, au-dessus de leur tete, s'arrondissait un dome de courbure ogivale. Les piliers qui le soutenaient allaient se perdre dans la voute de schiste, a une hauteur de trois cents pieds, -- hauteur presque egale a celle du << Mammoth-Dome >>, des grottes du Kentucky.

On sait que cette enorme halle -- la plus grande de tout l'hypogee americain -- peut aisement contenir cinq mille personnes. Dans cette

partie de la Nouvelle-Aberfoyle, c'était même proportion et aussi même disposition. Mais, au lieu des admirables stalactites de la célèbre grotte, le regard s'accrochait ici à des intumescences de filons carbonifères, qui semblaient jaillir de toutes les parois sous la pression des failles schisteuses. On eût dit des rondes-bosses de jais dont les paillettes s'allumaient sous le rayonnement des disques.

Au-dessous de ce dôme s'étendait un lac comparable pour son étendue à la mer Morte des << Mammoth-Caves >>, -- lac profond dont les eaux transparentes fourmillaient de poissons sans yeux, et auquel l'ingénieur donna le nom de lac Malcolm.

C'était là, dans cette immense excavation naturelle, que Simon Ford avait bâti son nouveau cottage, et il ne l'eût pas échangé pour le plus bel hôtel de Princes-street, à Edimbourg. Cette habitation était située au bord du lac, et ses cinq fenêtres s'ouvraient sur les eaux sombres, qui s'étendaient au-delà de la limite du regard.

Deux mois après, une seconde habitation s'était élevée dans le voisinage du cottage de Simon Ford. Ce fut celle de James Starr. L'ingénieur s'était donné corps et âme à la Nouvelle-Aberfoyle. Il avait, lui aussi, voulu l'habiter, et il fallait que ses affaires l'y obligeassent impérieusement pour qu'il consentit à remonter au dehors. Là, en effet, il vivait au milieu de son monde de mineurs.

Depuis la découverte des nouveaux gisements, tous les ouvriers de l'ancienne houillère s'étaient hâtés d'abandonner la charme et la herse pour reprendre le pic ou la pioche. Attirés par la certitude que le travail ne leur manquerait jamais, alléchés par les hauts prix que la prospérité de l'exploitation allait permettre d'affecter à la main-d'œuvre, ils avaient abandonné le dessus du sol pour le dessous, et s'étaient logés dans la houillère, qui, par sa disposition naturelle, se prêtait à cette installation.

Ces maisons de mineurs, construites en briques, s'étaient peu à peu disposées d'une façon pittoresque, les unes sur les rives du lac Malcolm, les autres sous ces arceaux, qui semblaient faits pour résister à la poussée des voûtes comme les contreforts d'une cathédrale. Piqueurs qui abattaient la roche, rouleurs qui transportent le charbon, conducteurs de travaux, boiseurs qui étançonnent les galeries, cantonniers auxquels est confiée la réparation des voies, remblayeurs qui substituent la pierre à la houille dans les parties exploitées, tous ces ouvriers enfin, qui sont plus spécialement employés aux travaux du fond, fixèrent leur domicile dans la Nouvelle-Aberfoyle et fondèrent peu à peu Coal-city, située sous la pointe orientale du lac Katrine, dans le nord du comté de Stirling.

C'était donc une sorte de village flamand, qui s'était élevé sur les bords du lac Malcolm. Une chapelle, élevée sous l'invocation de Saint-Gilles, dominait tout cet ensemble du haut d'un énorme rocher, dont le pied se baignait dans les eaux de cette mer souterraine.

Lorsque ce bourg souterrain s'éclairait des vifs rayons projetés par

les disques, suspendus aux piliers du dome ou aux arceaux des contre-nefs, il se presentait sous un aspect quelque peu fantastique, d'un effet etrange, qui justifiait la recommandation des Guides Murray ou Joanne. C'est pourquoi les visiteurs affluaient.

Si les habitants de Coal-city se montraient fiers de leur installation, cela va sans dire. Aussi ne quittaient-ils que rarement la cite ouvriere, imitant en cela Simon Ford, qui, lui, n'en voulait jamais sortir. Le vieil overman pretendait qu'il pleuvait toujours << la-haut >>, et, etant donne le climat du Royaume-Uni, il faut convenir qu'il n'avait pas absolument tort. Les familles de la Nouvelle-Aberfoyle prosperaient donc. Depuis trois ans, elles etaient arrivees a une certaine aisance, qu'elles n'eussent jamais obtenue a la surface du comte. Bien des bebes, qui etaient nes a l'epoque ou les travaux furent repris, n'avaient encore jamais respire l'air exterieur.

Ce qui faisait dire a Jack Ryan :

<< Voila dix-huit mois qu'ils ont cesse de teter leurs meres, et, pourtant, ils n'ont pas encore vu le jour ! >> Il faut noter, a ce propos, qu'un des premiers accourus a l'appel de l'ingenieur avait ete Jack Ryan. Ce joyeux compagnon s'etait fait un devoir de reprendre son ancien metier. La ferme de Melrose avait donc perdu son chanteur et son piper ordinaire. Mais ce n'est pas dire que Jack Ryan ne chantait plus. Au contraire, et les echos sonores de la Nouvelle-Aberfoyle usaient leurs poumons de pierre a lui repondre.

Jack Ryan s'etait installe au nouveau cottage de Simon Ford. On lui avait offert une chambre qu'il avait acceptee sans facon, en homme simple et franc qu'il etait. La vieille Madge l'aimait pour son bon caractere et sa belle humeur. Elle partageait tant soit peu ses idees au sujet des etres fantastiques qui devaient hanter la houillere, et, tous deux, quand ils etaient seuls, se racontaient des histoires a faire fremir, histoires bien dignes d'enrichir la mythologie hyperboreenne.

Jack Ryan devint ainsi la joie du cottage. C'etait, d'ailleurs, un bon sujet, un solide ouvrier. Six mois apres la reprise des travaux, il etait chef d'une brigade des travaux du fond.

<< Voila qui est bien travaille, monsieur Ford, disait-il, quelques jours apres son installation. vous avez trouve un nouveau filon, et, si vous avez failli payer de votre vie cette decouverte, eh bien, ce n'est pas trop cher !

-- Non, Jack, c'est meme un bon marche que nous avons fait la ! repondit le vieil overman. Mais ni M. Starr, ni moi, nous n'oublierons que c'est a toi que nous devons la vie !

-- Mais non, reprit Jack Ryan. C'est a votre fils Harry, puisqu'il a eu la bonne pensee d'accepter mon invitation pour la fete d'Irvine...

-- Et de n'y point aller, n'est-ce pas ? repliqua Harry, en serrant la

main de son camarade. Non, Jack, c'est a toi, a peine remis de tes blessures, a toi, qui n'as perdu ni un jour, ni une heure, que nous devons d'avoir ete retrouves vivants dans la houillere !

-- Eh bien, non ! riposta l'entete garcon. Je ne laisserai pas dire des choses qui ne sont point ! J'ai pu faire diligence pour savoir ce que tu etais devenu, Harry, et voila tout. Mais, afin de rendre a chacun ce qui lui est du, j'ajouterai que sans cet insaisissable lutin...

-- Ah ! nous y voila ! s'ecria Simon Ford. Un lutin !

-- Un lutin, un brawnie, un fils de fee, repeta Jack Ryan, un petit-fils des Dames de feu, un Urisk, ce que vous voudrez enfin ! Il n'en est pas moins certain que, sans lui, nous n'aurions jamais penetre dans la galerie, d'ou vous ne pouviez plus sortir !

-- Sans doute, Jack, repondit Harry. Il reste a savoir si cet etre est aussi surnaturel que tu veux le croire.

-- Surnaturel ! s'ecria Jack Ryan. Mais il est aussi surnaturel qu'un follet, qu'on verrait courir son falot a la main, qu'on voudrait attraper, qui vous echapperait comme un sylphe, qui s'evanouirait comme une ombre ! Sois tranquille, Harry, on le reverra un jour ou l'autre !

-- Eh bien, Jack, dit Simon Ford, follet ou non, nous chercherons a le retrouver, et il faudra que tu nous aides a cela.

-- Vous vous ferez la une mauvaise affaire, monsieur Ford ! repondit Jack Ryan.

-- Bon ! laisse venir, Jack ! >>

On se figure aisement combien ce domaine de la Nouvelle Aberfoyle devint bientot familier aux membres de la famille Ford, et plus particulierement a Harry. Celui-ci apprit a en connaitre les plus secrets detours. Il en arriva meme a pouvoir dire a quel point de la surface du sol correspondait tel ou tel point de la houillere. Il savait qu'au-dessus de cette couche se developpait le golfe de Clyde, que la s'etendait le lac Lomond ou le lac Katrine. Ces piliers, c'etait un contrefort des monts Grampians qu'ils supportaient. Cette voute, elle servait de soubassement a Dumbarton. Au-dessus de ce large etang passait le railway de Balloch. La finissait le littoral ecossais. La commencait la mer, dont on entendait distinctement les fracas, pendant les grandes tourmentes de l'equinoxe. Harry eut ete un merveilleux << leader >> de ces catacombes naturelles, et, ce que font les guides des Alpes sur les sommets neigeux, en pleine lumiere, il l'eut fait dans la houillere, en pleine ombre, avec une incomparable surete d'instinct.

Aussi l'aimait-il, cette Nouvelle-Aberfoyle ! Que de fois, sa lampe au chapeau, il s'aventurait jusque dans ses plus extremes profondeurs ! Il explorait ses etangs sur un canot qu'il manœuvrait adroitement. Il chassait meme, car de nombreux oiseaux sauvages s'etaient introduits dans la crypte, pilets, becassines, macreuses, qui se nourrissaient des

poissons dont fourmillaient ces eaux noires. Il semblait que les yeux d'Harry fussent faits aux espaces sombres, comme les yeux d'un marin aux horizons éloignés.

Mais, courant ainsi, Harry était comme irrésistiblement entraîné par l'espoir de retrouver l'être mystérieux, dont l'intervention, pour dire le vrai, l'avait sauvé plus que toute autre, et les siens avec lui. Réussirait-il ? Oui, à n'en pas douter, s'il en croyait ses pressentiments. Non, s'il fallait conclure du peu de succès que ses recherches avaient obtenu jusqu'alors.

Quant aux attaques dirigées contre la famille du vieil Overman, avant la découverte de la Nouvelle-Aberfoyle, elles ne s'étaient pas renouvelées.

Ainsi allaient les choses dans cet étrange domaine.

Il ne faudrait pas s'imaginer que, même à l'époque où les lineaments de Coal-city se dessinaient à peine, toute distraction fut écartée de la souterraine cité, et que l'existence y fut monotone.

Il n'en était rien. Cette population, ayant mêmes intérêts, mêmes goûts, à peu près même somme d'aisance, constituait, à vrai dire, une grande famille. On se connaissait, on se coudoyait, et le besoin d'aller chercher quelques plaisirs au-dehors se faisait peu sentir.

D'ailleurs, chaque dimanche, promenades dans la houillère, excursions sur les lacs et les étangs, c'étaient autant d'agréables distractions.

Souvent aussi, on entendait les sons de la cornemuse retentir sur les bords du lac Malcolm. Les Écossais accouraient à l'appel de leur instrument national. On dansait, et ce jour-là, Jack Ryan, revêtu de son costume de Highlander, était le roi de la fête.

Enfin, de tout cela il résultait, au dire de Simon Ford, que Coal-city pouvait déjà se poser en rivale de la capitale de l'Écosse, de cette cité soumise aux froids de l'hiver, aux chaleurs de l'été, aux intempéries d'un climat détestable, et qui, dans une atmosphère encrassée de la fumée de ses usines, justifiait trop justement son surnom de « Vieille-Enfumée ».

XIV

Suspendu à un fil

Dans de telles conditions, ses plus chers desirs satisfaits, la famille de Simon Ford était heureuse. Cependant, on eut pu observer qu'Harry, déjà d'un caractère un peu sombre, était de plus en plus « en dedans », comme disait Madge. Jack Ryan, malgré sa bonne humeur si communicative, ne parvenait pas à le mettre « en dehors ».

Un dimanche -- c'était au mois de juin --, les deux amis se promenaient sur les bords du lac Malcolm. Coal-city chomait. À l'extérieur, le

temps etait orageux. De violentes pluies faisaient sortir de la terre une buee chaude. On ne respirait pas a la surface du comte.

Au contraire, a Coal-city, calme absolu, temperature douce, ni pluie ni vent. Rien n'y transpirait de la lutte des elements du dehors. Aussi, un certain nombre de promeneurs de Stirling et des environs etaient-ils venus chercher un peu de fraicheur dans les profondeurs de la houillere.

Les disques electriques jetaient un eclat qu'eut certainement envie le soleil britannique, plus embrume qu'il ne convient a un soleil des dimanches.

Jack Ryan faisait remarquer ce tumultueux concours de visiteurs a son camarade Harry. Mais celui-ci ne semblait preter a ses paroles qu'une mediocre attention.

<< Regarde donc, Harry ! s'ecriait Jack Ryan. Quel empressement a venir nous voir. ! Allons, mon camarade ! Chasse un peu tes idees tristes pour mieux faire les honneurs de notre domaine ! Tu donnerais a penser, a tous ces gens du dessus, que l'on peut envier leur sort !

-- Jack, repondit Harry, ne t'occupe pas de moi ! Tu es gai pour deux, et cela suffit !

-- Que le vieux Nick m'emporte ! riposta Jack Ryan, si ta melancolie ne finit pas par deteindre sur moi ! Mes yeux se rembrunissent, mes levres se resserrent, le rire me reste au fond du gosier, la memoire des chansons m'abandonne ! voyons, Harry, qu'as-tu ?

-- Tu le sais, Jack.

-- Toujours cette pensee ?...

-- Toujours.

-- Ah ! mon pauvre Harry ! repondit Jack Ryan en haussant les epaules, si, comme moi, tu mettais tout cela sur le compte des lutins de la mine, tu aurais l'esprit plus tranquille !

-- Tu sais bien, Jack, que les lutins n'existent que dans ton imagination, et que, depuis la reprise des travaux, on n'en a pas revu un seul dans la Nouvelle-Aberfoyle.

-- Soit, Harry ! mais, si les brawnies ne se montrent plus, il me semble que ceux auxquels tu veux rapporter toutes ces choses extraordinaires ne se montrent pas davantage !

-- Je les retrouverai, Jack !

-- Ah ! Harry ! Harry ! Les genies de la Nouvelle-Aberfoyle ne sont pas faciles a surprendre !

-- Je les retrouverai, tes pretendus genies ! reprit Harry avec

l'accent de la plus énergique conviction.

-- Ainsi, tu prétends punir ?...

-- Punir et récompenser, Jack. Si une main nous a emprisonnés dans cette galerie, je n'oublie pas qu'une autre main nous a secourus ! Non ! je ne l'oublie pas !

-- Eh ! Harry ! répondit Jack Ryan, es-tu bien sûr que ces deux mains-la n'appartiennent pas au même corps ?

-- Pourquoi, Jack ? D'où peut te venir cette idée ?

-- Dame... tu sais... Harry ! Ces êtres, qui vivent dans les abîmes... ne sont pas faits comme nous !

-- Ils sont faits comme nous, Jack !

-- Eh non ! Harry... non... D'ailleurs, ne peut-on supposer que quelque fou est parvenu à s'introduire...

-- Un fou ! répondit Harry ! Un fou qui aurait une telle suite dans les idées ! Un fou, ce malfaiteur qui, depuis le jour où il a rompu les échelles du puits Yarow, n'a cessé de nous faire du mal !

-- Mais il n'en fait plus, Harry. Depuis trois ans, aucun acte malveillant n'a été renouvelé ni contre toi, ni contre les tiens !

-- Il n'importe, Jack, répondit Harry. J'ai le pressentiment que cet être mauvais, quel qu'il soit, n'a pas renoncé à ses projets. Sur quoi je me fonde pour te parler ainsi, je ne pourrais le dire. Aussi, Jack, dans l'intérêt de la nouvelle exploitation, je veux savoir qui il est et d'où il vient.

-- Dans l'intérêt de la nouvelle exploitation ?... demanda Jack Ryan, assez étonné.

-- Oui, Jack, reprit Harry. Je ne sais si je m'abuse, mais je vois dans toute cette affaire un intérêt contraire au nôtre. J'y ai souvent songé, et je ne crois pas me tromper. Rappelle-toi la série de ces faits inexplicables, qui s'enchaînent logiquement l'un à l'autre. Cette lettre anonyme, contradictoire de celle de mon père, prouve, tout d'abord, qu'un homme a eu connaissance de nos projets et qu'il a voulu en empêcher l'accomplissement. M. Starr vient nous rendre visite à la fosse Dochart. À peine l'y ai-je introduit, qu'une énorme pierre est lancée sur nous, et que toute communication est aussitôt interrompue par la rupture des échelles du puits Yarow. Notre exploration commence. Une expérience, qui doit révéler l'existence du nouveau gisement, est alors rendue impossible par l'obturation des fissures du schiste. Néanmoins, la constatation s'opère, le filon est trouvé. Nous revenons sur nos pas. Un grand souffle se produit dans l'air. Notre lampe est brisée. L'obscurité se fait autour de nous. Nous parvenons, cependant, à suivre la sombre galerie... Plus d'issue pour en sortir. L'orifice

etait bouche. Nous etions sequestres. Eh bien, Jack, ne vois-tu pas dans tout cela une pensee criminelle ? Oui ! un etre, insaisissable jusqu'ici, mais non pas surnaturel, comme tu persistes a le croire, etait cache dans la houillere. Dans un interet que je ne puis comprendre, il cherchait a nous en interdire l'accès. Il y etait !... Un pressentiment me dit qu'il y est encore, et qui sait s'il ne prepare pas quelque coup terrible ! -- Eh bien, Jack, dusse-je y risquer ma vie, je le decouvrirai ! >>

Harry avait parle avec une conviction qui ebranla serieusement son camarade.

Jack Ryan sentait bien qu'Harry avait raison, -- au moins pour le passe. Que ces faits extraordinaires eussent une cause naturelle ou surnaturelle, ils n'en etaient pas moins patents.

Cependant, le brave garcon ne renonçait pas a sa maniere d'expliquer ces evenements. Mais, comprenant qu'Harry n'admettrait jamais l'intervention d'un genie mysterieux, il se rabattit sur l'incident qui semblait inconciliable avec le sentiment de malveillance dirigee contre la famille Ford.

<< Eh bien, Harry, dit-il, si je suis oblige de te donner raison sur un certain nombre de points, ne penses-tu pas avec moi que quelque bienfaisant brawnien, en vous apportant le pain et l'eau, a pu vous sauver de...

-- Jack, repondit Harry en l'interrompant, l'etre secourable dont tu veux faire un etre surnaturel existe aussi reellement que le malfaiteur en question, et, tous deux, je les chercherai jusque dans les plus lointaines profondeurs de la houillere.

-- Mais as-tu quelque indice qui puisse guider tes recherches ? demanda Jack Ryan.

-- Peut-etre, repondit Harry. Ecoute-moi bien. A cinq milles dans l'ouest de la Nouvelle-Aberfoyle, sous la portion du massif qui supporte le Lomond, il existe un puits naturel qui s'enfonce perpendiculairement dans les entrailles memes du gisement. Il y a huit jours, j'ai voulu en sonder la profondeur. Or, pendant que ma sonde descendait, alors que j'etais penche sur l'orifice de ce puits, il m'a semble que l'air s'agitait a l'interieur, comme s'il eut ete battu de grands coups d'ailes.

-- C'etait quelque oiseau egare dans les galeries inferieures de la houillere, repondit Jack.

-- Ce n'est pas tout, Jack, reprit Harry. Ce matin meme, je suis retourne a ce puits, et la, pretant l'oreille, j'ai cru surprendre comme une sorte de gemissement...

-- Un gemissement ! s'ecria Jack. Tu t'es trompe, Harry ! C'est une poussee d'air..., a moins qu'un lutin...

-- Demain, Jack, reprit Harry, je saurai a quoi m'en tenir.

-- Demain ? repondit Jack en regardant son camarade.

-- Oui ! Demain, je descendrai dans cet abime.

-- Harry, c'est tenter Dieu, cela !

-- Non, Jack, car j'implorerai son aide pour y descendre. Demain, nous nous rendrons tous deux a ce puits avec quelques-uns de nos camarades. Une longue corde, a laquelle je m'attacherai, vous permettra de me descendre et de me retirer a un signal convenu. -- Je puis compter sur toi, Jack ?

-- Harry, repondit Jack Ryan en hochant la tete, je ferai ce que tu me demandes, et cependant, je te le repete, tu as tort.

-- Mieux vaut avoir tort de faire que remords de n'avoir pas fait, dit Harry d'un ton decide. Donc, demain matin, a six heures, et silence ! Adieu, Jack ! >>

Et, pour ne pas continuer une conversation dans laquelle Jack Ryan eut encore essaye de combattre ses projets, Harry quitta brusquement son camarade et rentra au cottage.

Il faut, cependant, convenir que les apprehensions de Jack n'etaient point exagerees. Si quelque ennemi personnel menacait Harry, s'il se trouvait au fond de ce puits ou le jeune mineur allait le chercher, Harry s'exposait. Cependant, quelle vraisemblance d'admettre qu'il en fut ainsi ?

<< Et, au surplus, repetait Jack Ryan, pourquoi se donner tant de mal pour expliquer une serie de faits, qui s'expliquaient si aisement par une intervention surnaturelle des genies de la mine ? >>

Quoi qu'il en soit, le lendemain, Jack Ryan et trois mineurs de sa brigade arrivaient en compagnie d'Harry a l'orifice du puits suspect.

Harry n'avait rien dit de son projet, ni a James Starr, ni au vieil overman. De son cote, Jack Ryan avait ete assez discret pour ne point parler. Les autres mineurs, en les voyant partir, avaient pense qu'il ne s'agissait la que d'une simple exploration du gisement suivant sa coupe verticale.

Harry s'etait muni d'une longue corde, mesurant deux cents pieds. Cette corde n'etait pas grosse, mais elle etait solide. Harry ne devant ni descendre ni remonter a la force des poignets, il suffisait que la corde fut assez forte pour supporter son poids. C'etait a ses compagnons qu'incomberait la tache de le laisser glisser dans le gouffre, a eux de l'en retirer. Une secousse, imprimee a la corde, servirait de signal entre eux et lui.

Le puits etait assez large, ayant douze pieds de diametre a son orifice. Une poutre fut placee en travers, comme un pont, de maniere que la corde, en glissant a sa surface, put se maintenir dans l'axe du puits. Precaution indispensable a prendre pour qu'Harry ne fut pas heurte, pendant la descente, aux parois laterales.

Harry etait pret.

<< Tu persistes dans ton projet d'explorer cet abime ? lui demanda Jack Ryan a voix basse.

-- Oui, Jack >>, repondit Harry.

La corde fut d'abord attachee autour des reins d'Harry, puis sous ses aisselles, afin que son corps ne put basculer.

Ainsi maintenu, Harry etait libre de ses deux mains. A sa ceinture, il suspendit une lampe de surete, a son cote, un de ces larges couteaux ecossais qui sont engaines dans un fourreau de cuir.

Harry s'avanca jusqu'au milieu de la poutre, autour de laquelle la corde fut passee.

Puis, ses compagnons le laissant glisser, il s'enfonca lentement dans le puits. Comme la corde subissait un leger mouvement de rotation, la lueur de sa lampe se portait successivement sur chaque point des parois, et Harry put les examiner avec soin.

Ces parois etaient faites de schiste houiller. Elles etaient assez lisses pour qu'il fut impossible de se hisser a leur surface.

Harry calcula qu'il descendait avec une vitesse moderee, environ un pied par seconde. Il avait donc possibilite de bien voir, facilite de se tenir pret a tout evenement.

Au bout de deux minutes, c'est-a-dire a une profondeur de cent vingt pieds a peu pres, la descente s'etait operee sans incident. Il n'existait aucune galerie laterale dans la paroi du puits, lequel s'etranglait peu a peu, en forme d'entonnoir. Mais Harry commencait a sentir un air plus frais, qui venait d'en bas, -- d'ou il conclut que l'extremite inferieure du puits communiquait avec quelque boyau de l'etage inferieur de la crypte.

La corde glissait toujours. L'obscurite etait absolue. Le silence, absolu aussi. Si un etre vivant, quel qu'il fut, avait cherche refuge dans ce mysterieux et profond abime, ou il n'y etait pas alors, ou aucun mouvement ne trahissait sa presence.

Harry, plus defiant a mesure qu'il descendait, avait tire le couteau de sa gaine, et il le tenait de sa main droite.

A une profondeur de cent quatre-vingts pieds, Harry sentit qu'il avait atteint le sol inferieur, car la corde mollit et ne se deroula plus.

Harry respira un instant. Une des craintes qu'il avait pu concevoir ne s'était pas réalisée, c'est-à-dire que, pendant sa descente, la corde ne fut coupée au-dessus de lui. Il n'avait, d'ailleurs, remarqué aucune anfractuosité dans les parois qui put receler un être quelconque.

L'extrémité inférieure du puits était fort rétrécie.

Harry, détachant la lampe de sa ceinture, la promena sur le sol. Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

Un étroit boyau s'enfonçait latéralement dans l'étage inférieur du gisement. Il eut fallu se courber pour y pénétrer, et se trainer sur les mains pour le suivre.

Harry voulut voir en quelle direction se ramifiait cette galerie, et si elle aboutissait à quelque abîme.

Il se coucha sur le sol et commença à ramper. Mais un obstacle l'arrêta presque aussitôt.

Il crut sentir au toucher que cet obstacle était un corps qui obstruait le passage.

Harry recula, d'abord, par un vif sentiment de répulsion, puis il revint.

Ses sens ne l'avaient pas trompé. Ce qui l'avait arrêté, c'était, en effet, un corps. Il le saisit, et se rendit compte que, grâce aux extrémités, il n'était pas encore refroidi tout à fait.

L'attirer à soi, le ramener au fond du puits, projeter sur lui la lumière de la lampe, ce fut fait en moins de temps qu'il ne faut à le dire.

<< Un enfant ! >> s'écria Harry.

L'enfant, retrouvé au fond de cet abîme, respirait encore, mais son souffle était si faible qu'Harry put croire qu'il allait cesser. Il fallait donc, sans perdre un instant, ramener cette pauvre petite créature à l'orifice du puits, et la conduire au cottage, où Madge lui prodiguerait ses soins.

Harry, oubliant toute autre préoccupation, rajusta la corde à sa ceinture, y attacha sa lampe, prit l'enfant qu'il soutint de son bras gauche contre sa poitrine, et, gardant son bras droit libre et armé, il fit le signal convenu, afin que la corde fut hâlée doucement.

La corde se tendit, et la remontée commença à s'opérer régulièrement.

Harry regardait autour de lui avec un redoublement d'attention. Il n'était plus seul exposé, maintenant.

Tout alla bien pendant les premières minutes de l'ascension, aucun

incident ne semblait devoir survenir, lorsque Harry crut entendre un souffle puissant qui déplacait les couches d'air dans les profondeurs du puits. Il regarda au-dessous de lui et apercut, dans la pénombre, une masse, qui, s'élevant peu à peu, le frola en passant.

C'était un énorme oiseau, dont il ne put reconnaître l'espèce, et qui montait à grands coups d'ailes.

Le monstrueux volatile s'arrêta, plana un instant, puis fondit sur Harry avec un acharnement féroce.

Harry n'avait que son bras droit dont il put faire usage pour parer les coups du formidable bec de l'animal.

Harry se défendit donc, tout en protégeant l'enfant du mieux qu'il put. Mais ce n'était pas à l'enfant, c'était à lui que l'oiseau s'attaquait. Gêné par la rotation de la corde, il ne parvenait pas à le frapper mortellement.

La lutte se prolongeait. Harry cria de toute la force de ses poumons, espérant que ses cris seraient entendus d'en haut.

C'est ce qui arriva, car la corde fut aussitôt halée plus vite.

Il restait encore une hauteur de quatre-vingts pieds à franchir. L'oiseau se jeta plus violemment alors sur Harry. Celui-ci, d'un coup de son couteau, le blessa à l'aile; l'oiseau, poussant un cri rauque, disparut dans les profondeurs du puits.

Mais, circonstance terrible, Harry, en brandissant son couteau pour frapper l'oiseau, avait entamé la corde, dont un toron était maintenant coupé.

Les cheveux d'Harry se dressèrent sur sa tête.

La corde cédait peu à peu, à plus de cent pieds au-dessus du fond de l'abîme !...

Harry poussa un cri désespéré.

Un second toron manqua sous le double fardeau que supportait la corde à demi tranchée.

Harry lâcha son couteau, et, par un effort surhumain, au moment où la corde allait se rompre, il parvint à la saisir de la main droite au-dessus de la section. Mais, bien que son poignet fut de fer, il sentit la corde glisser peu à peu entre ses doigts.

Il aurait pu ressaisir cette corde à deux mains, en sacrifiant l'enfant qu'il soutenait d'un bras... Il n'y voulut même pas penser.

Cependant, Jack Ryan et ses compagnons, surexcités par les cris d'Harry, halaient plus vivement.

Harry crut qu'il ne pourrait tenir bon jusqu'à ce qu'il fut remonté à l'orifice du puits. Sa face s'injecta. Il ferma un instant les yeux, s'attendant à tomber dans l'abîme, puis il les rouvrit...

Mais, au moment où il allait lâcher la corde, qu'il ne tenait plus que par son extrémité, il fut saisi et déposé sur le sol avec l'enfant.

La réaction se fit alors, et Harry tomba sans connaissance entre les bras de ses camarades.

XV

Nell au cottage

Deux heures après, Harry, qui n'avait pas aussitôt recouvré ses sens, et l'enfant, dont la faiblesse était extrême, arrivaient au cottage avec l'aide de Jack Ryan et de ses compagnons.

La, le récit de ces événements fut fait au vieil Overman, et Madge prodigua ses soins à la pauvre créature, que son fils venait de sauver.

Harry avait cru retirer un enfant de l'abîme... C'était une jeune fille de quinze à seize ans, au plus. Son regard vague et plein d'étonnement, sa figure maigre, allongée par la souffrance, son teint de blonde que la lumière ne semblait avoir jamais baigné, sa taille frêle et petite, tout en faisait un être à la fois bizarre et charmant. Jack Ryan, avec quelque raison, la compara à un farfadet d'aspect un peu surnaturel. Était-ce dû aux circonstances particulières, au milieu exceptionnel dans lequel cette jeune fille avait peut-être vécu jusqu'alors, mais elle paraissait n'appartenir qu'à demi à l'humanité. Sa physionomie était étrange. Ses yeux, que l'éclat des lampes du cottage semblait fatiguer, regardaient confusement, comme si tout eût été nouveau pour eux.

À cet être singulier, alors déposé sur le lit de Madge et qui revint à la vie comme s'il sortait d'un long sommeil, la vieille Écossaise adressa d'abord la parole :

<< Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-elle.

-- Nell, répondit la jeune fille.

-- Nell, reprit Madge, souffres-tu ?

-- J'ai faim, répondit Nell. Je n'ai pas mangé depuis... depuis... >>

À ce peu de mots qu'elle venait de prononcer, on sentait que Nell n'était pas habituée à parler. La langue dont elle se servait était ce vieux gaélique, dont Simon Ford et les siens faisaient souvent usage.

Sur la réponse de la jeune fille, Madge lui apporta aussitôt quelques aliments. Nell se mourait de faim. Depuis quand était-elle au fond de

ce puits ? on ne pouvait le dire.

<< Combien de jours as-tu passés la-bas, ma fille ? >> demanda Madge.

Nell ne répondit pas. Elle ne semblait pas comprendre la question qui lui était faite.

<< Depuis combien de jours ?... reprit Madge.

-- Jours ?... >> répondit Nell, pour qui ce mot semblait être dépourvu de toute signification.

Puis, elle secoua la tête comme une personne qui ne comprend pas ce qu'on lui demande.

Madge avait pris la main de Nell et la caressait pour lui donner toute confiance .:

<< Quel âge as-tu, ma fille ? >> demanda-t-elle, en lui faisant de bons yeux, bien rassurants.

Même signe négatif de Nell.

<< Oui, oui, reprit Madge, combien d'années ?

-- Années ?... >> répondit Nell.

Et ce mot, pas plus que le mot << jour >>, ne parut avoir de signification pour la jeune fille.

Simon Ford, Harry, Jack Ryan et ses compagnons la regardaient avec un double sentiment de pitié et de sympathie. L'état de ce pauvre être, vêtu d'une misérable cote de grosse étoffe, était bien fait pour les impressionner.

Harry, plus que tout autre, se sentait irrésistiblement attiré par l'étrangère même de Nell.

Il s'approcha alors. Il prit dans sa main la main que Madge venait d'abandonner. Il regarda bien en face Nell, dont les lèvres ébauchèrent une sorte de sourire, et il lui dit :

<< Nell... la-bas..., dans la houillère... étais-tu seule ?

-- Seule ! seule ! >> s'écria la jeune fille en se redressant.

Sa physionomie décelait alors l'épouvante. Ses yeux, qui s'étaient adoucis sous le regard du jeune homme, redevinrent sauvages.

<< Seule ! seule ! >> répéta-t-elle, et elle retomba sur le lit de Madge, comme si les forces lui eussent manqué tout à fait.

<< Cette pauvre enfant est encore trop faible pour nous répondre, dit

Madge, apres avoir recouche la jeune fille. Quelques heures de repos, un peu de bonne nourriture, lui rendront ses forces. Viens, Simon ! viens, Harry ! venez tous, mes amis, et laissons faire le sommeil ! >>

Sur le conseil de Madge, Nell fut laissee seule, et on put s'assurer, un instant apres, qu'elle dormait profondement.

Cet evenement n'alla pas sans faire grand bruit, non seulement dans la houillere, mais aussi dans le comte de Stirling, et, peu apres, dans tout le Royaume-Uni. Le renom d'etrangete de Nell s'en accrut. On aurait trouve une jeune fille enfermee dans la roche schisteuse, comme un de ces etres antediluviens qu'un coup de pic delivre de leur gangue de pierre, que l'affaire n'eut pas eu plus d'eclat.

Sans le savoir, Nell devint fort a la mode. Les gens superstitieux trouverent la un nouveau texte a leurs recits legendaires. Ils pensaient volontiers que Nell etait le genie de la Nouvelle Aberfoyle, et lorsque Jack Ryan le disait a son camarade Harry :

<< Soit, repondait le jeune homme, pour conclure, soit, Jack ! Mais, en tout cas, c'est le bon genie ! C'est celui qui nous a secourus, qui nous a apporte le pain et l'eau, lorsque nous etions emprisonnes dans la houillere ! Ce ne peut etre que lui ! Quant au mauvais genie, s'il est reste dans la mine, il faudra bien que nous le decouvrons un jour ! >>

On le pense bien, l'ingenieur James Starr avait ete informe tout d'abord de ce qui s'etait passe.

La jeune fille, ayant recouvre ses forces des le lendemain de son entree au cottage, fut interrogee par lui avec la plus grande sollicitude. Elle lui parut ignorer la plupart des choses de la vie. Cependant, elle etait intelligente, on le reconnut bientot, mais certaines notions elementaires lui manquaient : celle du temps, entre autres. On voyait qu'elle n'avait ete habituee a diviser le temps ni par heures, ni par jours, et que ces mots memes lui etaient inconnus. En outre, ses yeux, accoutumes a la nuit, se faisaient difficilement a l'eclat des disques electriques; mais, dans l'obscurite, son regard possedait une extraordinaire acuite, et sa pupille, largement dilatee, lui permettait de voir au milieu des plus profondes tenebres. Il fut aussi constant que son cerveau n'avait jamais recu les impressions du monde exterieur, que nul autre horizon que celui de la houillere ne s'etait developpe a ses yeux, que l'humanite tout entiere avait tenu pour elle dans cette sombre crypte. Savait-elle, cette pauvre fille, qu'il y eut un soleil et des etoiles, des villes et des campagnes, un univers dans lequel fourmillaient les mondes ? On devait en douter jusqu'au moment ou certains mots qu'elle ignorait encore prendraient dans son esprit une signification precise.

Quant a la question de savoir si Nell vivait seule dans les profondeurs de la Nouvelle-Aberfoyle, James Starr dut renoncer a la resoudre. En effet, toute allusion a ce sujet jetait l'epouvante dans cette etrange nature. Ou bien Nell ne pouvait, ou elle ne voulait pas repondre; mais,

certainement, il existait la quelque secret qu'elle eut pu dévoiler.

<< Veux-tu rester avec nous ? veux-tu retourner la ou tu etais ? >> lui avait demande James Starr.

A la premiere de ces deux questions : << Oh oui ! >> avait dit la jeune fille. A la seconde, elle n'avait repondu que par un cri de terreur, mais rien de plus.

Devant ce silence obstine, James Starr, et avec lui Simon et Harry Ford, ne laissaient pas d'eprouver une certaine apprehension. Ils ne pouvaient oublier les faits inexplicables qui avaient accompagne la decouverte de la houillere. Or, bien que depuis trois ans aucun nouvel incident ne se fut produit, ils s'attendaient toujours a quelque nouvelle agression de la part de leur invisible ennemi. Aussi voulurent-ils explorer le puits mysterieux. Ils le firent donc, bien armes et bien accompagnes. Mais ils n'y trouverent aucune trace suspecte. Le puits communiquait avec les etages inferieurs de la crypte, creuses dans la couche carbonifere.

James Starr, Simon et Harry causaient souvent de ces choses. Si un ou plusieurs etres malfaisants etaient caches dans la houillere, s'ils preparaient quelques embuches, Nell aurait pu le dire peut-etre, mais elle ne parlait pas. La moindre allusion au passe de la jeune fille provoquait des crises, et il parut bon de ne point insister. Avec le temps, son secret lui echapperait sans doute.

Quinze jours apres son arrivee au cottage, Nell etait l'aide la plus intelligente et la plus zelee de la vieille Madge. Evidemment, ne plus jamais quitter cette maison ou elle avait ete si charitablement accueillie, cela lui semblait tout naturel, et peut-etre meme ne s'imaginait-elle pas que desormais elle put vivre ailleurs. La famille Ford lui suffisait, et il va sans dire que, dans la pensee de ces braves gens, du moment que Nell etait entree au cottage, elle etait devenue leur enfant d'adoption.

Nell etait charmante, en verite. Sa nouvelle existence l'embellissait. C'etaient sans doute les premiers jours heureux de sa vie. Elle se sentait pleine de reconnaissance pour ceux auxquels elle les devait. Madge s'etait pris pour Nell d'une sympathie toute maternelle. Le vieil overman en raffola bientot a son tour. Tous l'aimaient, d'ailleurs. L'ami Jack Ryan ne regrettait qu'une chose : c'etait de ne pas l'avoir sauvee lui-meme. Il venait souvent au cottage. Il chantait, et Nell, qui n'avait jamais entendu chanter, trouvait cela fort beau; mais on eut pu voir que la jeune fille preferait aux chansons de Jack Ryan les entretiens plus serieux d'Harry, qui, peu a peu, lui apprit ce qu'elle ignorait encore des choses du monde exterieur.

Il faut dire que, depuis que Nell avait apparu sous sa forme naturelle, Jack Ryan s'etait vu force de convenir que sa croyance aux lutins faiblissait dans une certaine mesure. En outre, deux mois apres, sa credulite recut un nouveau coup.

En effet, vers cette époque, Harry fit une découverte assez inattendue, mais qui expliquait en partie l'apparition des Dames de feu dans les ruines du château de Dundonald, à Irvine.

Un jour, après une longue exploration de la partie sud de la houillère -- exploration qui avait duré plusieurs jours à travers les dernières galeries de cette énorme substruction --, Harry avait péniblement gravi une étroite galerie, évidée dans un écartement de la roche schisteuse. Tout à coup, il fut très surpris de se trouver en plein air. La galerie, après avoir remonté obliquement vers la surface du sol, aboutissait précisément aux ruines de Dundonald Castle. Il y existait donc une communication secrète entre la Nouvelle-Aberfoyle et la colline que couronnait le vieux château. L'orifice supérieur de cette galerie eut été impossible à découvrir extérieurement, tant il était obstrué de pierres et de broussailles. Aussi, lors de l'enquête, les magistrats n'avaient-ils pu y pénétrer.

Quelques jours après, James Starr, conduit par Harry, vint reconnaître lui-même cette disposition naturelle du gisement houiller.

<< Voilà, dit-il, de quoi convaincre les superstitieux de la mine. Adieu, les bawnies, les lutins et les Dames de feu !

-- Je ne crois pas, monsieur Starr, répondit Harry, que nous ayons lieu de nous en féliciter ! Leurs remplaçants ne valent pas mieux et peuvent être pires, assurément !

-- En effet, Harry, reprit l'ingénieur, mais qu'y faire ? Évidemment, les êtres quelconques qui se cachent dans la mine, communiquent par cette galerie avec la surface du sol. Ce sont eux, sans doute, qui, la torche à la main, pendant cette nuit de tourmente, ont attiré le Motala à la cote, et, comme les anciens pilliers d'épaves, ils en eussent volé les débris, si Jack Ryan et ses compagnons ne se fussent pas trouvés là ! Quoi qu'il en soit, enfin, tout s'explique. Voilà l'orifice du repaire ! Quant à ceux qui l'habitaient, l'habitent-ils encore ?

-- Oui, puisque Nell tremble, lorsqu'on lui en parle ! répondit Harry avec conviction. Oui, puisque Nell ne veut pas ou n'ose pas en parler ! >> Harry devait avoir raison. Si les mystérieux hôtes de la houillère l'eussent abandonnée, ou s'ils étaient morts, quelle raison aurait eue la jeune fille de garder le silence ?

Cependant, James Starr tenait absolument à pénétrer ce secret. Il pressentait que l'avenir de la nouvelle exploitation pouvait en dépendre. On prit donc de nouveau les plus sévères précautions. Les magistrats furent prévenus. Des agents occupèrent secrètement les ruines de Dundonald-Castle. Harry lui-même se cacha, pendant plusieurs nuits, au milieu des broussailles qui hérissaient la colline. Peine inutile. On ne découvrit rien. Nul être humain n'apparut à travers l'orifice.

On en arriva bientôt à cette conclusion, que les malfaiteurs avaient dû définitivement quitter la Nouvelle-Aberfoyle, et que, quant à Nell, ils

la croyaient morte au fond de ce puits ou ils l'avaient abandonnée. Avant l'exploitation, la houillère pouvait leur offrir un refuge assuré, à l'abri de toute perquisition. Mais, depuis, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Le gîte devenait difficile à cacher. On aurait donc du raisonnablement espérer qu'il n'y avait plus rien à craindre pour l'avenir. Cependant, James Starr n'était pas absolument rassuré. Harry, non plus, ne pouvait se rendre, et il répétait souvent :

<< Nell a été évidemment mêlée à tout ce mystère. Si elle n'avait plus rien à redouter, pourquoi garderait-elle le silence ? On ne peut douter qu'elle soit heureuse d'être avec nous ! Elle nous aime tous ! Elle adore ma mère ! Si elle se tait sur son passé, sur ce qui pourrait nous rassurer pour l'avenir, c'est donc que quelque terrible secret, que sa conscience lui interdit de dévoiler, pèse sur elle ! Peut-être aussi, dans notre intérêt plus que dans le sien, croit-elle devoir se renfermer dans cet inexplicable mutisme ! >>

C'est par suite de ces diverses considérations que, d'un accord commun, il avait été convenu qu'on écarterait de la conversation tout ce qui pouvait rappeler son passé à la jeune fille.

Un jour, cependant, Harry fut amené à faire connaître à Nell ce que James Starr, son père, sa mère et lui-même croyaient devoir à son intervention.

C'était jour de fête. Les bras chômaient aussi bien à la surface du comte de Stirling que dans le domaine souterrain. On s'y promenait un peu partout. Des chants retentissaient, en vingt endroits, sous les voûtes sonores de la Nouvelle-Aberfoyle.

Harry et Nell avaient quitté le cottage et suivaient à pas lents la rive gauche du lac Malcolm. Là, les éclats électriques se projetaient avec moins de violence, et leurs faisceaux se brisaient capricieusement aux angles de quelques pittoresques rochers qui soutenaient le dôme. Cette pénombre convenait mieux aux yeux de Nell, qui ne se faisaient que très difficilement à la lumière.

Après une heure de marche, Harry et sa compagne s'arrêtèrent en face de la chapelle de Saint-Gilles, sur une sorte de terrasse naturelle, qui dominait les eaux du lac.

<< Tes yeux, Nell, ne sont pas encore habitués au jour, dit Harry, et certainement, ils ne pourraient supporter l'éclat du soleil.

-- Non, sans doute, répondit la jeune fille, si le soleil est tel que tu me l'as dépeint, Harry.

-- Nell, reprit Harry, en te parlant, je n'ai pu te donner une juste idée de sa splendeur ni des beautés de cet univers que tes regards n'ont jamais observées. -- Mais, dis-moi, se peut-il que depuis le jour où tu es née dans les profondeurs de la houillère, se peut-il que tu ne sois jamais remontée à la surface du sol ?

-- Jamais, Harry, repondit Nell, et je ne pense pas que, meme petite, ni un pere ni une mere m'y aient jamais portee. J'aurais certainement garde quelque souvenir du dehors !

-- Je le crois, repondit Harry. D'ailleurs, a cette epoque, Nell, bien d'autres que toi ne quittaient jamais la mine. Les communications avec l'exterieur etaient difficiles, et j'ai connu plus d'un jeune garcon ou d'une jeune fille, qui, a ton age, ignoraient encore tout ce que tu ignores des choses de la-haut ! Mais maintenant, en quelques minutes, le railway du grand tunnel nous transporte a la surface du comte. J'ai donc hate, Nell, de t'entendre me dire : << viens, Harry, mes yeux peuvent supporter la lumiere du jour, et je veux voir le soleil ! Je veux voir l'oeuvre de Dieu ! >>

-- Je te le dirai, Harry, repondit la jeune fille, avant peu, je l'espere. J'irai admirer avec toi ce monde exterieur, et cependant...

-- Que veux-tu dire, Nell ? demanda vivement Harry. Aurais-tu quelque regret d'avoir abandonne le sombre abime dans lequel tu as vecu pendant les premieres annees de ta vie, et dont nous t'avons retiree presque morte ?

-- Non, Harry, repondit Nell. Je pensais seulement que les tenebres sont belles aussi. Si tu savais tout ce qu'y voient des yeux habitues a leur profondeur ! Il y a des ombres qui passent et qu'on aimerait a suivre dans leur vol ! Parfois ce sont des cercles qui s'entrecroisent devant le regard et dont on ne voudrait plus sortir ! Il existe, au fond de la houillere, des trous noirs, pleins de vagues lumieres. Et puis, on entend des bruits qui vous parlent ! vois-tu, Harry, il faut avoir vecu la pour comprendre ce que je ressens, ce que je ne puis t'exprimer !

-- Et tu n'avais pas peur, Nell, quand tu etais seule ?

-- Harry, repondit la jeune fille, c'est quand j'etais seule que je n'avais pas peur ! >> La voix de Nell s'etait legerement alteree en prononcant ces paroles. Harry, cependant, crut devoir la presser un peu, et il dit :

<< Mais on pouvait se perdre dans ces longues galeries, Nell. Ne craignais-tu donc pas de t'y egarer ?

-- Non, Harry. Je connaissais, depuis longtemps, tous les detours de la nouvelle houillere !

-- N'en sortais-tu pas quelquefois ?...

-- Oui., quelquefois., repondit en hesitant la jeune fille, quelquefois, je venais jusque dans l'ancienne mine d'Aberfoyle.

-- Tu connaissais donc le vieux cottage ?

-- Le cottage., oui., mais, de bien loin seulement, ceux qui

l'habitaient !

-- C'étaient mon père et ma mère, répondit Harry, c'était moi ! Nous n'avions jamais voulu abandonner notre ancienne demeure !

-- Peut-être cela aurait-il mieux valu pour vous !... murmura la jeune fille.

-- Et pourquoi, Nell ? N'est-ce pas notre obstination à ne pas la quitter, qui nous a fait découvrir le nouveau gisement ? Et cette découverte n'a-t-elle pas eu des conséquences heureuses pour toute une population qui a reconquis ici l'aisance par le travail, pour toi, Nell, qui, rendue à la vie, as trouvé des cœuvres tout à toi !

-- Pour moi ! répondit vivement Nell... Oui ! quoi qu'il puisse arriver ! Pour les autres..., qui sait ?...

-- Que veux-tu dire ?

-- Rien... rien !... Mais, il y avait danger à s'introduire, alors, dans la nouvelle houillère ! Oui ! grand danger ! Harry ! Un jour, des imprudents ont pénétré dans ces abîmes. Ils ont été loin, bien loin ! Ils se sont égarés...

-- Égarés ? dit Harry en regardant Nell.

-- Oui... égarés... répondit Nell, dont la voix tremblait. Leur lampe s'est éteinte ! Ils n'ont pu retrouver leur chemin...

-- Et là, s'écria Harry, emprisonnés pendant huit longs jours, Nell, ils ont été près de mourir ! Et sans un être secourable, que Dieu leur a envoyé, un ange peut-être, qui leur a secrètement apporté un peu de nourriture, sans un guide mystérieux qui, plus tard, a conduit jusqu'à eux leurs libérateurs, ils ne seraient jamais sortis de cette tombe !

-- Et comment le sais-tu ? demanda la jeune fille.

-- Parce que ces hommes c'était James Starr..., c'était mon père... c'était moi, Nell ! >>

Nell, relevant la tête, saisit la main du jeune homme, et elle le regarda avec une telle fixité, que celui-ci se sentit trouble jusqu'au plus profond de son cœur.

<< Toi ! répéta la jeune fille.

-- Oui ! répondit Harry, après un instant de silence, et celle à qui nous devons de vivre, c'était toi,

Nell ! Ce ne pouvait être que toi ! >> Nell laissa tomber sa tête entre ses deux mains, sans répondre. Jamais Harry ne l'avait vue aussi vivement impressionnée.

<< Ceux qui t'ont sauvée, Nell, ajouta-t-il d'une voix emue, te devaient déjà la vie, et crois-tu qu'ils puissent jamais l'oublier ? >>

XVI

Sur l'échelle oscillante

Cependant, les travaux d'exploitation de la Nouvelle-Aberfoyle étaient conduits avec grand profit. Il va sans dire que l'ingénieur James Starr et Simon Ford -- les premiers découvreurs de ce riche bassin carbonifère -- participaient largement à ces bénéfices. Harry devenait donc un parti. Mais il ne songeait guère à quitter le cottage. Il avait remplacé son père dans les fonctions d'overman et surveillait assidument tout ce monde de mineurs.

Jack Ryan était fier et ravi de toute cette fortune qui arrivait à son camarade. Lui aussi, il faisait bien ses affaires. Tous deux se voyaient souvent, soit au cottage, soit dans les travaux du fond. Jack Ryan n'était pas sans avoir observé les sentiments qu'éprouvait Harry pour la jeune fille. Harry n'avouait pas, mais Jack riait à belles dents, lorsque son camarade secouait la tête en signe de dénégation.

Il faut dire que l'un des plus vifs desirs de Jack Ryan était d'accompagner Nell, lorsqu'elle ferait sa première visite à la surface du comté. Il voulait voir ses étonnements, son admiration devant cette nature encore inconnue d'elle. Il espérait bien qu'Harry l'emmènerait pendant cette excursion. Jusqu'ici, cependant, celui-ci ne lui en avait pas fait la proposition, -- ce qui ne laissait pas de l'inquiéter un peu.

Un jour, Jack Ryan descendait l'un des puits d'aération par lequel les étages inférieurs de la houillère communiquaient avec la surface du sol. Il avait pris l'une de ces échelles qui, en se relevant et en s'abaissant par oscillations successives, permettent de descendre et de monter sans fatigue. Vingt oscillations de l'appareil l'avaient abaissé de cent cinquante pieds environ, lorsque, sur l'étroit palier où il avait pris place, il se rencontra avec Harry, qui remontait aux travaux du jour.

<< C'est toi ? dit Jack, en regardant son compagnon, éclairé par la lumière des lampes électriques du puits.

-- Oui, Jack, répondit Harry, et je suis content de te voir. J'ai une proposition à te faire...

-- Je n'écoute rien avant que tu m'aies donné des nouvelles de Nell ! s'écria Jack Ryan.

-- Nell va bien, Jack, et si bien même que, dans un mois ou six semaines, je l'espère...

-- Tu l'épouserai, Harry ?

-- Tu ne sais ce que tu dis, Jack !

-- C'est possible, Harry, mais je sais bien ce que je ferai !

-- Et que feras-tu ?

-- Je l'épouserai, moi, si tu ne l'épouses pas, toi ! repliqua Jack, en éclatant de rire. Saint Mungo me protège ! mais elle me plaît, la gentille Nell ! Une jeune et bonne créature qui n'a jamais quitté la mine, c'est bien la femme qu'il faut à un mineur ! Elle est orpheline comme je suis orphelin, et, pour peu que tu ne penses vraiment pas à elle, et qu'elle veuille de ton camarade, Harry !... >>

Harry regardait gravement Jack. Il le laissait parler, sans même essayer de lui répondre.

<< Ce que je dis là ne te rend pas jaloux, Harry ? demanda Jack Ryan d'un ton un peu plus sérieux.

-- Non, Jack, répondit tranquillement Harry.

-- Cependant, si tu ne fais pas de Nell ta femme, tu n'as pas la prétention qu'elle reste vieille fille ?

-- Je n'ai aucune prétention >>, répondit Harry.

Une oscillation de l'échelle vint alors permettre aux deux amis de se séparer, l'un pour descendre, l'autre pour remonter le puits. Cependant, ils ne se séparèrent pas.

<< Harry, dit Jack, crois-tu que je t'aie parlé sérieusement tout à l'heure à propos de Nell ?

-- Non, Jack, répondit Harry.

-- Eh bien, je vais le faire alors !

-- Toi, parler sérieusement !

-- Mon brave Harry, répondit Jack, je suis capable de donner un bon conseil à un ami.

-- Donne, Jack.

-- Eh bien, voilà ! Tu aimes Nell de tout l'amour dont elle est digne, Harry ! Ton père, le vieux Simon, ta mère, la vieille Madge, l'aiment aussi comme si elle était leur enfant. Or, tu aurais bien peu à faire pour qu'elle devint tout à fait leur fille ! -- Pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

-- Pour t'avancer ainsi, Jack, répondit Harry, connais-tu donc les sentiments de Nell ?

-- Personne ne les ignore, pas même toi, Harry, et c'est pour cela que tu n'es point jaloux ni de moi, ni des autres. -- Mais voici l'échelle qui va descendre, et...

-- Attends, Jack, dit Harry, en retenant son camarade, dont le pied avait déjà quitté le palier pour se poser sur l'échelon mobile.

-- Bon, Harry ! s'écria Jack en riant, tu vas me faire écarteler !

-- Ecoute sérieusement, Jack, répondit Harry, car, à mon tour, c'est sérieusement que je parle.

-- J'écoute... jusqu'à la prochaine oscillation, mais pas plus !

-- Jack, reprit Harry, je n'ai point à cacher que j'aime Nell.

Mon plus vif désir est d'en faire ma femme...

-- Bien, cela.

-- Mais, telle qu'elle est encore, j'ai comme un scrupule de conscience à lui demander de prendre une détermination qui doit être irrévocable.

-- Que veux-tu dire, Harry ?

-- Je veux dire, Jack, que Nell n'a jamais quitté ces profondeurs de la houillère où elle est née, sans doute. Elle ne sait rien, elle ne connaît rien du dehors. Elle a tout à apprendre par les yeux, et peut-être aussi par le cœur. Qui sait ce que seront ses pensées, lorsque de nouvelles impressions naîtront en elle ! Elle n'a encore rien de terrestre, et il me semble que ce serait la tromper, avant qu'elle se soit décidée, en pleine connaissance, à préférer à tout autre le séjour dans la houillère. -- Me comprends-tu, Jack ?

-- Oui... vaguement... Je comprends surtout que tu vas encore me faire manquer la prochaine oscillation !

-- Jack, répondit Harry d'une voix grave, quand ces appareils ne devraient plus jamais fonctionner, quand ce palier devrait manquer sous nos pieds, tu écouteras ce que j'ai à te dire !

-- A la bonne heure ! Harry. Voilà comment j'aime qu'on me parle ! -- Nous disons donc qu'avant d'épouser Nell, tu vas l'envoyer dans un pensionnat de la vieille-Enfumée ?

-- Non, Jack, répondit Harry, je saurai bien moi-même faire l'éducation de celle qui devra être ma femme !

-- Et cela n'en vaudra que mieux, Harry !

-- Mais, auparavant, reprit Harry, je veux, comme je viens de te le dire, que Nell ait une vraie connaissance du monde extérieur. Une comparaison, Jack. Si tu aimais une jeune fille aveugle, et si l'on

venait te dire : << Dans un mois elle sera guerie ! >> n'attendrais-tu pas pour l'épouser que sa guérison fut faite ?

-- Oui, ma foi, oui ! répondit Jack Ryan.

-- Eh bien, Jack, Nell est encore aveugle, et, avant d'en faire ma femme, je veux qu'elle sache bien que c'est moi, que ce sont les conditions de ma vie qu'elle préfère et accepte. Je veux que ses yeux se soient ouverts enfin à la lumière du jour !

-- Bien, Harry, bien, très bien ! s'écria Jack Ryan. Je te comprends à cette heure. Et à quelle époque l'opération ?...

-- Dans un mois, Jack, répondit Harry. Les yeux de Nell s'habituent peu à peu à la clarté de nos disques. C'est une préparation. Dans un mois, je l'espère, elle aura vu la terre et ses merveilles, le ciel et ses splendeurs ! Elle saura que la nature a donné au regard humain des horizons plus reculés que ceux d'une sombre houillère ! Elle verra que les limites de l'univers sont infinies ! >>

Mais, tandis qu'Harry se laissait ainsi entraîner par son imagination, Jack Ryan, quittant le palier, avait sauté sur l'échelon oscillant de l'appareil.

<< Eh ! Jack, cria Harry, où es-tu donc ?

-- Au-dessous de toi, répondit en riant le joyeux compère. Pendant que tu t'élevais dans l'infini, moi, je descends dans l'abîme !

-- Adieu, Jack ! répondit Harry, en se cramponnant lui-même à l'échelle remontante. Je te recommande de ne parler à personne de ce que je viens de te dire !

-- À personne ! cria Jack Ryan, mais à une condition pourtant...

-- Laquelle ?

-- C'est que je vous accompagnerai tous les deux pendant la première excursion que Nell fera à la surface du globe !

-- Oui, Jack, je te le promets >>, répondit Harry.

Une nouvelle pulsation de l'appareil mit encore un intervalle plus considérable entre les deux amis. Leur voix n'arrivait plus que très affaiblie de l'un à l'autre.

Et, cependant, Harry put encore entendre Jack crier :

<< Et lorsque Nell aura vu les étoiles, la lune et le soleil, sais-tu bien ce qu'elle leur préférera ?

-- Non, Jack !

-- Ce sera toi, mon camarade, toi encore, toi toujours ! >>

Et la voix de Jack Ryan s'éteignit enfin dans un dernier hurrah !

Cependant, Harry consacrait toutes ses heures inoccupées à l'éducation de Nell. Il lui avait appris à lire, à écrire, -- toutes choses dans lesquelles la jeune fille fit de rapides progrès. On eut dit qu'elle << savait >> d'instinct. Jamais intelligence plus vive ne triompha plus vite d'une aussi complète ignorance. C'était un étonnement pour ceux qui l'approchaient.

Simon et Madge se sentaient chaque jour plus étroitement liés à leur enfant d'adoption, dont le passé ne laissait pas de les préoccuper, cependant. Ils avaient bien reconnu la nature des sentiments d'Harry pour Nell, et cela ne leur déplaisait point.

On se rappelle que lors de sa première visite à l'ancien cottage, le vieil overman avait dit à l'ingénieur :

<< Pourquoi mon fils se marierait-il ? Quelle creature de la-haut conviendrait à un garçon dont la vie doit s'écouler dans les profondeurs d'une mine ! >>

Eh bien, ne semblait-il pas que la Providence lui eut envoyé la seule compagne qui put véritablement convenir à son fils ? N'était-ce pas la comme une faveur du Ciel ?

Aussi, le vieil overman se promettait-il bien que, si ce mariage se faisait, ce jour-là, il y aurait à Coal-city une fête qui ferait époque pour les mineurs de la Nouvelle-Aberfoyle.

Simon Ford ne savait pas si bien dire !

Il faut ajouter qu'un autre encore désirait non moins ardemment cette union de Nell et d'Harry. C'était l'ingénieur James Starr. Certes, le bonheur de ces deux jeunes gens, il le voulait par-dessus tout. Mais un mobile, d'un intérêt plus général, peut-être, le poussait aussi dans ce sens.

On le sait, James Starr avait conservé certaines appréhensions, bien que rien dans le présent ne les justifiait plus. Cependant, ce qui avait été pouvait être encore. Ce mystère de la nouvelle houillère, Nell était évidemment la seule à le connaître. Or, si l'avenir devait réserver de nouveaux dangers aux mineurs d'Aberfoyle, comment se mettre en garde contre de telles éventualités, sans en savoir au moins la cause ?

<< Nell n'a pas voulu parler, répétait souvent James Starr, mais ce qu'elle a tu jusqu'ici à tout autre, elle ne saurait le taire longtemps à son mari ! Le danger menacerait Harry comme il nous menacerait nous-mêmes. Donc, un mariage qui doit donner le bonheur aux époux et la sécurité à leurs amis, est un bon mariage, ou il ne s'en fera jamais ici-bas ! >>

Ainsi raisonnait, non sans quelque logique, l'ingenieur James Starr. Ce raisonnement, il le communiqua meme au vieux Simon, qui ne fut pas sans le gouter. Rien ne semblait donc devoir s'opposer a ce qu'Harry devint l'epoux de Nell.

Et qui donc l'aurait pu ? Harry et Nell s'aimaient. Les vieux parents ne revaient pas d'autre compagne pour leur fils. Les camarades d'Harry enviaient son bonheur, tout en reconnaissant qu'il lui etait bien du. La jeune fille ne relevait que d'elle-meme et n'avait d'autre consentement a obtenir que celui de son propre cœlig;ur.

Mais, si personne ne semblait pouvoir mettre obstacle a ce mariage, pourquoi, lorsque les disques electriques s'eteignaient a l'heure du repos, quand la nuit se faisait sur la cite ouvriere, lorsque les habitants de Coal-city avaient regagne leur cottage, pourquoi, de l'un des coins les plus sombres de la Nouvelle Aberfoyle, un etre mysterieux se glissait-il dans les tenebres ? Quel instinct guidait ce fantome a travers certaines galeries si etroites qu'on devait les croire impraticables ? Pourquoi cet etre enigmatique, dont les yeux percaient la plus profonde obscurite, venait-il en rampant sur le rivage du lac Malcolm ? Pourquoi se dirigeait-il si obstinement vers l'habitation de Simon Ford, et si prudemment aussi, qu'il avait jusqu'alors dejoue toute surveillance ? Pourquoi venait-il appuyer son oreille aux fenetres et essayait-il de surprendre des lambeaux de conversation a travers les volets du cottage ?

Et, lorsque certaines paroles arrivaient jusqu'a lui, pourquoi son poing se dressait-il pour menacer la tranquille demeure ? Pourquoi, enfin ces mots s'echappaient-ils de sa bouche, contractee par la colere :

<< Elle et lui ! Jamais ! >>

XVII

Un lever de soleil

Un mois apres -- c'etait le soir du 20 aout --, Simon Ford et Madge saluaient de leurs meilleurs << wishes >> quatre touristes qui s'appretaient a quitter le cottage.

James Starr, Harry et Jack Ryan allaient conduire Nell sur un sol que son pied n'avait jamais foule, dans cet eclatant milieu, dont ses regards ne connaissaient pas encore la lumiere.

L'excursion devait se prolonger pendant deux jours. James Starr, d'accord avec Harry, voulait qu'apres ces quarante-huit heures passees au-dehors, la jeune fille eut vu tout ce qu'elle n'avait pu voir dans la sombre houillere, c'est-a-dire les divers aspects du globe, comme si un panorama mouvant de villes, de plaines, de montagnes, de fleuves, de lacs, de golfes, de mers, se fut deroule devant ses yeux.

Or, dans cette portion de l'Ecosse, comprise entre Edimbourg et Glasgow, il semblait que la nature eut voulu précisément réunir ces merveilles terrestres, et, quant aux cieux, ils seraient la comme partout, avec leurs nuées changeantes, leur lune sereine ou voilée, leur soleil radieux, leur fourmillement d'étoiles.

L'excursion projetée avait donc été combinée de manière à satisfaire aux conditions de ce programme.

Simon Ford et Madge eussent été très heureux d'accompagner Nell; mais, on les connaît, ils ne quittaient pas volontiers le cottage, et, finalement, ils ne purent se résoudre à abandonner, même pour un jour, leur souterraine demeure.

James Starr allait là en observateur, en philosophe, très curieux, au point de vue psychologique, d'observer les naïves impressions de Nell, -- peut-être même de surprendre quelque peu des mystérieux événements auxquels son enfance avait été mêlée.

Harry, lui, se demandait, non sans appréhension, si une autre jeune fille que celle qu'il aimait et qu'il avait connue jusqu'alors, n'allait pas se révéler pendant cette rapide initiation aux choses du monde extérieur.

Quant à Jack Ryan, il était joyeux comme un pinson qui s'envole aux premiers rayons de soleil. Il espérait bien que sa contagieuse gaieté se communiquerait à ses compagnons de voyage. Ce serait une façon de payer sa bienvenue.

Nell était pensive et comme recueillie.

James Starr avait décidé, non sans raison, que le départ se ferait le soir. Mieux valait, en effet, que la jeune fille ne passât que par une gradation insensible des ténèbres de la nuit aux clartés du jour. Or, c'est le résultat qui serait obtenu, puisque, de minuit à midi, elle subirait ces phases successives d'ombre et de lumière, auxquelles son regard pourrait s'habituer peu à peu.

Au moment de quitter le cottage, Nell prit la main d'Harry, et lui dit :

<< Harry, est-il donc nécessaire que j'abandonne notre houillère, ne fut-ce que quelques jours ?

-- Oui, Nell, répondit le jeune homme, il le faut ! Il le faut pour toi et pour moi !

-- Cependant, Harry, reprit Nell, depuis que tu m'as recueillie, je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Tu m'as instruite. Cela ne suffit-il pas ? Que vais-je faire là-haut ? >>

Harry la regarda sans répondre. Les pensées qu'exprimait Nell étaient presque les siennes.

<< Ma fille, dit alors James Starr, je comprends ton hesitation, mais il est bon que tu viennes avec nous. Ceux que tu aimes t'accompagnent, et ils te rameneront. Que tu veuilles, ensuite, continuer de vivre dans la houillere, comme le vieux Simon, comme Madge, comme Harry, libre a toi ! Je ne doute pas qu'il en doive etre ainsi, et je t'approuve. Mais, au moins, tu pourras comparer ce que tu laisses avec ce que tu prends, et agir en toute liberte. viens donc !

-- Viens, ma chere Nell, dit Harry.

-- Harry, je suis prete a te suivre >>, repondit la jeune fille.

A neuf heures, le dernier train du tunnel entraînait Nell et ses compagnons a la surface du comte. vingt minutes apres, il les deposait a la gare ou se reliait le petit embranchement, detache du railway de Dumbarton a Stirling, qui desservait la Nouvelle Aberfoyle.

La nuit etait deja sombre. De l'horizon au zenith, quelques vapeurs peu compactes couraient encore dans les hauteurs du ciel, sous la pousse d'une brise de nord-ouest qui rafraichissait l'atmosphere. La journee avait ete belle. La nuit devait l'etre aussi.

Arrives a Stirling, Nell et ses compagnons, abandonnant le train, sortirent aussitot de la gare.

Devant eux, entre de grands arbres, se developpait une route qui conduisait aux rives du Forth.

La premiere impression physique qu'eprouva la jeune fille, fut celle de l'air pur que ses poumons aspirerent avidement.

<< Respire bien, Nell, dit James Starr, respire cet air charge de toutes les vivifiantes senteurs de la campagne !

-- Quelles sont ces grandes fumees qui courent au-dessus de notre tete ? demanda Nell.

-- Ce sont des nuages, repondit Harry, ce sont des vapeurs a demi condensees que le vent pousse dans l'ouest.

-- Ah ! fit Nell, que j'aimerais a me sentir emportee dans leur silencieux tourbillon ! -- Et quels sont ces points scintillants qui brillent a travers les déchirures des nuees ?

-- Ce sont les etoiles dont je t'ai parle, Nell. Autant de soleils, autant de centres de mondes, peut-etre semblables au notre ! >> Les constellations se dessinaient plus nettement alors sur le bleu-noir du firmament, que le vent purifiait peu a peu.

Nell regardait ces milliers d'etoiles brillantes qui fourmillaient au-dessus de sa tete.

<< Mais, dit-elle, si ce sont des soleils, comment mes yeux peuvent-ils

en supporter l'éclat ?

-- Ma fille, répondit James Starr, ce sont des soleils, en effet, mais des soleils qui gravitent à une distance énorme. Le plus rapproché de ces milliers d'étoiles, dont les rayons arrivent jusqu'à nous, c'est cette étoile de la Lyre, Wega, que tu vois la presque au zénith, et elle est encore à cinquante mille milliards de lieues. Son éclat ne peut donc affecter ton regard. Mais notre soleil se levera demain à trente-huit millions de lieues seulement, et aucun être humain ne peut le regarder fixement, car il est plus ardent qu'un foyer de fournaise. Mais viens, Nell, viens ! >>

On prit la route. James Starr tenait la jeune fille par la main. Harry marchait à son côté. Jack Ryan allait et venait comme eût fait un jeune chien, impatient de la lenteur de ses maîtres.

Le chemin était désert. Nell regardait la silhouette des grands arbres que le vent agitait dans l'ombre. Elle les eût volontiers pris pour quelques géants qui gesticulaient. Le bruissement de la brise dans les hautes branches, le profond silence pendant les accalmies, cette ligne d'horizon qui s'accusait plus nettement, lorsque la route coupait une plaine, tout l'impregnait de sentiments nouveaux et traçait en elle des impressions ineffaçables. Après avoir interrogé d'abord, Nell se taisait, et, d'un commun propos, ses compagnons respectaient son silence. Ils ne voulaient point influencer par leurs paroles l'imagination sensible de la jeune fille. Ils préféraient laisser les idées naître d'elles-mêmes en son esprit.

À onze heures et demie environ, la rive septentrionale du golfe de Forth était atteinte.

La, une barque, qui avait été frétée par James Starr, attendait. Elle devait, en quelques heures, les porter, ses compagnons et lui, jusqu'au port d'Édimbourg.

Nell vit l'eau brillante qui ondulait à ses pieds sous l'action du ressac et semblait constellée d'étoiles tremblotantes.

<< Est-ce un lac ? demanda-t-elle.

-- Non, répondit Harry, c'est un vaste golfe avec des eaux courantes, c'est l'embouchure d'un fleuve, c'est presque un bras de mer. Prends un peu de cette eau dans le creux de ta main, Nell, et tu verras qu'elle n'est pas douce comme celle du lac Malcolm. >>

La jeune fille se baissa, trempa sa main dans les premiers flots et la porta à ses lèvres.

<< Cette eau est salée, dit-elle.

-Oui, répondit Harry, la mer a reflue jusqu'ici, car la marée est pleine. Les trois quarts de notre globe sont recouverts de cette eau salée, dont tu viens de boire quelques gouttes !

-- Mais si l'eau des fleuves n'est que celle de la mer que leur versent les nuages, pourquoi est-elle douce ? demanda Nell.

-- Parce que l'eau se dessale en s'évaporant, répondit James Starr. Les nuages ne sont formés que par l'évaporation et renvoient sous forme de pluie cette eau douce à la mer.

-- Harry, Harry ! s'écria alors la jeune fille, quelle est cette lueur rougeâtre qui enflamme l'horizon ? Est-ce donc une forêt en feu ? >>

Et Nell montrait un point du ciel, au milieu des basses brumes qui se coloraient dans l'est.

<< Non, Nell, répondit Harry. C'est la lune à son lever.

-- Oui, la lune ! s'écria Jack Ryan, un superbe plateau d'argent que les génies célestes font circuler dans le firmament, et qui recueille toute une monnaie d'étoiles !

-- Vraiment, Jack ! répondit l'ingénieur en riant, je ne te connaissais pas ce penchant aux comparaisons hardies !

-- Eh ! monsieur Starr, ma comparaison est juste ! vous voyez bien que les étoiles disparaissent à mesure que la lune s'avance. Je suppose donc qu'elles tombent dedans !

-- C'est-à-dire, Jack, répondit l'ingénieur, que c'est la lune qui éteint par son éclat les étoiles de sixième grandeur, et voilà pourquoi celles-ci s'effacent sur son passage.

-- Que tout cela est beau ! répétait Nell, qui ne vivait plus que par le regard. Mais je croyais que la lune était toute ronde ?

-- Elle est ronde quand elle est pleine, répondit James Starr, c'est-à-dire lorsqu'elle se trouve en opposition avec le soleil. Mais, cette nuit, la lune entre dans son dernier quartier, elle est écornée déjà, et le plateau d'argent de notre ami Jack n'est plus qu'un plat à barbe !

-- Ah ! monsieur Starr, s'écria Jack Ryan, quelle indigne comparaison ! J'allais justement entonner ce couplet en l'honneur de la lune :

Astre des nuits qui dans ton cours

Viens caresser...

Mais non ! C'est maintenant impossible ! votre plat à barbe m'a coupé l'inspiration ! >>

Cependant, la lune montait peu à peu sur l'horizon. Devant elle s'évanouissaient les dernières vapeurs. Au zénith et dans l'ouest, les étoiles brillaient encore sur un fond noir que l'éclat lunaire allait graduellement palir. Nell contemplait en silence cet admirable spectacle, ses yeux supportaient sans fatigue cette douce lueur

argentee, mais sa main fremissait dans celle d'Harry et parlait pour elle.

<< Embarquons-nous, mes amis, dit James Starr. Il faut que nous ayons gravi les pentes de l'Arthur-Seat avant le lever du soleil ! >> La barque etait amarree a un pieu de la rive. Un marinier la gardait. Nell et ses compagnons y prirent place. La voile fut hissee et se gonfla sous la brise du nord-ouest.

Quelle nouvelle impression ressentit alors la jeune fille ! Elle avait navigue quelquefois sur les lacs de la Nouvelle-Aberfoyle, mais l'aviron, si doucement manie qu'il fut par la main d'Harry, trahissait toujours l'effort du rameur. Ici, pour la premiere fois, Nell se sentait entrainee avec un glissement presque aussi doux que celui du ballon a travers l'atmosphere. Le golfe etait uni comme un lac. A demi couchee a l'arriere, Nell se laissait aller a ce balancement. Par instants, en de certaines embardees, un rayon de lune filtrait jusqu'a la surface du Forth, et l'embarcation semblait courir sur une nappe d'argent toute scintillante. De petites ondulations chantaient le long du bordage. C'etait un ravissement.

Mais il arriva alors que les yeux de Nell se fermerent involontairement. Une sorte d'assoupissement passager la prit. Sa tete s'inclina sur la poitrine d'Harry, et elle s'endormit d'un tranquille sommeil.

Harry voulait la reveiller, afin qu'elle ne perdit rien des magnificences de cette belle nuit.

<< Laisse-la dormir, mon garcon, lui dit l'ingenieur. Deux heures de repos la prepareront mieux a supporter les impressions du jour. >>

A deux heures du matin, l'embarcation arrivait au pier de Granton. Nell se reveilla, des qu'elle toucha terre.

<< J'ai dormi ? demanda-t-elle.

-- Non, ma fille, repondit James Starr. Tu as simplement reve que tu dormais, voila tout. >>

La nuit etait tres claire alors. La lune, a mi-chemin de l'horizon au zenith, dispersait ses rayons a tous les points du ciel.

Le petit port de Granton ne contenait que deux ou trois bateaux de peche, que balancait doucement la houle du golfe. La brise calmissait aux approches du matin. L'atmosphere, nettooyee de brumes, promettait une de ces delicieuses journees d'aout que le voisinage de la mer rend plus belles encore. Une sorte de buee chaude se degageait de l'horizon, mais si fine, si transparente, que les premiers feux du soleil devaient la boire en un instant. La jeune fille put donc observer cet aspect de la mer, lorsqu'elle se confond avec l'extreme perimetre du ciel. La portee de sa vue s'en trouvait agrandie, mais son regard ne subissait pas cette impression particuliere que donne l'Ocean, lorsque la lumiere

semble en reculer les bornes a l'infini.

Harry prit la main de Nell. Tous deux suivirent James Starr et Jack Ryan qui s'avancaient par les rues desertes. Dans la pensee de Nell, ce faubourg de la capitale n'etait qu'un assemblage de maisons sombres, qui lui rappelait Coal-city, avec cette seule difference que sa voute etait plus elevee et scintillait de points brillants. Elle allait d'un pas leger, et jamais Harry n'etait oblige de ralentir le sien, par crainte de la fatiguer.

<< Tu n'es pas lasse ? lui demanda-t-il, apres une demi-heure de marche.

-- Non, repondit-elle. Mes pieds ne semblent meme pas toucher a la terre ! Ce ciel est si haut au-dessus de nous que j'ai l'envie de m'envoler, comme si j'avais des ailes !

-- Retiens-la ! s'ecria Jack Ryan. C'est qu'elle est bonne a garder, notre petite Nell ! Moi aussi, j'eprouve cet effet, lorsque je suis reste quelque temps sans sortir de la houillere !

-- Cela est du, dit James Starr, a ce que nous ne nous sentons plus ecrases par la voute de schiste qui recouvre Coal-city ! Il semble alors que le firmament soit comme un profond abime dans lequel on est tente de s'elancer. -- N'est-ce pas ce que tu ressens, Nell ?

-- Oui, monsieur Starr, repondit la jeune fille, c'est bien cela. J'eprouve comme une sorte de vertige !

-- Tu t'y feras, Nell, repondit Harry. Tu te feras a cette immensite du monde exterieur, et peut-etre oublieras-tu alors notre sombre houillere !

-- Jamais, Harry ! >> repondit Nell.

Et elle appuya sa main sur ses yeux, comme si elle eut voulu refaire dans son esprit le souvenir de tout ce qu'elle venait de quitter.

Entre les maisons endormies de la ville, James Starr et ses compagnons traverserent Leith-Walk. Ils contournerent Calton Hill, ou se dressaient dans la penombre l'Observatoire et le monument de Nelson. Ils suivirent la rue du Regent, franchirent un pont, et arriverent par un leger detour a l'extremite de la Canongate.

Aucun mouvement ne se faisait encore dans la ville. Deux heures sonnaient au clocher gothique de Canongate-Church.

En cet endroit, Nell s'arreta.

<< Quelle est cette masse confuse ? demanda-t-elle en montrant un edifice isole qui s'elevait au fond d'une petite place.

-- Cette masse, Nell, repondit James Starr, c'est le palais des anciens souverains de l'Ecosse, Holyrood, ou se sont accomplis tant

d'événements funebres ! La, l'historien pourrait évoquer bien des ombres royales, depuis l'ombre de l'infortunée Marie Stuart jusqu'à celle du vieux roi français Charles X ! Et pourtant, malgré ces funebres souvenirs, lorsque le jour sera venu, Nell, tu ne trouveras pas à cette résidence un aspect trop lugubre ! Avec ses quatre grosses tours crénelées, Holyrood ne ressemble pas mal à quelque château de plaisance, auquel le bon plaisir de son propriétaire a conservé son caractère féodal ! -- Mais continuons notre marche. Là, dans l'enceinte même de l'ancienne abbaye d'Holyrood, se dressent ces roches superbes de Salisbury que domine l'Arthur-Seat. C'est là que nous monterons. C'est à sa cime, Nell, que tes yeux verront le soleil apparaître au-dessus de l'horizon de mer. >>

Ils entrèrent dans le Parc du Roi. Puis, s'élevant graduellement, ils traversèrent Victoria-Drive, magnifique route circulaire, praticable aux voitures, que Walter Scott se félicita d'avoir obtenue avec quelques lignes de roman.

L'Arthur-Seat n'est, à vrai dire, qu'une colline haute de sept cent cinquante pieds, dont la tête isolée domine les hauteurs environnantes. En moins d'une demi-heure, par un sentier tournant qui en rendait l'ascension facile, James Starr et ses compagnons atteignirent le crâne de ce lion auquel ressemble l'Arthur Seat, lorsqu'on l'observe du côté de l'ouest.

Là, tous quatre s'assirent, et James Starr, toujours riche de citations empruntées au grand romancier écossais, se borna à dire :

<< Voici ce qu'a écrit Walter Scott, au huit de la _Prison d'Edimbourg_ :

<< Si j'avais à choisir un lieu d'où l'on put voir le mieux possible le lever et le coucher du soleil, ce serait cet endroit même. >>

<< Attends donc, Nell. Le soleil ne va pas tarder à paraître, et, pour la première fois, tu pourras le contempler dans toute sa splendeur. >>

Les regards de la jeune fille étaient alors tournés vers l'est. Harry, placé près d'elle, l'observait avec une anxieuse attention. N'allait-elle pas être trop vivement impressionnée par les premiers rayons du jour ? Tous demeurèrent silencieux. Jack Ryan lui-même se tut.

Déjà une petite ligne pâle, nuancée de rose, se dessinait au-dessus de l'horizon sur un fond de brumes légères. Un reste de vapeurs, égérées au Zenith, fut attaqué par le premier trait de lumière. Au pied d'Arthur-Seat, dans le calme absolu de la nuit, Edimbourg, assoupie encore, apparaissait confusément. Quelques points lumineux piquaient çà et là l'obscurité. C'étaient les étoiles matinales qu'allumaient les gens de la vieille ville. En arrière, dans l'ouest, l'horizon, coupé de silhouettes capricieuses, bornait une région accidentée de pics, auxquels chaque rayon solaire allait mettre une aigrette de feu.

Cependant, le périmètre de la mer se traçait plus vivement vers l'est. La gamme des couleurs se disposait peu à peu suivant l'ordre que donne

le spectre solaire. Le rouge des premières brumes allait par dégradation jusqu'au violet du zénith. De seconde en seconde, la palette prenait plus de vigueur : le rose devenait rouge, le rouge devenait feu. Le jour se faisait au point d'intersection que l'arc diurne allait fixer sur la circonférence de la mer.

En ce moment, les regards de Nell couraient du pied de la colline jusqu'à la ville, dont les quartiers commençaient à se détacher par groupes. De hauts monuments, quelques clochers aigus émergeaient çà et là, et leurs lineaments se profilaient alors avec plus de netteté. Il se répandait comme une sorte de lumière cendrée dans l'espace. Enfin, un premier rayon atteignit l'œil de la jeune fille. C'était ce rayon vert, qui, soir ou matin, se dégage de la mer, lorsque l'horizon est pur.

Une demi-minute plus tard, Nell se redressait et tendait la main vers un point qui dominait les quartiers de la nouvelle ville.

<< Un feu ! dit-elle.

-- Non, Nell, répondit Harry, ce n'est pas un feu. C'est une touche d'or que le soleil pose au sommet du monument de Walter Scott ! >>

Et, en effet, l'extrême pointe du clocheton, haut de deux cents pieds, brillait comme un phare de premier ordre.

Le jour était fait. Le soleil déborda. Son disque semblait encore humide, comme s'il fut réellement sorti des eaux de la mer. D'abord élargi par la réfraction, il se retrecit peu à peu, de manière à prendre la forme circulaire. Son éclat, bientôt insoutenable, était celui d'une bouche de fournaise qui eût troué le ciel.

Nell dut presque aussitôt fermer les yeux. Sur leurs paupières, trop minces, il lui fallut même appliquer ses doigts, serrés étroitement.

Harry voulait qu'elle se retournât vers l'horizon opposé.

<< Non, Harry, dit-elle. Il faut que mes yeux s'habituent à voir ce que savent voir tes yeux ! >>

À travers la paume de ses mains, Nell percevait encore une lueur rose, qui blanchissait à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. Son regard s'y faisait graduellement. Puis, ses paupières se soulevèrent, et ses yeux s'impregnèrent enfin de la lumière du jour.

La pieuse enfant tomba à genoux, s'écriant :

<< Mon Dieu, que votre monde est beau ! >>

La jeune fille baissa les yeux alors et regarda. À ses pieds se déroulait le panorama d'Édimbourg : les quartiers neufs et bien alignés de la nouvelle ville, l'amas confus des maisons et le réseau bizarre des rues de l'Auld-Recky. Deux hauteurs dominaient cet ensemble, le

chateau accroche a son rocher de basalte et Calton Hill, portant sur sa croupe arrondie les ruines modernes d'un monument grec. De magnifiques routes plantees rayonnaient de la capitale a la campagne. Au nord, un bras de mer, le golfe de Forth, entaillait profondement la cote, sur laquelle s'ouvrait le port de Leith. Au-dessus, en troisieme plan, se developpait l'harmonieux littoral du comte de Fife. Une voie, droite comme celle du Piree, reliait a la mer cette Athenes du Nord. Vers l'ouest s'allongeaient les belles plages de Newhaven et de Porto-Bello, dont le sable teignait en jaune les premieres lames du ressac. Au large, quelques chaloupes animaient les eaux du golfe, et deux ou trois steamers empanachaient le ciel d'un cone de fumee noire. Puis, au-dela, verdoyait l'immense campagne. De modestes collines bossuaient ca et la la plaine. Au nord, les Lomond-Hills, dans l'ouest, le Ben-Lomond et le Ben-Ledi reverberaient les rayons solaires, comme si des glaces eternelles en eussent tapisse les cimes.

Nell ne pouvait parler. Ses levres ne murmuraient que des mots vagues. Ses bras fremissaient. Sa tete etait prise de vertiges. Un instant, ses forces l'abandonnerent. Dans cet air si pur, devant ce spectacle sublime, elle se sentit tout a coup faiblir, et tomba sans connaissance dans les bras d'Harry, prêts a la recevoir.

Cette jeune fille, dont la vie s'etait ecoulee jusqu'alors dans les entrailles du massif terrestre, avait enfin contemple ce qui constitue presque tout l'univers, tel que l'ont fait le Createur et l'homme. Ses regards, apres avoir plane sur la ville et sur la campagne, venaient de s'etendre, pour la premiere fois, sur l'immensite de la mer et l'infini du ciel.

XVIII

Du lac Lomond au lac Katrine

Harry portant Nell dans ses bras, suivi de James Starr et de Jack Ryan, redescendit les pentes d'Arthur-Seat. Apres quelques heures de repos et un dejeuner reconfortant qui fut pris a Lambret's-Hotel, on songea a completer l'excursion par une promenade a travers le pays des lacs.

Nell avait recouvre ses forces. Ses yeux pouvaient desormais s'ouvrir tout grands a la lumiere, et ses poumons aspirer largement cet air vivifiant et salubre. Le vert des arbres, la nuance variee des plantes, l'azur du ciel, avaient deploye devant ses regards la gamme des couleurs.

Le train qu'ils prirent a General railway station, conduisit Nell et ses compagnons a Glasgow. La, du dernier pont jete sur la Clyde, ils purent admirer le curieux mouvement maritime du fleuve. Puis, ils passerent la nuit a Comrie's Royal-hotel.

Le lendemain, de la gare d'« Edimbourg and Glasgow railway », le train devait les conduire rapidement, par Dumbarton et Balloch, a l'extremite meridionale du lac Lomond.

<< C'est la le pays de Rob Roy et de Fergus Mac Gregor ! s'ecria James Starr, le territoire si poetiquement celebre par Walter Scott ! -- Tu ne connais pas ce pays, Jack ?

-- Je le connais par ses chansons, monsieur Starr, repondit Jack Ryan, et, lorsqu'un pays a ete si bien chante, il doit etre superbe !

-- Il l'est, en effet, s'ecria l'ingenieur, et notre chere Nell en conservera le meilleur souvenir !

-- Avec un guide tel que vous, monsieur Starr, repondit Harry, ce sera double profit, car vous nous raconterez l'histoire du pays pendant que nous le regarderons.

-- Oui, Harry, dit l'ingenieur, autant que ma memoire me le permettra, mais a une condition, cependant : c'est que le joyeux Jack me viendra en aide ! Lorsque je serai fatigue de raconter, il chantera !

-- Il ne faudra pas me le dire deux fois >>, repliqua Jack Ryan en lançant une note vibrante, comme s'il eut voulu monter son gosier au _la_ du diapason.

Par le railway de Glasgow a Balloch, entre la metropole commerciale de l'Ecosse et l'extremite meridionale du lac Lomond, on ne compte qu'une vingtaine de milles.

Le train passa par Dumbarton, bourg royal et chef-lieu de comte, dont le chateau, toujours fortifie, conformement au traite de l'Union, est pittoresquement campe sur les deux pics d'un gros rocher de basalte.

Dumbarton est situe au confluent de la Clyde et de la Leven. A ce propos, James Starr raconta quelques particularites de l'aventureuse histoire de Marie Stuart. En effet, ce fut de ce bourg qu'elle partit pour aller epouser Francois II et devenir reine de France. La aussi, apres 1815, le ministere anglais medita d'interner Napoleon; mais le choix de Sainte-Helene prevalut, et voila pourquoi le prisonnier de l'Angleterre alla mourir sur un roc de l'Atlantique, pour le plus grand profit de la legendaire memoire.

Bientot, le train s'arreta a Balloch, pres d'une estacade en bois qui descendait au niveau du lac.

Un bateau a vapeur, le _Sinclair_, attendait les touristes qui font l'excursion des lacs. Nell et ses compagnons s'y embarquerent, apres avoir pris leur billet pour Inversnaid, a l'extremite nord du lac Lomond.

La journee commencait par un beau soleil, bien degage de ces brumes britanniques, dont il se voile le plus ordinairement. Aucun detail de ce paysage, qui allait se derouler sur un parcours de trente milles, ne devait echapper aux voyageurs du _Sinclair_. Nell, assise a l'arriere entre James Starr et Harry, aspirait par tous ses sens la poesie superbe, dont cette belle nature ecossaise est si largement empreinte.

Jack Ryan allait et venait sur le pont du _Sinclair_, interrogeant sans cesse l'ingenieur, qui, cependant, n'avait pas besoin d'etre interroge. A mesure que ce pays de Rob Roy se developpait a ses regards, il le decrivait en admirateur enthousiaste.

Dans les premieres eaux du lac Lomond, apparurent d'abord de nombreuses petites iles ou ilots. C'etait comme un semis. Le _Sinclair_ cotoyait leurs rives escarpees, et, dans l'entre-deux des iles, se dessinaient, tantot une vallee solitaire, tantot une gorge sauvage, herissee de rocs abrupts.

<< Nell, dit James Starr, chacun de ces ilots a sa legende, et peut-etre sa chanson, aussi bien que les monts qui encadrent le lac. On peut dire, sans trop de pretention, que l'histoire de cette contree est ecrite avec ces caracteres gigantesques d'iles et de montagnes.

-- Savez-vous, monsieur Starr, dit Harry, ce que me rappelle cette partie du lac Lomond ?

-- Que te rappelle-t-elle, Harry ?

-- Les mille iles du lac Ontario, si admirablement decrites par Cooper. Tu dois etre comme moi frappee de cette ressemblance, ma chere Nell, car, il y a quelques jours, je t'ai lu ce roman qu'on a pu justement nommer le chef-d'oeuvre de l'auteur americain.

-- En effet, Harry, repondit la jeune fille, c'est le meme aspect, et le _Sinclair_ se glisse entre ces iles, comme faisait au lac Ontario le cutter de Jasper Eau-douce !

-- Eh bien, reprit l'ingenieur, cela prouve que les deux sites meritaient d'etre egalement chantes par deux poetes ! Je ne connais pas ces mille iles de l'Ontario, Harry, mais je doute que l'aspect en soit plus varie que celui de cet archipel du Lomond. Regardez ce paysage ! voici l'ile Murray, avec son vieux fort Lennox, ou resida la vieille duchesse d'Albany, apres la mort de son pere, de son epoux, de ses deux fils, decapites par ordre de Jacques Ier. Voici l'ile Clar, l'ile Cro, l'ile Torr, les unes rocheuses, sauvages, sans apparence de vegetation, les autres, montrant leur croupe verte et arrondie. Ici, des melezes et des bouleaux. La, des champs de bruyeres jaunes et dessechees. En verite ! j'ai quelque peine a croire que les mille iles du lac Ontario offrent une telle variete de sites !

-- Quel est ce petit port ? demanda Nell, qui s'etait retournee vers la rive orientale du lac.

-- C'est Balmaha, qui forme l'entree des Highlands, repondit James Starr. La commencent nos hautes terres d'Ecosse. Les ruines que tu apercois, Nell, sont celles d'un ancien couvent de femmes, et ces tombes eparses renferment divers membres de la famille des Mac Gregor, dont le nom est encore celebre dans toute la contree.

-- Celebre par le sang que cette famille a repandu et fait repandre !
fit observer Harry.

-- Tu as raison, repondit James Starr, et il faut bien avouer que la
celebrite, due aux batailles, est encore la plus retentissante. Ils
vont loin a travers les ages ces recits de combats...

-- Et ils se perpetuent par les chansons >>, ajouta Jack Ryan.

Et, a l'appui de son dire, le brave garçon entonna le premier couplet
d'un vieux chant de guerre, qui relatait les exploits d'Alexandre Mac
Gregor, du glen Srae, contre sir Humphry Colquhour, de Luss.

Nell ecoutait, mais, de ces recits de combats, elle ne recevait qu'une
impression triste. Pourquoi tant de sang verse sur ces plaines que la
jeune fille trouvait immenses, la ou la place, cependant, ne devait
manquer a personne ?

Les rives du lac, qui mesurent de trois a quatre milles, tendaient a se
rapprocher aux abords du petit port de Luss. Nell put apercevoir un
instant la vieille tour de l'ancien chateau. Puis, le _Sinclair_ remit
le cap au nord, et aux yeux des touristes se montra le Ben Lomond, qui
s'eleve a pres de trois mille pieds au-dessus du niveau du lac.

<< L'admirable montagne ! s'ecria Nell, et, de son sommet, que la vue
doit etre belle !

-- Oui, Nell, repondit James Starr. Regarde comme cette cime se degage
fierement de la corbeille de chenes, de bouleaux, de melezes, qui
tapissent la zone inferieure du mont ! De la, on apercoit les deux
tiers de notre vieille Caledonie. C'est ici que le clan de Mac Gregor
faisait sa residence habituelle, sur la partie orientale du lac. Non
loin, les querelles des Jacobites et des Hanovriens ont plus d'une fois
ensanglante ces gorges desolees. La, pendant les belles nuits, se leve
cette pale lune, que les vieux recits nomment << la lanterne de Mac
Farlane >>. La, les echos repetent encore les noms imperissables de Rob
Roy et de Mac Gregor Campbell ! >>

Le Ben Lomond, dernier pic de la chaine des Grampians, merite vraiment
d'avoir ete celebre par le grand romancier ecossais. Ainsi que le fit
observer James Starr, il existe de plus hautes montagnes, dont la cime
revet des neiges eternelles, mais il n'en est peut-etre pas de plus
poetique en aucun coin du monde.

<< Et, ajouta-t-il, quand je pense que ce Ben Lomond appartient tout
entier au duc de Montrose ! Sa Grace possede une montagne comme un
bourgeois de Londres possede un boulingrin dans son jardin. >>

Pendant ce temps, le _Sinclair_ arrivait au village de Tarbet, sur la
rive opposee du lac, ou il deposa les voyageurs qui se rendaient a
Inverary. De cet endroit, le Ben Lomond apparaissait dans toute sa
beaute. Ses flancs, zebres par le lit des torrents, miroitaient comme
des plaques d'argent en fusion.

A mesure que le _Sinclair_ longeait la base de la montagne, le pays devenait de plus en plus abrupt. A peine, ca et la, des arbres isolés, entre autres quelques-uns de ces saules, dont les baguettes servaient autrefois à pendre les gens de petite condition.

<< Pour économiser le chanvre >>, fit observer James Starr.

Le lac, cependant, se retrecissait en s'allongeant vers le nord. Les montagnes latérales l'enserraient plus étroitement. Le bateau à vapeur longea encore quelques îles et îlots, Inveruglas, Eilad Whou, ou se dressaient les vestiges d'une forteresse qui appartenait aux Mac Farlane. Enfin les deux rives se rejoignirent, et le _Sinclair_ s'arrêta à la station d'Inverslaid.

La, pendant qu'on préparait leur déjeuner, Nell et ses compagnons allèrent visiter, près du lieu de débarquement, un torrent qui se précipitait dans le lac d'une assez grande hauteur. Il paraissait avoir été planté là comme un décor, pour le plaisir des touristes. Un pont tremblant sautait par-dessus les eaux tumultueuses, au milieu d'une poussière liquide. De cet endroit, le regard embrassait une grande partie du Lomond, et le _Sinclair_ ne paraissait plus être qu'un point à sa surface.

Le déjeuner achevé, il s'agissait de se rendre au lac Katrine. Plusieurs voitures, aux armes de la famille Breadalbane -- cette famille qui assurait autrefois le bois et l'eau à Rob Roy fugitif -- étaient à la disposition des voyageurs et leur offraient tout ce confort qui distingue la carrosserie anglaise.

Harry installa Nell sur l'imperiale, conformément à la mode du jour. Ses compagnons et lui prirent place auprès d'elle. Un magnifique cocher, à livrée rouge, réunit dans sa main gauche les guides de ses quatre chevaux, et l'attelage commença à gravir le flanc de la montagne, en cotoyant le lit sinueux du torrent.

La route était fort escarpée. À mesure qu'elle s'élevait, la forme des cimes environnantes semblait se modifier. On voyait grandir superbement toute la chaîne de la rive opposée du lac et les sommets d'Arroquhar, dominant la vallée d'Inveruglas. À gauche pointait le Ben Lomond, qui découvrait ainsi le brusque escarpement de son flanc septentrional.

Le pays compris entre le lac Lomond et le lac Katrine présentait un aspect sauvage. La vallée commençait par des défilés étroits qui aboutissaient au glen d'Aberfoyle. Ce nom rappela douloureusement à la jeune fille ces abîmes remplis d'épouvante, au fond desquels s'était écoulée son enfance. Aussi James Starr s'empressa-t-il de la distraire par ses récits.

La contrée y prêtait, d'ailleurs. C'est sur les bords du petit lac d'Ard que se sont accomplis les principaux événements de la vie de Rob Roy. Là se dressaient des roches calcaires d'un aspect sinistre, entremêlées de cailloux, que l'action du temps et de l'atmosphère avait

durcis comme du ciment. De miserables huttes, semblables a des tanieres -- de celles qu'on appelle << bourrochs >> --, gisaient au milieu des bergeries en ruine. On n'eut pu dire si elles etaient habitees par des creatures humaines ou des betes sauvages. Quelques marmots, aux cheveux deja decolores par l'interperie du climat, regardaient passer les voitures avec de grands yeux ebahis.

<< Voila bien, dit James Starr, ce que l'on peut plus particulierement appeler le pays de Rob Roy. C'est ici que l'excellent bailli Nichol Jarvie, digne fils de son pere le diacre, fut saisi par la milice du comte de Lennox. C'est a cet endroit meme qu'il resta suspendu par le fond de sa culotte, heureusement faite d'un bon drap d'Ecosse, et non de ces camelots legers de France ! Non loin des sources du Forth, qu'alimentent les torrents du Ben Lomond, se voit encore le gue que franchit le heros pour echapper aux soldats du duc de Montrose. Ah ! s'il avait connu les sombres retraites de notre houillere, il aurait pu y defier toutes les recherches ! vous le voyez, mes amis, on ne peut faire un pas dans cette contree, merveilleuse a tant de titres, sans rencontrer ces souvenirs du passe dont s'est inspire Walter Scott, lorsqu'il a paraphrase en strophes magnifiques l'appel aux armes du clan des Mac Gregor !

-- Tout cela est bien dit, monsieur Starr, repliqua Jack Ryan, mais, s'il est vrai que Nichol Jarvie resta suspendu par le fond de sa culotte, que devient notre proverbe : << Bien malin celui qui pourra jamais prendre la culotte d'un Ecosais ? >>

-- Ma foi, Jack, tu as raison, repondit en riant James Starr, et cela prouve tout simplement que, ce jour-la, notre bailli n'etait pas vetu a la mode de ses ancetres !

-- Il eut tort, monsieur Starr !

-- Je n'en disconviens pas, Jack ! >>

L'attelage, apres avoir gravi les abruptes rives du torrent, redescendit dans une vallee sans arbres, sans eaux, uniquement couverte d'une maigre bruyere. En certains endroits, quelques tas de pierres s'elevaient en pyramides.

<< Ce sont des cairns, dit James Starr. Chaque passant, autrefois, devait y apporter une pierre, pour honorer le heros couche sous ces tombes. De la est venu le dicton gaelique : << Malheur a qui passe devant un cairn sans y deposer la pierre du dernier salut ! >> Si les fils avaient conserve la foi de leurs peres, ces amas de pierres seraient maintenant des collines. En verite, dans cette contree, tout contribue a developper cette poesie naturelle innee au cœur des montagnards ! Il en est ainsi de tous les pays de montagne. L'imagination y est surexcitee par ces merveilles, et, si les Grecs eussent habite un pays de plaines, ils n'auraient jamais invente la mythologie antique ! >>

Pendant ces discours et bien d'autres, la voiture s'enfoncait dans les

defiles d'une vallee étroite, qui eut été tres propice aux ebats des bawnies familiers de la grande Meg Merillies. Le petit lac d'Arklet fut laisse sur la gauche, et une route a pente raide se presenta, qui conduisait a l'auberge de Stronachlacar, sur la rive du lac Katrine.

La, au musoir d'une legere estacade, se balançait un petit steam-boat, qui portait naturellement le nom de _Rob-Roy_. Les voyageurs s'y embarquerent aussitot : il allait partir.

Le lac Katrine ne mesure que dix milles de longueur, sur une largeur qui ne depasse jamais deux milles. Les premieres collines du littoral sont encore empreintes d'un grand caractere.

<< Voila donc ce lac, s'ecria James Starr, que l'on a justement compare a une longue anguille ! On affirme qu'il ne gele jamais. Je n'en sais rien, mais ce qu'il ne faut point oublier, c'est qu'il a servi de theatre aux exploits de la _Dame du lac_. Je suis certain que, si notre ami Jack regardait bien, il verrait glisser encore a sa surface l'ombre legere de la belle Helene Douglas !

-- Certainement, monsieur Starr, repondit Jack Ryan, et pourquoi ne la verrais-je point ? Pourquoi cette jolie femme ne serait elle pas aussi visible sur les eaux du lac Katrine, que le sont les lutins de la houillere sur les eaux du lac Malcolm ? >>

En cet instant, les sons clairs d'une cornemuse se firent entendre a l'arriere du _Rob-Roy_.

La, un Highlander en costume national preludait, sur son << bag-pipe >> a trois bourdons, dont le plus gros sonnait le _sol_, le second le _si_, et le plus petit l'octave du gros. Quant au chalumeau, perce de huit trous, il donnait une gamme de _sol_ majeur dont le _fa_ etait naturel.

Le refrain du Highlander etait un chant simple, doux et naif. On peut croire, veritablement, que ces melodies nationales n'ont été composees par personne, qu'elles sont un melange naturel du souffle de la brise, du murmure des eaux, du bruissement des feuilles. La forme du refrain, qui revenait a intervalles reguliers, etait bizarre. Sa phrase se composait de trois mesures a deux temps, et d'une mesure a trois temps, finissant sur le temps faible. Contrairement aux chants de la vieille epoque, il etait en majeur, et l'on eut pu l'ecrire comme suit, dans ce langage chiffre qui donne, non les notes, mais les intervalles des tons :

5 | 1.2 | 3525 | 1.765 | 22.22

...

1.2 | 3525 | 1.765 | 11.11

...

Un homme veritablement heureux alors, ce fut Jack Ryan. Ce chant des lacs d'Ecosse, il le savait. Aussi, pendant que le Highlander l'accompagnait sur sa cornemuse, il chanta de sa voix sonore un hymne,

consacre aux poetiques legendes de la vieille Caledonie :

Beaux lacs aux ondes dormantes,
Gardez a jamais
Vos legendes charmantes,
Beaux lacs ecossais !

Sur vos bords on trouve la trace
De ces heros tant regrettes,
Ces descendants de noble race,
Que notre Walter a chantes !
Voici la tour ou les sorcieres
Preparaient leur repas frugal;
La, les vastes champs de bruyeres,
Ou revient l'ombre de Fingal.

Ici passent dans la nuit sombre
Les folles danses des lutins.
La, sinistre, apparait dans l'ombre
La face des vieux Puritains !
Et parmi les rochers sauvages,
Le soir, on peut surprendre encore
Waverley, qui, vers vos rivages,
Entraine Flora Mac Ivor !

La Dame du Lac vient sans doute
Errer la sur son palefroi,
Et Diana, non loin, ecoute
Resonner le cor de Rob Roy !
N'a-t-on pas entendu naguere
Fergus au milieu de ses clans,
Entonnant ses pibrochs de guerre,
Reveiller l'echo des Highlands

Si loin de vous, lacs poetiques,
Que le destin mene nos pas,
Ravins, rochers, grottes antiques,
Nos yeux ne vous oublieront pas !
O vision trop tot finie,
Vers nous ne peux-tu revenir
A toi, vieille Caledonie,
A toi, tout notre souvenir !

Beaux lacs aux ondes dormantes,
Gardez a jamais
Vos legendes charmantes,
Beaux lacs ecossais !

Il etait trois heures du soir. Les rives occidentales du lac Katrine, moins accidentees, se detachaient alors dans le double cadre du Ben An et du Ben venue. Deja, a un demi-mille, se dessinait l'etroit bassin, au fond duquel le _Rob-Roy_ allait debarquer les voyageurs, qui se rendaient a Stirling par Callander.

Nell était comme épuisée par la tension continue de son esprit. Un seul mot sortait de ses lèvres : << Mon Dieu ! mon Dieu ! >> chaque fois qu'un nouveau sujet d'admiration s'offrait à sa vue. Il lui fallait quelques heures de repos, ne fut-ce que pour fixer plus durablement le souvenir de tant de merveilles.

A ce moment, Harry avait repris sa main. Il regarda la jeune fille avec émotion et lui dit :

<< Nell, ma chère Nell, bientôt nous serons rentrés dans notre sombre domaine ! Ne regretteras-tu rien de ce que tu as vu pendant ces quelques heures passées à la pleine lumière du jour ?

-- Non, Harry, répondit la jeune fille. Je me souviendrai, mais c'est avec bonheur que je rentrerai avec toi dans notre bien-aimée houillère.

-- Nell, demanda Harry d'une voix dont il voulait en vain contenir l'émotion, veux-tu qu'un lien sacré nous unisse à jamais devant Dieu et devant les hommes ? veux-tu de moi pour époux ?

-- Je le veux, Harry, répondit Nell, en le regardant de ses yeux si purs, je le veux, si tu crois que je puisse suffire à ta vie... >> Nell n'avait pas achevé cette phrase, dans laquelle se resumait tout l'avenir d'Harry, qu'un inexplicable phénomène se produisait.

Le _Rob-Roy_, bien qu'il fut encore à un demi-mille de la rive, éprouvait un choc brusque. Sa quille venait de heurter le fond du lac, et sa machine, malgré tous ses efforts, ne put l'en arracher.

Et si cet accident était arrivé, c'est que, dans sa portion orientale, le lac Katrine venait de se vider presque subitement, comme si une immense fissure se fut ouverte sous son lit. En quelques secondes, il s'était asséché, ainsi qu'un littoral au plus bas d'une grande marée d'équinoxe. Presque tout son contenu avait fui à travers les entrailles du sol.

<< Mes amis, s'était écrié James Starr, comme si la cause du phénomène se fut soudain révélée à son esprit, Dieu sauve la Nouvelle-Aberfoyle ! >>

XIX

Une dernière menace

Ce jour-là, dans la Nouvelle-Aberfoyle, les travaux s'accomplissaient d'une façon régulière. On entendait au loin le fracas des cartouches de dynamite, faisant éclater le filon carbonifère. Ici, c'étaient les coups de pic et de pince qui provoquaient l'abatage du charbon; là, le grincement des perforatrices, dont les fleurets trouaient les failles de grès ou de schiste. Il se faisait de longs bruits caverneux. L'air aspire par les machines fusait à travers les galeries d'aération. Les portes de bois se refermaient brusquement sous ces violentes poussées.

Dans les tunnels inferieurs, les trains de wagonnets, mus mecaniquement, passaient avec une vitesse de quinze milles a l'heure, et les timbres automatiques prevenaient les ouvriers de se blottir dans les refuges. Les cages montaient et descendaient sans relache, halees par les enormes tambours des machines installees a la surface du sol. Les disques, poussees a plein feu, eclairaient vivement Coal-city.

L'exploitation etait donc conduite avec la plus grande activite. Le filon s'egrenait dans les wagonnets, qui venaient par centaines se vider dans les bennes, au fond des puits d'extraction. Pendant qu'une partie des mineurs se reposait apres les travaux nocturnes, les equipes de jour travaillaient sans perdre une heure.

Simon Ford et Madge, leur diner termine, s'etaient installes dans la cour du cottage. Le vieil overman faisait sa sieste accoutumee. Il fumait sa pipe bourree d'excellent tabac de France. Lorsque les deux epoux causaient, c'etait pour parler de Nell, de leur garcon, de James Starr, de cette excursion a la surface de la terre. Ou etaient-ils ? Que faisaient-ils en ce moment ? Comment, sans eprouver la nostalgie de la houillere, pouvaient-ils rester si longtemps au-dehors ?

En ce moment, un mugissement d'une violence extraordinaire se fit soudain entendre. C'etait a croire qu'une enorme cataracte se precipitait dans la houillere.

Simon Ford et Madge s'etaient leves brusquement.

Presque aussitot les eaux du lac Malcolm se gonflerent. Une haute vague, deferlant comme une lame de mascaret, envahit la rive et vint se briser contre le mur du cottage.

Simon Ford, saisissant Madge, l'avait rapidement entrainee au premier etage de l'habitation.

En meme temps, des cris s'elevaient de toutes parts dans Coalcity, menacee par cette inondation subite. Ses habitants cherchaient refuge jusque sur les hautes roches schisteuses, qui formaient le littoral du lac.

La terreur etait au comble. Deja quelques familles de mineurs, a demi affolees, se precipitaient vers le tunnel, pour gagner les etages superieurs. On pouvait craindre que la mer n'eut fait irruption dans la houillere, dont les galeries s'enfoncaient jusque sous le canal du Nord. La crypte, si vaste qu'elle fut, aurait ete entierement noyee. Pas un des habitants de la Nouvelle-Aberfoyle n'eut echappe a la mort.

Mais, au moment ou les premiers fuyards atteignaient l'orifice du tunnel, ils se trouverent en face de Simon Ford, qui avait aussitot quitte le cottage.

<< Arretez, arretez, mes amis ! leur cria le vieil overman. Si notre cite devait etre envahie, l'inondation courrait plus vite que vous, et personne ne lui echapperait ! Mais les eaux ne croissent plus ! Tout

danger parait etre ecarte.

-- Et nos compagnons qui sont occupes aux travaux du fond ? s'ecrierent quelques-uns des mineurs.

-- Il n'y a rien a craindre pour eux, repondit Simon Ford.
L'exploitation se fait a un etage superieur au lit du lac ! >>

Les faits devaient donner raison au vieil overman. L'envahissement de l'eau s'etait produit subitement; mais, reparti a l'etage inferieur de la vaste houillere, il n'avait eu d'autre effet que de surelever de quelques pieds le niveau du lac Malcolm. Coal-city n'etait donc pas compromise, et l'on pouvait esperer que l'inondation, entrainees dans les plus basses profondeurs de la houillere, encore inexploitees, n'aurait fait aucune victime.

Quant a cette inondation, si elle etait due a l'epanchement d'une nappe interieure a travers les fissures du massif, ou si quelque cours d'eau du sol s'etait precipite par son lit effondre jusqu'aux derniers etages de la mine, Simon Ford et ses compagnons ne pouvaient le dire. Quant a penser qu'il s'agissait la d'un simple accident, tel qu'il s'en produit quelquefois dans les charbonnages, cela ne faisait doute pour personne.

Mais, le soir meme, on savait a quoi s'en tenir. Les journaux du comte publiaient le recit de cet etrange phenomene, dont le lac Katrine avait ete le theatre. Nell, Harry, James Starr et Jack Ryan, qui etaient revenus en toute hate au cottage, confirmaient ces nouvelles, et apprenaient, non sans grande satisfaction, que tout se bornait a des degats materiels dans la Nouvelle-Aberfoyle.

Ainsi donc, le lit du lac Katrine s'etait subitement effondre. Ses eaux avaient fait irruption a travers une large fissure jusque dans la houillere. Au lac favori du romancier ecossais, il ne restait plus de quoi mouiller les jolis pieds de la Dame du Lac, -- du moins dans toute sa partie meridionale. Un etang de quelques acres, voila a quoi il etait reduit, la ou son lit se trouvait en contrebas de la portion effondree.

Quel retentissement eut cet evenement bizarre ! C'etait la premiere fois, sans doute, qu'un lac se vidait en quelques instants dans les entrailles du sol. Il n'y avait plus, maintenant, qu'a rayer celui-ci des cartes du Royaume-Uni, jusqu'a ce qu'on l'eut rempli de nouveau -- par souscription publique --, apres avoir prealablement bouche la fissure. Walter Scott en fut mort de desespoir, -- s'il eut encore ete de ce monde !

Apres tout, l'accident etait explicable. En effet, entre la profonde cavite et le lit du lac, l'etage des terrains secondaires se reduisait a une mince couche, par suite d'une disposition geologique particuliere du massif.

Mais, si cet eboulement semblait etre du a une cause naturelle, James Starr, Simon et Harry Ford se demanderent, eux, s'il ne fallait pas

l'attribuer a la malveillance. Les soupçons etaient revenus avec plus de force a leur esprit. Le genie malfaisant allait-il donc recommencer ses entreprises contre les exploitants de la riche houillere ?

Quelques jours apres, James Starr en causait au cottage avec le vieil overman et son fils.

<< Simon, dit-il, suivant moi, bien que le fait puisse s'expliquer de lui-meme, j'ai comme un pressentiment qu'il rentre dans la categorie de ceux dont nous recherchons encore la cause !

-- Je pense comme vous, monsieur James, repondit Simon Ford; mais, si vous m'en croyez, n'ebruitons rien et faisons notre enquete nous-memes.

-- Oh ! s'ecria l'ingenieur, j'en connais le resultat d'avance !

-- Eh ! quel sera-t-il ?

-- Nous trouverons les preuves de la malveillance, mais non le malfaiteur !

-- Cependant il existe ! repondit Simon Ford. Ou se cache-t-il ? Un seul etre, si pervers qu'il soit, pourrait-il mener a bien une idee aussi infernale que celle de provoquer l'effondrement d'un lac ? vraiment, je finirai par croire, avec Jack Ryan, que c'est quelque genie de la houillere, qui nous en veut d'avoir envahi son domaine ! >>

Il va sans dire que Nell, autant que possible, etait tenue en dehors de ces conciliabules. Elle aidait, d'ailleurs, au desir qu'on avait de ne lui en rien laisser soupconner. Son attitude temoignait, toutefois, qu'elle partageait les preoccupations de sa famille adoptive. Sa figure attristee portait la marque des combats interieurs qui l'agitaient.

Quoi qu'il en soit, il fut resolu que James Starr, Simon et Harry Ford retourneraient sur le lieu meme de l'eboulement, et qu'ils essaieraient de se rendre compte de ses causes. Ils ne parlerent a personne de leur projet. A qui n'eut pas connu l'ensemble des faits qui lui servaient de base, l'opinion de James Starr et de ses amis devait sembler absolument inadmissible.

Quelques jours apres, tous trois, montant un leger canot que manœuvrait Harry, vinrent examiner les piliers naturels qui soutenaient la partie du massif, dans laquelle se creusait le lit du lac Katrine.

Cet examen leur donna raison. Les piliers avaient ete attaques a coups de mine. Les traces noircies etaient encore visibles, car les eaux avaient baisse par suite d'infiltrations, et l'on pouvait arriver jusqu'a la base de la substruction.

Cette chute d'une portion des voutes du dome avait ete premeditee, puis executee de main d'homme.

<< Aucun doute n'est possible, dit James Starr. Et qui sait ce qui serait arrive, si, au lieu de ce petit lac, l'effondrement eut ouvert passage aux eaux d'une mer !

-- Oui ! s'ecria le vieil overman avec un sentiment de fierte, il n'aurait pas fallu moins d'une mer pour noyer notre Aberfoyle ! Mais, encore une fois, quel interet peut avoir un etre quelconque a la ruine de notre exploitation ?.

-- C'est incomprehensible, repondit James Starr. Il ne s'agit pas la d'une bande de malfaiteurs vulgaires qui, de l'ancre ou ils s'abritent, se repandraient sur le pays pour voler et piller ! De tels mefaits, depuis trois ans, auraient revele leur existence ! Il ne s'agit pas, non plus, comme j'y ai pense quelquefois, de contrebandiers ou de faux monnayeurs, cachant dans quelque recoin encore ignore de ces immenses cavernes leur coupable industrie, et interessees par suite a nous en chasser. On ne fait ni de la fausse monnaie ni de la contrebande pour la garder ! Il est clair cependant qu'un ennemi implacable a jure la perte de la Nouvelle Aberfoyle, et qu'un interet le pousse a chercher tous les moyens possibles d'assouvir la haine qu'il nous a vouee ! Trop faible, sans doute, pour agir ouvertement, c'est dans l'ombre qu'il prepare ses embuches, mais l'intelligence qu'il y deploie fait de lui un etre redoutable. Mes amis, il possede mieux que nous tous les secrets de notre domaine, puisque depuis si longtemps il echappe a toutes nos recherches ! C'est un homme du metier, un habile parmi les habiles, a coup sur, Simon. Ce que nous avons surpris de sa facon d'operer en est la preuve manifeste. Voyons ! avez-vous jamais eu quelque ennemi personnel, sur lequel vos soupcons puissent se porter ? Cherchez bien. Il y a des monomanies de haine que le temps n'eteint pas. Remontez au plus haut dans votre vie, s'il le faut. Tout ce qui se passe est l'oeuvre d'une sorte de folie froide et patiente, qui exige que vous evoquiez sur ce point jusqu'a vos plus lointains souvenirs ! >>

Simon Ford ne repondit pas. On voyait que l'honnete overman, avant de s'expliquer, interrogeait avec candeur tout son passe. Enfin, relevant la tete :

<< Non, dit-il, devant Dieu, ni Madge, ni moi, nous n'avons jamais fait de mal a personne. Nous ne croyons pas que nous puissions avoir un ennemi, un seul !

-- Ah ! s'ecria l'ingenieur, si Nell voulait enfin parler !

-- Monsieur Starr, et vous, mon pere, repondit Harry, je vous en supplie, gardons encore pour nous seuls le secret de notre enquete ! N'interrogez pas ma pauvre Nell ! Je la sens deja anxieuse et tourmentee. Il est certain pour moi que son coeur contient a grand-peine un secret qui l'etouffe. Si elle se tait, c'est ou qu'elle n'a rien a dire, ou qu'elle ne croit pas devoir parler ! Nous ne pouvons pas douter de son affection pour nous, pour nous tous ! Plus tard, si elle m'apprend ce qu'elle nous a tu jusqu'ici, vous en serez instruits aussitot.

-- Soit, Harry, repondit l'ingenieur, et cependant ce silence, si Nell sait quelque chose, est vraiment bien inexplicable ! >>

Et comme Harry allait se recrier :

<< Sois tranquille, ajouta l'ingenieur. Nous ne dirons rien a celle qui doit etre ta femme.

-- Et qui le serait sans plus attendre, si vous le vouliez, mon pere !

-- Mon garcon, dit Simon Ford, dans un mois, jour pour jour, ton mariage se fera. -- vous tiendrez lieu de pere a Nell, monsieur James ?

-- Comptez sur moi, Simon >>, repondit l'ingenieur.

James Starr et ses deux compagnons revinrent au cottage. Ils ne dirent rien du resultat de leur exploration, et, pour tout le monde de la houillere, l'effondrement des voutes resta a l'etat de simple accident. Il n'y avait qu'un lac de moins en Ecosse.

Nell avait peu a peu repris ses occupations habituelles. De cette visite a la surface du comte, elle avait garde d'imperissables souvenirs qu'Harry utilisait pour son instruction. Mais cette initiation a la vie du dehors ne lui avait laisse aucun regret. Elle aimait, comme avant cette exploration, le sombre domaine ou, femme, elle continuerait de demeurer, apres y avoir vecu enfant et jeune fille.

Cependant, le mariage prochain de Harry Ford et de Nell avait fait grand bruit dans la Nouvelle-Aberfoyle. Les compliments affluerent au cottage. Jack Ryan ne fut pas le dernier a y apporter les siens. On le surprenait aussi a etudier au loin ses meilleures chansons pour une fete a laquelle toute la population de Coal-city devait prendre part.

Mais il arriva que, pendant le mois qui preceda le mariage, la Nouvelle-Aberfoyle fut plus eprouvee qu'elle ne l'avait jamais ete. On eut dit que l'approche de l'union de Nell et d'Harry provoquait catastrophes sur catastrophes. Les accidents se produisaient principalement dans les travaux du fond, sans que la veritable cause put en etre connue.

Ainsi, un incendie devora le boisage d'une galerie inferieure, et on retrouva la lampe que l'incendiaire avait employeee. Harry et ses compagnons durent risquer leur vie pour arreter ce feu, qui menacait de detruire le gisement, et ils n'y parvinrent qu'en employant les extincteurs, remplis d'une eau chargee d'acide carbonique, dont la houillere etait prudemment pourvue.

Une autre fois, ce fut un eboulement du a la rupture des etancons d'un puits, et James Starr constata que ces etancons avaient ete prealablement attaques a la scie. Harry, qui surveillait les travaux sur ce point, fut enseveli sous les decombres et n'echappa que par miracle a la mort.

Quelques jours apres, sur le tramway a traction mecanique, le train de wagonnets sur lequel Harry etait monte, tamponna un obstacle et fut culbute. On reconnut ensuite qu'une poutre avait ete placee en travers de la voie.

Bref, ces faits se multiplierent tellement, qu'une sorte de panique se declara parmi les mineurs. Il ne fallait rien de moins que la presence de leurs chefs pour les retenir sur les travaux.

<< Mais ils sont donc toute une bande, ces malfaiteurs ! repetait Simon Ford, et nous ne pouvons mettre la main sur un seul ! >>

On recommenca les recherches. La police du comte se tint sur pied nuit et jour, mais elle ne put rien decouvrir. James Starr defendit a Harry, que cette malveillance semblait viser plus directement, de s'aventurer jamais seul hors du centre des travaux.

On en agit de meme a l'egard de Nell, a laquelle, sur les instances de Harry, on cachait, neanmoins, toutes ces tentatives criminelles, qui pouvaient lui rappeler le souvenir du passe. Simon Ford et Madge la gardaient jour et nuit avec une sorte de severite, ou plutot de sollicitude farouche. La pauvre enfant s'en rendait compte, mais pas une remarque, pas une plainte ne lui echappa. Se disait-elle que si l'on en agissait ainsi, c'etait dans son interet ? Oui, probablement. Toutefois, elle aussi, a sa facon, semblait veiller sur les autres, et ne se montrait tranquille, que lorsque tous ceux qu'elle aimait etaient reunis au cottage. Le soir, quand Harry rentrait, elle ne pouvait retenir un mouvement de joie folle, peu compatible avec sa nature, d'ordinaire plus reservee qu'expansive. La nuit une fois passee, elle etait debout, avant tous les autres. Son inquietude la reprenait des le matin, a l'heure de la sortie pour les travaux du fond.

Harry aurait voulu, pour lui rendre le repos, que leur mariage fut un fait accompli, Il lui semblait que, devant cet acte irrevocable, la malveillance, devenue inutile, desarmerait, et que Nell ne se sentirait en surete que lorsqu'elle serait sa femme. Cette impatience etait d'ailleurs partagee par James Starr aussi bien que par Simon Ford et Madge. Chacun comptait les jours.

La verite est que chacun etait sous le coup des plus sinistres pressentiments. Cet ennemi cache, qu'on ne savait ou prendre et comment combattre, on se disait tout bas que rien de ce qui concernait Nell ne lui etait sans doute indifferent. Cet acte solennel du mariage d'Harry et de la jeune fille pouvait donc etre l'occasion de quelque machination nouvelle de sa haine.

Un matin, huit jours avant l'epoque convenue pour la ceremonie, Nell, poussee sans doute par quelque sinistre pressentiment, etait parvenue a sortir la premiere du cottage, dont elle voulait observer les abords.

Arrivee au seuil, un cri d'indicible angoisse s'echappa de sa bouche.

Ce cri retentit dans toute l'habitation, et attira en un instant Madge, Simon et Harry pres de la jeune fille.

Nell etait pale comme la mort, le visage bouleverse, les traits empreints d'une epouvante inexprimable. Hors d'etat de parler, son regard etait fixe sur la porte du cottage, qu'elle venait d'ouvrir. Sa main crispee y designait ces lignes, qui avaient ete tracees pendant la nuit et dont la vue la terrifiait :

<< Simon Ford, tu m'as vole le dernier filon de nos vieilles houilleres ! Harry, ton fils, m'a vole Nell ! Malheur a vous ! malheur a tous ! malheur a la Nouvelle-Aberfoyle ! >>

<< SILFAX. >>

<< Silfax ! s'ecrierent a la fois Simon Ford et Madge.

-- Quel est cet homme ? demanda Harry, dont le regard se portait alternativement de son pere a la jeune fille.

-- Silfax ! repetait Nell avec desesper, Silfax ! >>

Et tout son etre fremissait en murmurant ce nom, pendant que Madge, s'emparant d'elle, la reconduisait presque de force a sa chambre.

James Starr etait accouru. Apres avoir lu et relu la phrase menacante :

<< La main qui a trace ces lignes, dit-il, est celle qui m'avait ecrit la lettre contradictoire de la votre, Simon ! Cet homme se nomme Silfax ! Je vois a votre trouble que vous le connaissez ! Quel est ce Silfax ? >>

XX

Le penitent

Ce nom avait ete toute une revelation pour le vieil overman.

C'etait celui du dernier << penitent >> de la fosse Dochart.

Autrefois, avant l'invention de la lampe de surete, Simon Ford avait connu cet homme farouche, qui, au risque de sa vie, allait chaque jour provoquer les explosions partielles du grisou. Il avait vu cet etre etrange, rodant dans la mine, toujours accompagne d'un enorme harfang, sorte de chouette monstrueuse, qui l'aidait dans son perilleux metier en portant une meche enflamsee la ou la main de Silfax ne pouvait atteindre. Un jour, ce vieillard avait disparu, et, en meme temps que lui, une petite orpheline, nee dans la mine et qui n'avait plus pour parent que lui, son arriere-grand-pere. Cette enfant, evidemment, c'etait Nell. Depuis quinze ans, tous deux auraient donc vecu dans quelque secret abime, jusqu'au jour ou Nell fut sauvee par Harry.

Le vieil overman, en proie a la fois a un sentiment de pitie et de

colere, communiqua a l'ingenieur et a son fils ce que la vue de ce nom de Silfax venait de lui reveler.

Cela eclaircissait toute la situation. Silfax etait l'etre mysterieux vainement cherche dans les profondeurs de la Nouvelle Aberfoyle !

<< Ainsi, vous l'avez connu, Simon ? demanda l'ingenieur.

-- Oui, en verite, repondit l'overman. L'homme au harfang ! Il n'etait deja plus jeune. Il devait avoir quinze ou vingt ans de plus que moi. Une sorte de sauvage, qui ne frayait avec personne, qui passait pour ne craindre ni l'eau ni le feu ! C'etait par gout qu'il avait choisi le metier de penitent, dont peu se souciaient. Cette dangereuse profession avait derange ses idees. On le disait mechant, et il n'etait peut-etre que fou. Sa force etait prodigieuse. Il connaissait la houillere comme pas un, -- aussi bien que moi tout au moins. On lui accordait une certaine aisance. Ma foi, je le croyais mort depuis bien des annees.

-- Mais, reprit James Starr, qu'entend-il par ces mots : << Tu m'as vole le dernier filon de nos vieilles houilleres >> ?

-- Ah ! voila, repondit Simon Ford. Il y a longtemps deja, Silfax, dont la cervelle, je vous l'ai dit, a toujours ete derangee, pretendait avoir des droits sur l'ancienne Aberfoyle. Aussi son humeur devenait-elle de plus en plus farouche a mesure que la fosse Dochart, -- sa fosse ! -- s'epuisait ! Il semblait que ce fussent ses propres entrailles que chaque coup de pic lui arrachait du corps ! -- Tu dois te souvenir de cela, Madge ?

-- Oui, Simon, repondit la vieille Ecossaise.

-- Cela me revient maintenant, reprit Simon Ford, depuis que j'ai vu le nom de Silfax sur cette porte; mais, je le repete, je le croyais mort, et je ne pouvais imaginer que cet etre malfaisant, que nous avons tant cherche, fut l'ancien penitent de la fosse Dochart !

-- En effet, dit James Starr, tout s'explique. Un hasard a revele a Silfax l'existence du nouveau gisement. Dans son egoisme de fou, il aura voulu s'en constituer le defenseur, vivant dans la houillere, la parcourant nuit et jour, il aura surpris votre secret, Simon, et su que vous me demandiez en toute hate au cottage. De la, cette lettre contradictoire de la votre; de la, apres mon arrivee, le bloc de pierre lance contre Harry et les echelles detruites du puits Yarow; de la, l'obturation des fissures a la paroi du nouveau gisement; de la, enfin, notre sequestration, puis notre delivrance, qui s'est accomplie grace a la secourable Nell, sans doute, a l'insu et malgre ce Silfax !

-- Vous venez de raconter les choses comme elles ont evidemment du se passer, monsieur James, repondit Simon Ford. Le vieux penitent est certainement fou, maintenant !

-- Cela vaut mieux, dit Madge.

-- Je ne sais, reprit James Starr en secouant la tete, car ce doit etre une folie terrible que la sienne ! Ah ! je comprends que Nell ne puisse songer a lui sans epouvante, et je comprends aussi qu'elle n'ait pas voulu denoncer son grand-pere ! Quelles tristes annees elle a du passer pres de ce vieillard !

-- Bien tristes ! repondit Simon Ford, entre ce sauvage et son harfang, non moins sauvage que lui ! Car, bien sur, il n'est pas mort, cet oiseau ! Ce ne peut etre que lui qui a eteint notre lampe, lui qui a failli couper la corde a laquelle etaient suspendus Harry et Nell !...

-- Et je comprends, dit Madge, que la nouvelle du mariage de sa petite-fille avec notre fils semble avoir exaspere la rancune et redouble la rage de Silfax !

-- Le mariage de Nell avec le fils de celui qu'il accuse de lui avoir vole le dernier gisement des Aberfoyle ne peut, en effet, qu'avoir porte son irritation au comble ! reprit Simon Ford.

-- Il faudra pourtant bien qu'il prenne son parti de cette union ! s'ecria Harry. Si etranger qu'il soit a la vie commune, on finira bien par l'amener a reconnaitre que la nouvelle existence de Nell vaut mieux que celle qu'il lui faisait dans les abimes de la houillere ! Je suis sur, monsieur Starr, que si nous pouvions mettre la main sur lui, nous parviendrions a lui faire entendre raison !...

-- On ne raisonne pas avec la folie, mon pauvre Harry ! repondit l'ingenieur. Mieux vaut sans doute connaitre son ennemi que l'ignorer, mais tout n'est pas fini, parce que nous savons aujourd'hui ce qu'il est. Tenons-nous sur nos gardes, mes amis, et pour commencer, Harry, il faut interroger Nell ! Il le faut ! Elle comprendra que, a l'heure qu'il est, son silence n'aurait plus de raison. Dans l'interet meme de son grand-pere, il convient qu'elle parle. Il importe autant pour lui que pour nous, que nous puissions mettre a neant ses sinistres projets.

-- Je ne doute pas, monsieur Starr, repondit Harry, que Nell ne vienne de son propre mouvement au-devant de vos questions. Vous le savez maintenant, c'est par conscience, c'est par devoir qu'elle s'est tue jusqu'ici. C'est par devoir, c'est par conscience qu'elle parlera des que vous le voudrez. Ma mere a bien fait de la reconduire dans sa chambre. Elle avait grand besoin de se recueillir, mais je vais l'aller chercher...

-- C'est inutile, Harry >>, dit d'une voix ferme et claire la jeune fille, qui entrait au moment meme dans la grande salle du cottage.

Nell etait pale. Ses yeux disaient combien elle avait pleure; mais on la sentait resolute a la demarche que sa loyauté lui commandait en ce moment.

<< Nell ! s'etait ecrie Harry, en s'elancant vers la jeune fille.

-- Harry, repondit Nell, qui d'un geste arreta son fiance, ton pere, ta

mere et toi, il faut aujourd'hui que vous sachiez tout. Il faut que vous n'ignoriez rien non plus, monsieur Starr, de ce qui concerne l'enfant que vous avez accueillie sans la connaître et qu'Harry pour son malheur, hélas ! a tirée de l'abîme.

-- Nell ! s'écria Harry.

-- Laisse parler Nell, dit James Starr, en imposant silence à Harry.

-- Je suis la petite-fille du vieux Silfax, reprit Nell. Je n'ai jamais connu de mère que le jour où je suis entrée ici, ajouta-t-elle en regardant Madge.

-- Que ce jour soit béni, ma fille ! répondit la vieille Écossaise.

-- Je n'ai jamais connu de père que le jour où j'ai vu Simon Ford, reprit Nell, et d'ami que le jour où la main d'Harry a touché la mienne ! Seule, j'ai vécu pendant quinze ans, dans les recoins les plus reculés de la mine, avec mon grand-père. Avec lui, c'est beaucoup dire. Par lui serait plus juste. Je le voyais à peine. Lorsqu'il disparut de l'ancienne Aberfoyle, il se réfugia dans ces profondeurs que lui seul connaissait. À sa façon, il était alors bon pour moi, quoique effrayant. Il me nourrissait de ce qu'il allait chercher au-dehors ; mais j'ai le vague souvenir que, d'abord, pendant mes plus jeunes années, j'ai eu pour nourrice une chèvre, dont la perte m'a bien désolée. Grand-père, me voyant si chagrine, la remplaça d'abord par un autre animal, -- un chien, me dit-il. Malheureusement, ce chien était gai. Il aboyait. Grand-père n'aimait pas la gaieté. Il avait horreur du bruit. Il m'avait appris le silence, et n'avait pu l'apprendre au chien. Le pauvre animal disparut presque aussitôt. Grand-père avait pour compagnon un oiseau farouche, un harfang, qui d'abord me fit horreur ; mais cet oiseau, malgré la répulsion qu'il m'inspirait, me prit en une telle affection, que je finis par la lui rendre. Il en était venu à m'obéir mieux qu'à son maître, et cela même m'inquiétait pour lui. Grand-père était jaloux. Le harfang et moi, nous nous cachions le plus que nous pouvions d'être trop bien ensemble ! Nous comprenions qu'il le fallait !... Mais c'est trop vous parler de moi ! C'est de vous qu'il s'agit...

-- Non, ma fille, répondit James Starr. Dis les choses comme elles te viennent.

-- Mon grand-père, reprit Nell, avait toujours vu d'un très mauvais œil votre voisinage dans la houillère. L'espace ne manquait pas, cependant. C'était loin, bien loin de vous qu'il se choisissait des refuges. Cela lui déplaisait de vous sentir là. Quand je le questionnais sur les gens de là-haut, son visage s'assombrissait, il ne répondait pas et devenait comme muet pour longtemps. Mais un jour sa colère éclata, ce fut quand il s'aperçut que, ne vous contentant plus du vieux domaine, vous sembliez vouloir empiéter sur le sien. Il jura que si vous parveniez à pénétrer dans la nouvelle houillère, connue de lui seul jusqu'alors, vous péririez ! Malgré son âge, sa force est encore extraordinaire, et ses menaces me firent trembler pour vous et pour lui.

-- Continue, Nell, dit Simon Ford a la jeune fille, qui s'etait interrompue un instant, comme pour mieux rassembler ses souvenirs.

-- Apres votre premiere tentative, reprit Nell, des que grand pere vous vit penetrer dans la galerie de la Nouvelle-Aberfoyle, il en boucha l'ouverture et en fit une prison pour vous. Je ne vous connaissais que comme des ombres, vaguement entrevues dans l'obscur hollere; mais je ne pus supporter l'idee que des chretiens allaient mourir de faim dans ces profondeurs, et, au risque d'etre prise sur le fait, je parvins a vous procurer pendant quelques jours un peu d'eau et de pain !... J'aurais voulu vous guider au-dehors, mais il etait si difficile de tromper la surveillance de mon grand-pere ! vous alliez mourir ! Jack Ryan et ses compagnons arriverent... Dieu a permis que je les aie rencontres ce jour-la ! Je les entraînai jusqu'a vous. Au retour, mon grand-pere me surprit. Sa colere contre moi fut terrible. Je crus que j'allais perir de sa main ! Depuis lors, la vie devint insupportable pour moi. Les idees de mon grand-pere s'egarerent tout a fait. Il se proclamait le roi de l'ombre et du feu ! Quand il entendait vos pics frapper ces filons qu'il regardait comme les siens, il devenait furieux et me battait avec rage. Je voulus fuir. Ce fut impossible; tant il me gardait de pres. Enfin, il y a trois mois, dans un acces de demence sans nom, il me descendit dans l'abime ou vous m'avez trouvee, et il disparut, apres avoir vainement appele l'harfang, qui resta fidelement pres de moi. Depuis quand etais-je la ? je l'ignore ! Tout ce que je sais, c'est que je me sentais mourir, quand tu es arrive, mon Harry, et quand tu m'as sauvee ! Mais, tu le vois, la petite-fille du vieux Silfax ne peut pas etre la femme d'Harry Ford, puisqu'il y va de ta vie, de votre vie a tous !

-- Nell ! s'ecria Harry.

-- Non, reprit la jeune fille. Mon sacrifice est fait. Il n'est qu'un moyen de conjurer votre perte : c'est que je retourne pres de mon grand-pere. Il menace toute la Nouvelle-Aberfoyle !... C'est une ame incapable de pardon, et nul ne peut savoir ce que le genie de la vengeance lui aura inspire ! Mon devoir est clair. Je serais la plus miserable des creatures si j'hesitais a l'accomplir. Adieu ! et merci ! vous m'avez fait connaitre le bonheur des ce monde ! Quoi qu'il arrive, pensez que mon cœlur tout entier restera au milieu de vous ! >>

A ces mots, Simon Ford, Madge, Harry fou de douleur, s'etaient leves.

<< Quoi, Nell ! s'ecrierent-ils avec desespoir, tu voudrais nous quitter ! >>

James Starr les ecarta d'un geste plein d'autorite, et, allant droit a Nell, il lui prit les deux mains.

<< C'est bien, mon enfant, lui dit-il. Tu as dit ce que tu devais dire; mais voici ce que nous avons a te repondre. Nous ne te laisserons pas partir, et, s'il le faut, nous te retiendrons par la force. Nous crois-tu donc capables de cette lachete d'accepter ton offre genereuse

? Les menaces de Silfax sont redoutables, soit ! Mais, apres tout, un homme n'est qu'un homme, et nous prendrons nos precautions. Cependant, peux-tu, dans l'interet de Silfax meme, nous renseigner sur ses habitudes, nous dire ou il se cache ? Nous ne voulons qu'une chose : le mettre hors d'etat de nuire, et peut-etre le ramener a la raison.

-- Vous voulez l'impossible, repondit Nell. Mon grand-pere est partout et nulle part. Je n'ai jamais connu ses retraites ! Je ne l'ai jamais vu endormi. Quand il avait trouve quelque refuge, il me laissait seule et disparaissait. Lorsque j'ai pris ma resolution, monsieur Starr, je savais tout ce que vous pouviez me repondre. Croyez-moi ! Il n'y a qu'un moyen de desarmer mon grand-pere : c'est que je parvienne a le retrouver. Il est invisible, lui, mais il voit tout. Demandez-vous comment il aurait decouvert vos plus secretes pensees, depuis la lettre ecrite a M. Starr, jusqu'au projet de mon mariage avec Harry, s'il n'avait pas l'inexplicable faculte de tout savoir. Mon grand-pere, autant que je puis en juger, est, dans sa folie meme, un homme puissant par l'esprit. Autrefois, il lui est arrive de me dire de grandes choses. Il m'a appris Dieu, et ne m'a trompee que sur un point : c'est quand il m'a fait croire que tous les hommes etaient perfides, lorsqu'il a voulu m'inspirer sa haine contre l'humanite tout entiere. Lorsque Harry m'a rapportee dans ce cottage, vous avez pense que j'etais ignorante seulement ! J'etais plus que cela. J'etais epouvantee ! Ah ! pardonnez-moi ! mais, pendant quelques jours, je me suis crue au pouvoir des mechants, et je voulais vous fuir ! Ce qui a commence a ramener mon esprit au vrai, c'est vous, Madge, non par vos paroles, mais par le spectacle de votre vie, alors que je vous voyais aimee et respectee de votre mari et de votre fils ! Puis, quand j'ai vu ces travailleurs, heureux et bons, venerer M. Starr, dont je les ai crus d'abord les esclaves, lorsque pour la premiere fois j'ai vu toute la population d'Aberfoyle venir a la chapelle, s'y agenouiller, prier Dieu et le remercier de ses bontes infinies, alors je me suis dit : << Mon grand-pere m'a trompee ! >> Mais aujourd'hui, eclairee par ce que vous m'avez appris, je pense qu'il s'est trompe lui-meme ! Je vais donc reprendre les chemins secrets par lesquels je l'accompagnais autrefois. Il doit me guetter ! Je l'appellerai... il m'entendra, et qui sait si, en retournant vers lui, je ne le ramenerai pas a la verite ? >>

Tous avaient laisse parler la jeune fille. Chacun sentait qu'il devait lui etre bon d'ouvrir son cœu;ur tout entier a ses amis, au moment ou, dans sa genereuse illusion, elle croyait qu'elle allait les quitter pour toujours. Mais quand, epuisee, les yeux pleins de larmes, elle se tut, Harry, se tournant vers Madge, dit :

<< Ma mere, que penseriez-vous de l'homme qui abandonnerait la noble fille que vous venez d'entendre ?

-- Je penserais, repondit Madge, que cet homme est un lache, et, s'il etait mon fils, je le renierais, je le maudirais !

-- Nell, tu as entendu notre mere, reprit Harry. Ou que tu ailles, je te suivrai. Si tu persistes a partir, nous partirons ensemble...

-- Harry ! Harry ! >> s'ecria Nell.

Mais l'emotion etait trop forte. On vit blemir les levres de la jeune fille, et elle tomba dans les bras de Madge, qui pria l'ingenieur, Simon et Harry de la laisser seule avec elle.

XXI

Le mariage de Nell

On se separa, mais il fut d'abord convenu que les hotes du cottage seraient plus que jamais sur leurs gardes. La menace du vieux Silfax etait trop directe pour qu'il n'en fut pas tenu compte. C'etait a se demander si l'ancien penitent ne disposait pas de quelque moyen terrible qui pouvait aneantir toute l'Aberfoyle.

Des gardiens armes furent donc postes aux diverses issues de la houillere, avec ordre de veiller jour et nuit. Tout etranger a la mine dut etre amene devant James Starr, afin qu'il put constater son identite. On ne craignit pas de mettre les habitants de Coal-city au courant des menaces dont la colonie souterraine etait l'objet. Silfax n'ayant aucune intelligence dans la place, il n'y avait nulle trahison a craindre. On fit connaitre a Nell toutes les mesures de surete qui venaient d'etre prises, et, sans qu'elle fut rassuree completement, elle retrouva quelque tranquillite. Mais la resolution d'Harry de la suivre partout ou elle irait, avait plus que tout contribue a lui arracher la promesse de ne pas s'enfuir.

Pendant la semaine qui preceda le mariage de Nell et d'Harry, aucun incident ne troubla la Nouvelle-Aberfoyle. Aussi les mineurs, sans se departir de la surveillance organisee, revinrent-ils de cette panique, qui avait failli compromettre l'exploitation.

Cependant James Starr continuait a faire rechercher le vieux Silfax. Le vindicatif vieillard ayant declare que Nell n'epouserait jamais Harry, on devait admettre qu'il ne reculerait devant rien pour empecher ce mariage. Le mieux aurait ete de s'emparer de sa personne, tout en respectant sa vie. L'exploration de la Nouvelle-Aberfoyle fut donc minutieusement recommencee. On fouilla les galeries jusque dans les etages superieurs qui affleuraient les ruines de Dundonald-Castle, a Irvine. On supposait avec raison que c'etait par le vieux chateau que Silfax communiquait avec l'exterieur et qu'il s'approvisionnait des choses necessaires a sa miserable existence, soit en achetant, soit en maraudant. Quant aux << Dames de feu >>, James Starr eut la pensee que quelque jet de grisou, qui se produisait dans cette partie de la houillere, avait pu etre allume par Silfax et produire ce phenomene. Il ne se trompait pas. Mais les recherches furent vaines.

James Starr, pendant cette lutte de tous les instants contre un etre insaisissable, fut, sans en rien faire voir, le plus malheureux des hommes. A mesure que s'approchait le jour du mariage, ses craintes s'accroissaient, et il avait cru devoir, par exception, en faire part au vieil overman, qui devint bientot plus inquiet que lui.

Enfin le jour arriva.

Silfax n'avait pas donné signe de vie.

Des le matin, toute la population de Coal-city fut sur pied. Les travaux de la Nouvelle-Aberfoyle avaient été suspendus. Chefs et ouvriers tenaient à rendre hommage au vieil overman et à son fils. Ce n'était que payer une dette de reconnaissance aux deux hommes hardis et perseverants, qui avaient rendu à la houillère la prospérité d'autrefois.

C'était à onze heures, dans la chapelle de Saint-Gilles, élevée sur la rive du lac Malcolm, que la cérémonie allait s'accomplir.

À l'heure dite, on vit sortir du cottage Harry donnant le bras à sa mère, Simon Ford donnant le bras à Nell.

Suivaient l'ingénieur James Starr, impassible en apparence, mais au fond s'attendant à tout, et Jack Ryan, superbe dans ses habits de piper.

Puis, venaient les autres ingénieurs de la mine, les notables de Coal-city, les amis, les compagnons du vieil overman, tous les membres de cette grande famille de mineurs, qui formaient la population spéciale de la Nouvelle-Aberfoyle.

Au-dehors, il faisait une de ces journées torrides du mois d'août, qui sont particulièrement pénibles dans les pays du Nord. L'air orageux pénétrait jusque dans les profondeurs de la houillère, où la température s'était élevée d'une façon anormale. L'atmosphère s'y saturait d'électricité, à travers les puits d'aération et le vaste tunnel de Malcolm.

On aurait pu constater -- phénomène assez rare -- que le baromètre, à Coal-city, avait baissé d'une quantité considérable. C'était à se demander, vraiment, si quelque orage n'allait pas éclater sous la voûte de schiste, qui formait le ciel de l'immense crypte.

Mais la vérité est que personne, au-dedans, ne se préoccupait des menaces atmosphériques du dehors.

Chacun, cela va sans dire, avait revêtu ses plus beaux habits pour la circonstance.

Madge portait un costume qui rappelait ceux du vieux temps. Elle était coiffée d'un «> toy >>, comme les anciennes matrones, et sur ses épaules flottait le «> rokelay >>, sorte de mantille quadrillée que les Écossaises portent avec une certaine élégance.

Nell s'était promise de ne rien laisser voir des agitations de sa pensée. Elle défendit à son cœur de battre, à ses secrètes angoisses de se trahir, et la courageuse enfant parvint à montrer à tous un visage calme et recueilli.

Elle était simplement mise, et la simplicité de son vêtement, qu'elle avait préféré à des ajustements plus riches, ajoutait encore au charme de sa personne. Sa seule coiffure était un « snood », ruban de couleurs variées, dont se parent ordinairement les jeunes Caledoniennes.

Simon Ford avait un habit que n'aurait pas désavoué le digne bailli Nichol Jarvie, de Walter Scott.

Tout ce monde se dirigea vers la chapelle de Saint-Gilles, qui avait été luxueusement décorée.

Au ciel de Coal-city, les disques électriques, ravivés par des courants plus intenses, resplendissaient comme autant de soleils. Une atmosphère lumineuse emplissait toute la Nouvelle Aberfoyle.

Dans la chapelle, les lampes électriques projetaient aussi de vives lueurs, et les vitraux colorés brillaient comme des kaleidoscopes de feux.

C'était le révérend William Hobson qui devait officier. À la porte même de Saint-Gilles, il attendait l'arrivée des époux.

Le cortège approchait, après avoir majestueusement contourné la rive du lac Malcolm.

En ce moment, l'orgue se fit entendre, et les deux couples, précédés du révérend Hobson, se dirigèrent vers le chevet de Saint-Gilles.

La bénédiction céleste fut d'abord appelée sur toute l'assistance; puis, Harry et Nell restèrent seuls devant le ministre, qui tenait le livre sacré à la main.

« Harry, demanda le révérend Hobson, voulez-vous prendre Nell pour femme, et jurez-vous de l'aimer toujours ?

-- Je le jure, répondit le jeune homme d'une voix forte.

-- Et vous, Nell, reprit le ministre, voulez-vous prendre pour époux Harry Ford, et... >>

La jeune fille n'avait pas eu le temps de répondre, qu'une immense clameur retentissait au-dehors.

Un de ces énormes rochers, formant terrasse, qui surplombait la rive du lac Malcolm, à cent pas de la chapelle, venait de s'ouvrir subitement, sans explosion, comme si sa chute eût été préparée à l'avance. Au-dessous, les eaux s'engouffraient dans une excavation profonde, que personne ne savait exister là.

Puis soudain, entre les roches ébouleées, apparut un canot, qu'une poussée vigoureuse lança à la surface du lac.

Sur ce canot, un vieillard, vetu d'une sombre cagoule, les cheveux herisses, une longue barbe blanche tombant sur sa poitrine, se tenait debout.

Il avait a la main une lampe Davy, dans laquelle brillait une flamme, protegee par la toile metallique de l'appareil.

En meme temps, d'une voix forte, le vieillard criait :

<< Le grisou ! le grisou ! Malheur a tous ! malheur ! >>

En ce moment, la legere odeur qui caracterise l'hydrogene protocarbone se repandit dans l'atmosphere.

Et s'il en etait ainsi, c'est que la chute du rocher avait livre passage a une enorme quantite de gaz explosif, emmagasine dans d'énormes << soufflards >> dont les schistes obturaient l'orifice. Les jets de grisou fusaient vers les voutes du dome, sous une pression de cinq a six atmospheres.

Le vieillard connaissait l'existence de ces soufflards, et il les avait brusquement ouverts, de maniere a rendre detonante l'atmosphere de la crypte.

Cependant James Starr et quelques autres, quittant precipitamment la chapelle, s'etaient elances sur la rive.

<< Hors de la mine ! hors de la mine ! >> cria l'ingenieur, qui, ayant compris l'imminence du danger, vint jeter ce cri d'alarme a la porte de Saint-Gilles.

<< Le grisou ! le grisou ! >> repetait le vieillard, en poussant son canot plus avant sur les eaux du lac.

Harry, entrainant sa fiancee, son pere, sa mere, avait precipitamment quitte la chapelle.

<< Hors de la mine ! hors de la mine ! >> repetait James Starr.

Il etait trop tard pour fuir ! Le vieux Silfax etait la, pret a accomplir sa derniere menace, pret a empecher le mariage de Nell et d'Harry, en ensevelissant toute la population de Coal-city sous les ruines de la houillere.

Au-dessus de sa tete, volait son enorme harfang, dont le plumage blanc etait tache de points noirs.

Mais alors, un homme se precipita dans les eaux du lac, qui nagea vigoureusement vers le canot.

C'etait Jack Ryan. Il s'efforçait d'atteindre le fou, avant que celui-ci n'eut accompli son oeuvre de destruction.

Silfax le vit venir. Il brisa le verre de sa lampe, et, apres avoir arrache la meche allumee, il la promena dans l'air.

Un silence de mort planait sur toute l'assistance atterree.

James Starr, resigne, s'etonnait que l'explosion, inevitable, n'eut pas deja aneanti la Nouvelle-Aberfoyle.

Silfax, les traits crispes, se rendit compte que le grisou, trop leger pour se maintenir dans les basses couches, s'etait accumule vers les hauteurs du dome.

Mais alors le harfang, sur un geste de Silfax, saisissant dans sa patte la meche incendiaire, comme il faisait autrefois dans les galeries de la fosse Dochart, commença a monter vers la haute voute, que le vieillard lui montrait de la main.

Encore quelques secondes, et la Nouvelle-Aberfoyle avait vecu !...

A ce moment, Nell s'echappa des bras d'Harry.

Calme et inspiree tout a la fois, elle courut vers la rive du lac, jusqu'a la lisiere des eaux.

<< Harfang ! Harfang ! cria-t-elle d'une voix claire, a moi ! viens a moi ! >>

L'oiseau fidele, etonne, avait hesite un instant. Mais soudain, ayant reconnu la voix de Nell, il avait laisse tomber la meche enflammee dans les eaux du lac, et, tracant un large cercle, il etait venu s'abattre aux pieds de la jeune fille.

Les hautes couches explosives dans lesquelles le grisou s'etait melange a l'air, n'avaient pas ete atteintes !

Alors un cri terrible retentit sous le dome. Ce fut le dernier que jeta le vieux Silfax.

A l'instant ou Jack Ryan allait mettre la main sur le bordage du canot, le vieillard, voyant sa vengeance lui echapper, s'etait precipite dans les eaux du lac.

<< Sauvez-le ! sauvez-le ! >> s'ecria Nell d'une voix dechirante.

Harry l'entendit. Se jetant a son tour a la nage, il eut bientot rejoint Jack Ryan et plongea a plusieurs reprises.

Mais ses efforts furent inutiles.

Les eaux du lac Malcolm ne rendirent pas leur proie. Elles s'etaient a jamais refermees sur le vieux Silfax.

La legende du vieux Silfax

Six mois apres ces evenements, le mariage, si etrangement interrompu, d'Harry Ford et de Nell, se celebrait dans la chapelle de Saint-Gilles. Apres que le reverend Hobson eut beni leur union, les jeunes epoux, encore vetus de noir, rentrerent au cottage.

James Starr et Simon Ford, desormais exempts de toute inquietude, presiderent joyeusement a la fete qui suivit la ceremonie et se prolongea jusqu'au lendemain.

Ce fut dans ces memorables circonstances que Jack Ryan, revetu de son costume de piper, apres avoir gonfle d'air l'outre de sa cornemuse, obtint ce triple resultat de jouer, de chanter et de danser tout a la fois, aux applaudissements de toute l'assemblee.

Et, le lendemain, les travaux du jour et du fond recommencerent, sous la direction de l'ingenieur James Starr.

Harry et Nell furent heureux, il est superflu de le dire. Ces deux cœurs, tant eprouves, trouverent dans leur union le bonheur qu'ils meritaient.

Quant a Simon Ford, l'overman honoraire de la Nouvelle Aberfoyle, il comptait bien vivre assez pour celebrer sa cinquantaine avec la bonne Madge, qui ne demandait pas mieux, d'ailleurs.

<< Et apres celle-la, pourquoi pas une autre ? disait Jack Ryan. Deux cinquantaines, ce ne serait pas trop pour vous, monsieur Simon !

-- Tu as raison, mon garcon, repondit tranquillement le vieil overman. Qu'y aurait-il d'etonnant a ce que sous le climat de la Nouvelle-Aberfoyle, dans ce milieu qui ne connait pas les intemperies du dehors, on devint deux fois centenaire ? >>

Les habitants de Coal-city devaient-ils jamais assister a cette seconde ceremonie ? L'avenir le dira.

En tout cas, un oiseau, qui semblait devoir atteindre une longevite extraordinaire, c'etait le harfang du vieux Silfax. Il hantait toujours le sombre domaine. Mais apres la mort du vieillard, bien que Nell eut essaye de le retenir, il s'etait enfui au bout de quelques jours. Outre que la societe des hommes ne lui plaisait deciderement pas plus qu'a son ancien maitre, il semblait qu'il eut garde une sorte de rancune particuliere a Harry, et que cet oiseau jaloux eut toujours reconnu et deteste en lui le premier ravisseur de Nell, celui a qui il l'avait disputee en vain dans l'ascension du gouffre.

Depuis ce temps, Nell ne le revoyait qu'a de longs intervalles, planant au-dessus du lac Malcolm.

Voulait-il revoir son amie d'autrefois ? voulait-il plonger ses regards

penetrants jusqu'au fond de l'abime ou s'etait englouti Silfax ?

Les deux versions furent admises, car le harfang devint legendaire, et il inspira a Jack Ryan plus d'une fantastique histoire.

C'est grace a ce joyeux compagnon qu'on chante encore dans les veilles ecossaises la legende de l'oiseau du vieux Silfax, l'ancien penitent des houilleres d'Aberfoyle.

The End

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES INDES NOIRES ***

This file should be named 7indn10.txt or 7indn10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7indn11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7indn10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,

Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain

works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this

"Small Print!" and all other references to Project Gutenberg,
or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

n.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ow: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or

the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including